

souffles

REVUE CULTURELLE ARABE DU MAGHREB



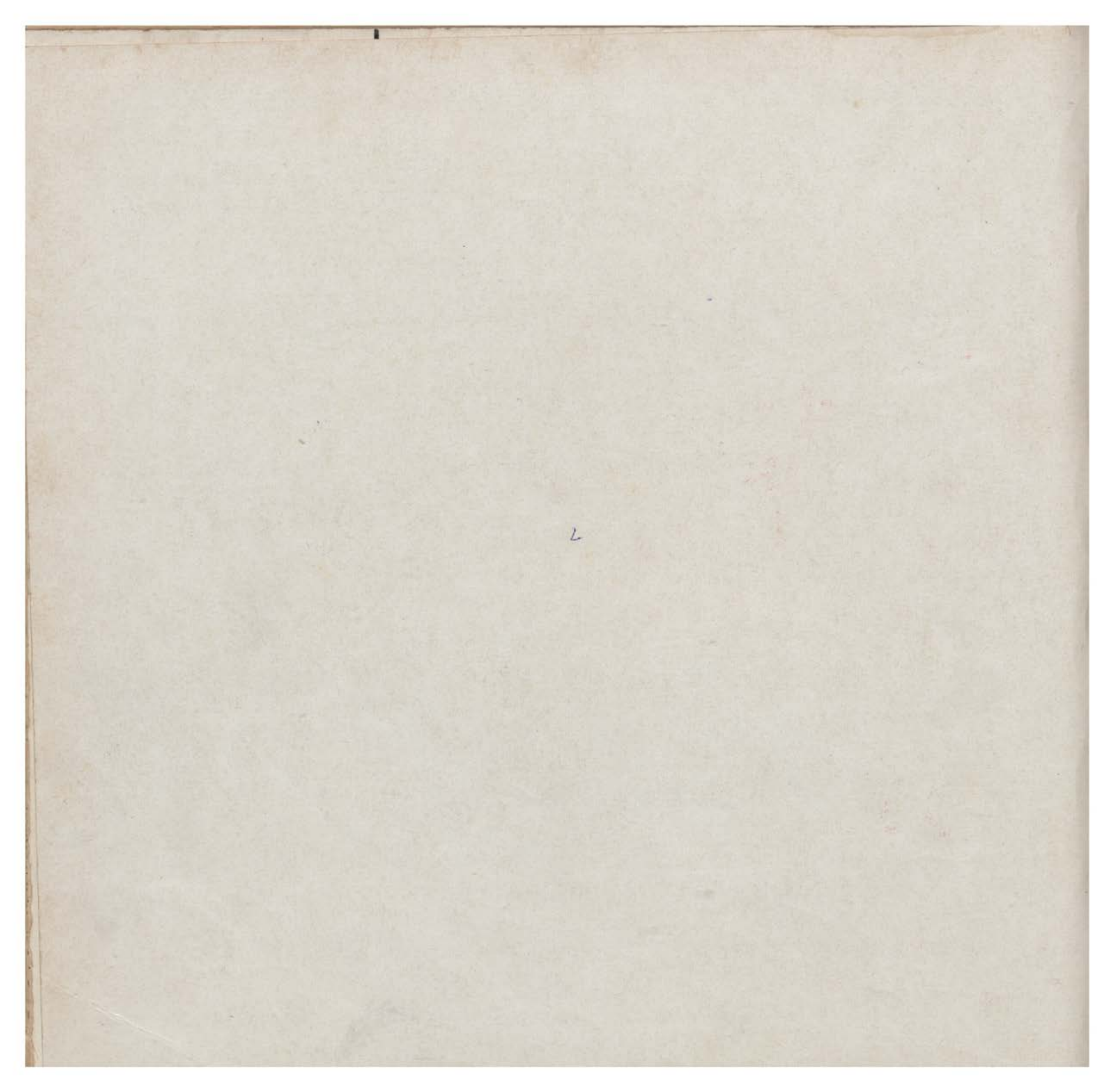
1 mai



1 mai 1

1er Mai et centenaire de Lénine - la lutte des classes en Egypte
Nous et la francophonie - Ne pleure pas, hurle.

N°18
3 DH






SOUFFLES : revue culturelle arabe du maghreb
(6 numéros par an)
C. C. P. : 989.79 — Téléphone : 235-92
siège social : 4, Avenue Pasteur - Rabat - Maroc
responsable : abdellatif laâbi

sommaire

Editorial	2	**Pour la révolution palestinienne**	
LUTTES OUVRIERES			
	4	abraham serfaty	**1er mai et centenaire de Lénine**
NATION ARABE			
	9	abdelkrim dhofari	**la lutte des classes en égypte de 1945 à 1968 de Mahmoud Husseïn**
ACTION IDÉOLOGIQUE			
	21	NOUS ET LA FRANCOPHONIE	
	23	hassan benaddi	**francophonie et néo-colonialisme**
	26	a. serfaty	**la francophonie contre le développement**
	35	a. laâbi	**littérature maghrébine actuelle et francophonie**
	38	document	**les institutions de la francophonie**
SOUFFLES-LITTERAIRES	39		
	40	don l. lee	**ne pleure pas, hurle (traduction abderrahim youssi)**
	53	abdelaziz mansouri	**ras el mawqaf**
	57	tahar benjelloun	**villes l'œil**
	60	ahmed janati	**al janaza**
POSITION			
	62	a. laâbi	**au sujet d'un certain procès de la littérature maghrébine écrite en français.**
SOUFFLES-ARTS			
	66	octavio getino et fernando solanas	**vers un troisième cinéma**
	82	a. sanchez-vazquez	**notes sur Lénine et l'art.**
	85	t. benjelloun	**dieu noir et diable blond de Glauber Rocha**
	87	R.	**"Les enfants du haouz" et "les bérets verts"**
BIBLIOTHEQUE-SOUFFLES			
	88	a. l.	**"la résistance palestinienne" de Gérard Chaliand**
	90	a. mansouri	**un mot sur Adonis**
	93	h. benaddi	**"Lénine et la philosophie" de Althusser**
LIAISON			
	95	association de recherche culturelle (Rabat)	**manifeste pour une culture du peuple**
	97	théâtre de la mer (Oran)	**charte**
	98	ma culture (Salé)	**premier bulletin**

réalisation artistique mohammed chebâa
collaboration ali noury et a. Hariri

numéro 18

5e année - mars-avril 1970
impression : imprimerie des éditions maghrébines - casablanca.

éditorial

pour la résistance palestinienne

La cause révolutionnaire des peuples ne s'est jamais développée de façon rectiligne. Ce n'est qu'après de multiples revers et échecs que les peuples révolutionnaires ont été à même de découvrir la vérité révolutionnaire et la voie correcte vers la victoire finale.

Le peuple palestinien a tiré principalement quatre leçons de la guerre de juin 1967 et des trois années de luttes populaires qui se sont écoulées depuis :

1. il a clairement défini son ennemi, l'impérialisme et ses agents, et il a compris qu'il ne changerait jamais de nature ;

2. une juste ligne d'union nationale est la plus sûre garantie de la victoire finale ;

3. compter essentiellement sur ses propres forces et rejeter toute tutelle arabe ou internationale ;

4. organiser la fusion des forces militaires palestiniennes avec les masses arabes, seul moyen de développer et de sauvegarder la révolution palestinienne.

Aujourd'hui, une nouvelle épreuve est imposée au peuple palestinen : la capitulation de l'Egypte, de la Jordanie, de la Libye et du Soudan devant les sommations soviéto-américaines, capitulation qui revêt la forme de l'acceptation d'un plan de «Paix» — le plan Rogers — dont l'objectif évident est de liquider la résistance palestinienne et d'étouffer le mouvement de libération arabe dans cette région du monde.

Cette faillite de la bourgeoisie arabe portée à bout de bras par le gouvernement soviétique et encouragée dans sa politique de trahison de la cause arabe par l'orientation franchement anti-internationaliste de la politique arabe des dirigeants actuels du P. C. U. S., ne peut nous surprendre. Déjà en 1969, Saleh Raafat, membre du Bureau politique du F. P. D. L. P., pouvait déclarer à «El Houriya» :

«La lutte armée traverse une période dangereuse et il est possible aux forces contre-révolutionnaires de tenter de la liquider par un des deux moyens suivants :

— il est possible que les forces sionistes entreprennent des actions de grande envergure contre les bases des commandos, utilisant à cette fin l'artillerie et les avions en particulier ;

— il est probable aussi que les régimes arabes provoquent une série de confrontations armées avec les organisations de fidayins pour les liquider l'une après l'autre..» et plus haut évoquant un troisième moyen, la «solution pacifique imposée» :

— «Nous notons que les quatre grands s'accordent pour dire que la situation au Moyen-Orient est explosive. Certains responsables américains veulent que les entretiens aboutissent rapidement à l'adoption de ce qu'on appelle la solution pacifique et craignent que les résistants ne reprennent l'initiative au cas où ces entretiens se prolongent...»

L'Impérialisme, ennemi des peuples arabes, ne changera jamais de nature.

Dans la lutte, le peuple palestinien a appris à connaître ses amis et ses faux amis ; il peut à présent dénoncer les alliés de l'impérialisme, représentant la contre-révolution arabe, la bourgeoisie capitaliste, les féodaux, les régimes réactionnaires et les capitulationnistes de tout bord, même ceux qui se prévalent encore du prestige de la grande révolution d'octobre.

«Masses Arabes et Palestiniennes... Face aux dangers multiples qui se font jour à travers la résolution du Conseil de sécurité et les projets qui l'amendent et qui l'expliquent, y compris le memorandum soviétique et le projet français, ... nous préserverons la Révolution Palestinienne, nous élèverons le niveau de combat, nous empêcherons que la révolution ne soit paralysée et qu'elle soit liquidée...» («La lutte jusqu'à la victoire», communiqué d'El Fath du 5.2.1969, pages 7 et 8).

Compter essentiellement sur ses propres forces - rejeter toute tutelle arabe ou internationale.

Fort de l'expérience de juin, le peuple palestinien a compris qu'il était la seule force capable de liquider le colonialisme et l'impérialisme. Que signifient pour lui les négociations au sein de l'O.N.U., les solutions du genre plan Tito, memorandum soviétique, projet français, anglais et américain ? Ils ne peuvent être que des marchandages visant à :

— renforcer l'occupation sioniste

— imposer et développer la tutelle internationale sur les peuples arabes

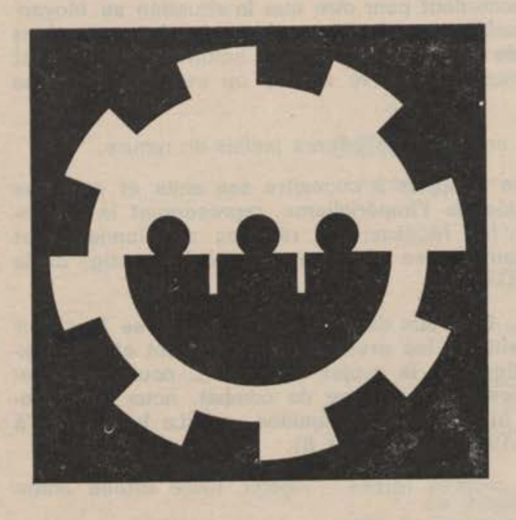
— étouffer la révolution palestinienne.

Le peuple palestinien a compris que les peuples et nations opprimées ne doivent absolument pas s'en remettre pour leur émancipation à la «sagesse» de l'impérialisme et de ses laquais, que c'est seulement en renforçant leur unité et en persévérant dans la lute qu'ils triompheront de l'impérialisme. Pour défendre leur indépendance et triompher de l'agression, les peuples arabes doivent compter sur leurs propres forces.

A l'heure où la révolution palestinienne se trouve en danger, prise dans l'étau où veulent l'enfermer les grandes puissances et leurs agents locaux, notre devoir à chacun est de mobiliser toutes nos énergies afin de déjouer le complot tramé contre nos frères palestiniens, et dénoncer toutes les tractations au sommet visant à imposer au Moyen Orient une solution du problème au détriment des peuples palestinien et arabes et au seul profit de l'impérialisme et de son allié naturel, le sionisme.

SOUFFLES

17 août 1970



Hier se portait encore le chapeau du lettré.

Aujourd'hui nul chapeau : on retrousse ses manches.

A côté des machines on écrit des poèmes ;

Et les poètes c'est nous. Nous les ouvriers. (1)

luttes ouvrières

Nous ne croyions pas si bien dire lorsque, dans la présentation de cette rubrique, nous écrivions que les premiers des poètes étaient les ouvriers. Les vers qui précèdent, que nous conserverons en exergue de cette rubrique, en témoignent.

Le poème que nous présentons ci-dessous en est un exemple concret. Mais, au-delà de la beauté des images et des couleurs, il faut saisir le contenu, et, pour cela, comprendre ce qu'est la sortie du puits pour un mineur dans les pays où sévit l'exploitation de l'homme par l'homme.

Le mineur a à la fois un des plus beaux métiers qui soient parce que, à chaque instant, il viole la nature dans ses profondeurs, et l'un de ceux où le poids de l'exploitation et de l'aliénation est, par là-même, plus intense. A la sortie de la mine, neuf heures passées au fond, dix tonnes abattues à bout de bras, ou plutôt à bout de marteau-piqueur, le corps et les sens secoués par ses vibrations, l'attention en éveil pour affronter le minerai, en pressentir les faiblesses, surveiller le toit, poser les bois ; à la sortie du puits, peu à peu, la tension retombe, la lumière du jour approche, avec elle la vie quotidienne, la famille, ses joies, mais aussi ses problèmes du pain, de l'habillement, la scolarité des enfants, avec elle, toute la mécanique oppressante du jour, des enceintes gardées, de l'injustice présente.

La suppression de l'exploitation de l'homme par l'homme ne supprime pas d'un coup le travail pénible, la tension du fond, mais rend l'honneur au travail, la joie et la lumière au jour, même aux jours gris, écoutez, sous la pluie :

Sous la pluie (2)

L'équipe des hercheurs remonte
Du ciel tout gris tombe la pluie.
Les enfants sous des parapluies
Se hâtent vers l'entrée du puits.

Parapluies rouges, parapluies jaunes,
Pétales flottant dans le vent,
Parapluies verts, parapluies bleus,
Lotus bercés des eaux d'automne.

La queue leu leu bariolée
S'enroule comme un beau tableau
Bravant le vent, bravant la pluie
Plus belle que la roue du ciel.

Ils font le rond devant la porte
Comme enguirlandée de corolles.
Touffes de pivoines ouvertes
En triomphe aux héros offertes.

---

(1) et (2) Textes parus in «Poètes du peuple chinois». P. J. Oswald 1969.





1er mai et centenaire de lénine

La classe ouvrière marocaine, et avec elle les forces progressistes du pays, ont célébré successivement le Centenaire de V. I Lénine, fondateur du premier Etat prolétarien, et le 1er Mai, journée internationale de lutte des travailleurs.

Il n'est pas inutile de rappeler les liens profonds entre ces deux événements. Dès l'émergence du prolétariat industriel au début du XIX° siècle, les ouvriers eurent conscience de leur solidarité contre l'exploiteur capitaliste. Ce fut à la demande de la 1ère Internationale que Marx rédigea le Manifeste Communiste qui se terminait par l'appel historique : «Prolétaires de tous les pays, unissez-vous!».

Cependant, le lien entre la lutte spontanée de la classe ouvrière et la conscience révolutionnaire se frayait lentement un chemin dans cette phase du capitalisme triomphant. Après l'écrasement de la Commune de Paris en 1871, le mouvement ouvrier reprit lentement des forces en Europe et aux Etats-Unis. Les années 1880 étaient celles où le capitalisme, devenu impérialisme, étendait sa loi de fer et de sang sur le monde et se heurtait en même temps, sur ses propres bases, à la résistance consciente de la classe ouvrière. C'était le moment, pour ce qui nous concerne, où les impérialistes français et espagnols se partageaient le Sahara marocain.

Mais la résistance de la classe ouvrière au capitalisme, aussi dure qu'elle fût, était désorientée par les interprétations mécanistes que les intellectuels petits bourgeois répandaient du marxisme, et, de ce fait, était limitée aux luttes économiques. Ces années 1880 virent donc, aux Etats-Unis, en Angleterre, en France et en Allemagne, se dresser des millions d'ouvriers pour la conquête de la journée de 8 heures. Aux Etats-Unis, ces luttes se heurtèrent à une répression sanglante lors de grandes manifestations organisées le 1er Mai 1886, répression qui se renouvela lors des manifestations anniversaires qui suivirent.

C'est dans ce contexte que, reprenant l'initiative des syndicats américains, le Congrès Constitutif de la II° Internationale, réuni à Paris en 1889, lança un appel pour faire du 1er Mai un jour international de lutte pour la journée de 8 heures.

Dans les grandes luttes qui, chaque année à partir de 1890, se nouaient autour du 1er Mai, se forgea la solidarité internationale des travailleurs et s'enracina, dans la classe ouvrière de tous les pays, le sens profond du 1er Mai.

Cependant ces luttes, limitées, comme nous l'avons rappelé, aux objectifs économiques, ne changeaient pas l'exploitation capitaliste. La conquête de la journée de 8 heures amena le capitalisme à augmenter les cadences de travail, à passer à «l'organisation scientifique du travail», à mettre au point le travail à la chaîne. Le travail salarié restait toujours aussi inhumain.

Dans la lutte du peuple russe contre le despotisme du tsar, Lénine, étudiant révolutionnaire qui, dès l'âge de 17 ans, connut la déportation et l'exclusion de l'Université, qui, à 25 ans, constitua l'Union de Lutte pour la Libération de la classe ouvrière de Pétrograd, reprit l'enseignement essentiel de Marx, mena une lutte impitoyable contre l'opportunisme et l'économisme, fit comprendre que la classe ouvrière ne pouvait se désintéresser de la lutte politique, qu'elle devait au contraire en prendre la direction et vivifier le parti social-démocrate russe. De cette lutte longue et acharnée contre l'économisme, contre la théorie mécaniste de la spontanéité de la classe ouvrière et, en parallèle, contre le double courant aventuriste et opportuniste des intellectuels petits bourgeois, surgirent l'instrument organique et la conscience idéologique qui amena le prolétariat russe à prendre la tête du peuple russe dans la lutte révolutionnaire et à être le premier dans l'histoire à déraciner l'exploitation capitaliste, à établir le pouvoir des travailleurs, des ouvriers et des paysans.

La classe ouvrière marocaine, pour sa part, a déjà un passé de luttes héroïques et riches d'enseignements, liant sa propre expérience et l'expérience internationale du prolétariat. Dans ces luttes, le 1er Mai a toujours tenu une place éminente.

Entre 1945 et 1952, chaque 1er Mai permettait de situer la force et la conscience croissante de la classe ouvrière, sa place grandissante dans le mouvement national, dans la prise en main des destinées du pays. Les grandes et dures luttes de 1947-48 fixèrent une limite à l'arrogance et à l'exploitation éhontée qu'exerçait le patronat colonialiste. Mais la classe ouvrière marocaine, dans ce processus initial d'organisation où elle bénéficiait de l'expérience et de l'aide internationaliste de militants ouvriers français et espagnols, ne s'en tint pas aux luttes économiques. Plongeant dans la nation, largement fécondée par le mouvement national, elle lia ces luttes à la lutte pour l'indépendance qui signifiait aussi pour elle la fin de l'exploitation colonialiste. A la répression grandissante du Protectorat, qui faisait hésiter bien des secteurs de la bourgeoisie nationale, elle sut, les 1er Mai 1951 et 1952, et tout au long de ces années, opposer non seulement sa force et son organisation, mais sa volonté de lutte **politique,** sa volonté de **lier** lutte économique et lutte politique.

Le 8 décembre 1952, une nouvelle phase de lutte s'ouvrait, pendant laquelle les résistants issus des bidonvilles de Casablanca, les paysans du Tadla et du Rif, les étudiants et les artisans de Fès, de Rabat, de Marrakech, de Tétouan, les mineurs de Khouribga et de Oued-Zem, firent voler en éclats l'armature du Protectorat

Au moment où l'arrogance du patronat colonialiste et néo-colonial se donne de nouveau libre cours, au moment où l'impérialisme veut renforcer sa présence sur la façade atlantique de la nation arabe, la classe ouvrière marocaine, les militants progressistes marocains, sauront tenir compte des leçons de l'histoire internationale du mouvement ouvrier, de l'enseignement de Lénine, des leçons de sa propre histoire.



nation arabe

la lutte des classes en égypte de 1945 à 1968 de mahmoud Hussein (1)

par abdelkrim dhofari

En Egypte, au lendemain de la deuxième guerre mondiale, la classe ouvrière égyptienne dont les effectifs se trouvaient relativement plus élevés par rapport aux autres classes laborieuses et dont les traditions de lutte politique étaient déjà longues, avait objectivement la vocation d'une classe dirigeante. A la même époque le prolétariat chinois très largement minoritaire au sein du peuple chinois achevait d'unifier la lutte de toutes les classes de la nation chinoise et prenait le pouvoir central.

En 1950 donc, non seulement il n'existait aucune nécessité objective imposant à l'Egypte la voie bourgeoise, mais les contradictions objectives requéraient au contraire une solution prolétarienne à la crise de la voie capitaliste. C'est uniquement en fonction d'une conjoncture particulière que le régime nassérien allait s'installer à la direction du pays. En fait, celui-ci s'est présenté comme la seule alternative bourgeoise à la crise de transition économique et idéologique face à l'essor sans cesse grandissant du mouvement populaire.

Cette conclusion à laquelle Mahmoud Hussein nous amène au terme d'une longue et sérieuse étude des classes en présence en Egypte après la deuxième guerre mondiale, nous oblige — si l'on veut comprendre le mécanisme de cette crise de transition entre le féodalisme et le capitalisme — à revenir sur ce problème — combien général — des superstructures idéologiques et politiques de la société.

En 1945, bien que les grands propriétaires fonciers constituent l'assise principale de la classe dirigeante locale, les rapports dominants n'étaient pas des rapports proprement capitalistes. La domination impérialiste d'une part, les intérêts de classe des grands propriétaires d'autre part, allaient à l'encontre d'un développement des forces productives nécessaires à la cristallisation du mode de production capitaliste, et par là, bloquaient toute possibilité d'intégrer les larges masses déshéritées dans un processus régulier d'exploitation capitaliste.

La spécialisation du pays dans l'agriculture d'exportation, l'absence d'industrialisation et de mécanisation du fait de la non éclosion d'une bourgeoisie moyenne égyptienne contribuaient à maintenir les superstructures idéologiques et politiques précapitalistes qui sous-tendaient les privilèges, tant de la domination anglaise que des classes directement adossées aux intérêts impérialistes. Car, en fait, ce sont ces derniers qui ont tracé le cadre des activités économiques où la bourgeoisie égyptienne est venue simplement s'insérer. En d'autres termes, l'accumulation de richesses ainsi réalisée ne jouait pas le rôle d'accumulation capitaliste primitive : elle ne débouchait pas sur des investissements de plus en plus productifs mais servait davantage à reproduire les privilèges précapitalistes des grands propriétaires : oisiveté, dépenses de prestige, mode de vie aristoc-

(1) Editions Maspéro - Paris - Fin 1969.

ratique, etc...

Par ailleurs, la condition maîtresse nécessaire à la transformation du processus de production lui-même, à savoir la séparation totale entre le travail et l'ensemble des moyens de travail, entre le travail et ses instruments de production, n'existait pas. A cette période, malgré la dégradation des rapports typiquement féodaux, les travailleurs continuaient à travailler avec des instruments de travail individuels, la plupart du temps sur les terres des grands propriétaires.

Il n'y avait donc pas cristallisation d'un rapport entre possesseurs de capital et vendeurs de force de travail. En fait, ce qu'on avait, c'était de grands propriétaires en voie de transformation capitaliste, et des masses déshéritées en voie de prolétarisation.

Ce même blocage du processus évolutif du capital se retrouve au niveau des sphères affairistes. La grande bourgeoisie, qu'elle soit égyptianisée ou proprement égyptienne, n'occupe que les circuits financiers complémentaires du cadre financier européen. Ne pouvant aller à l'encontre des exigences de la domination étrangere d'une part, constituée d'autre part sur des bases monopolistes aménagées par les trusts étrangers et fragilisées par les fluctuations du marché mondial, cette bourgeoisie allait se trouver rapidement dans l'obligation — pour maintenir ses gains rapides et élevés — de verser dans les activités spéculatrices et non productives : banques, export-import, compagnies d'assurance, entreprises de construction, etc...

La moyenne bourgeoisie, quant à elle, par ses origines essentiellement rurales, ne manifeste aucune velléité de modernisation, aucun esprit entreprenant. Constituée essentiellement de paysans riches très attachés aux formes archaïques d'exploitation, peu représentée dans les centres urbains, la classe moyenne se trouve de ce fait solidaire de la structure de classe existante. Toutefois des contradictions existent entre ses couches les plus ouvertes et les intérêts locaux et étrangers dominant l'économie du pays. Ne bénéficiant pas des instruments politiques et financiers dont bénéficie la classe dominante, ces couches ne veulent plus se contenter de «strapontins» et aspirent à des transformations politiques et administratives nécessaires à un développement économique plus dynamique du pays.

«Les intérêts de cette couche lui font ainsi remettre en cause un système de plus en plus paralysé par ses liens étroits avec l'impérialisme britannique et par son assise locale principale — une caste de grands propriétaires économiquement conservateurs — liens sur lesquels la bourgeoisie moyenne n'a aucune prise ; ces mêmes intérêts lui font désirer des réformes politiques, administratives et économiques du système existant — à commencer par une réforme agraire limitant le pouvoir de classe des grands propriétaires et élargissant le marché intérieur.

«Mais à une condition toutefois péremptoire : que l'ensemble des transformations à introduire le soit **en dehors de toute initiative propre des masses déshéritées**, c'est-à-dire le soit de manière autoritaire, garantissant l'étouffement du mouvement populaire en même temps que l'application des mesures nouvelles - afin que ces mesures, touchant au statut de la propriété et d'une classe de possédants ne puissent encourager politiquement ou renforcer idéologiquement l'esprit en révolte des masses déshéritées.

Comparée aux classes précédentes relativement homogènes, la petite bourgeoisie égyptienne apparaît beaucoup moins compacte et tiraillée entre l'influence idéologique des classes exploiteuses et celles des classes directement exploitées. Pour Mahmoud Hussein, appartiennent à la petite bourgeoisie tous ceux qui «possèdent un petit capital, un petit lopin de terre, une formation spécialisée ou un niveau de culture qui leur permet de vivre de leur travail en exploitant leur moyen de travail, financier, technique ou intellectuel sans avoir besoin de vendre leur force de travail et sans acheter la force de travail des autres, sinon de façon secondaire».

«En tant que classe possédant un petit privilège — par rapport aux classes déshéritées — elle peut aspirer à l'exploitation des autres (c'est-à-dire qu'elle a des virtualités capitalistes); en tant que classe active, vivant de son propre travail, travail qui de surcroît, est individuel, atomisé, continuellement vulnérable aux pressions des forces de classes dominantes contre lesquelles la petite bourgeoisie est incapable de se défendre, elle se rapproche des classes déshéritées»

Différents types de clivages intéressent cette classe : le premier est celui qui sépare la petite bourgeoisie rurale, baignant dans un climat idéologique peu ouvert au changement, de la petite bourgeoisie urbaine à qui s'offrent davantage de possibilités d'ascension sociale et d'épanouissement capitaliste.

Le deuxième clivage est celui qui oppose celles engagées dans un travail manuel : paysans moyens, de celles engagées dans un travail intellectuel : professions libérales, techniciens, à la limite même fonctionnaires et employés.

Les premiers ont des raisons sérieuses de contester le système existant. Comme le relève l'auteur, deux aspects opposés mais convergents dans leur dynamique rendent cette classe particulièrement inquiétante pour les classes possédantes.

Il en va différemment de l'élite petite bourgeoise dont les positions spécifiques issues de leur spécialisation mais aussi de la formation de classe qu'ils ont acquise au cours de leur service au sein des appareils d'exploitation ou de répression (officiers par exemple), les rendent idéologiquement et techniquement aptes à se hausser aux postes dirigeants, et à s'intégrer à la classe capitaliste pour peu que le blocage du système de transition soit levé. En dernière analyse, c'est ce désir réfréné d'ascension sociale qui les rend particu-

lièrement hostiles à tout ce qui bloque leurs horizons : domination étrangère, aristocraties foncières, hauts fonctionnaires. Mais ces aspirations impliquent en même temps une tendance antipopulaire, une préférence pour tous les changements effectués sans que les masses populaires puissent en tirer avantage.

Quant aux étudiants, il convient de les placer à part du fait qu'ils n'occupent pas encore de position définitive bien établie dans la structure socialel existante du fait aussi du quasi monopole de l'activité intellectuellle qu'ils détiennent au sein des classes populaires.

Le Prolétariat et les masses prolétarisées.

Le prolétariat industriel représente seulement 3 % de la population totale (10 % de la population urbaine) au lendemain de la grande guerre, mais il possède une riche tradition de luttes anti-impérialistes et anti-capitalistes. En 1924, il a déjà mis au point une forme de lutte radicale inconnue jusque-là : l'occupation des usines (à Tourah, à Alexandrie, à Zagazig). En contact permanent avec les moyens mécaniques de production, délié par conséquent de toute attache avec la propriété privée des moyens de production, il est non seulement vitalement opposé à toute forme d'exploitation, mais aussi capable de dépasser l'individualisme inculqué par la culture dominante : priorité des intérêts du groupe sur les intérets de chacun, solidarité agissante, capacité d'assimiler l'expérience ouvrière des autres, etc...

Les masses prolétarisées par contre, à la campagne surtout, ne sont pas encore radicalement libérées du système de valeurs féodales. Comme le souligne judicieusement Mahmoud Hussein, leur situation de classe exprime à un pôle de la société ce que la situation de la classe possédante exprime à l'autre pôle, à savoir une transition bloquée.

Bien qu'elles constituent une force révolutionnaire potentielle douée d'une grande capacité de révolte, elles ne sont donc pas encore définitivement réfractaires à toute forme d'exploitation capitaliste ; «elles sont au contraire disponibles pour une telle exploitation. C'est le système de dépendance et de transition bloquée qui les a rejetées, ce ne sont pas elles qui l'ont contesté».

La grande faiblesse de cette masse proletarisée (petits paysans, ouvriers agricoles et dans les cités : salariés sans qualification, manœuvres, domestiques, vendeurs ambulants...) soit une majorité numérique absolue a la campagne comme dans les villes) est son incapacité d'organisation par elle-même, car précisément son mode d'existence crée sa désorganisation : instabilité, désintégration en individus, en groupes familiaux, en clans, etc.

Les mouvements de révolte au sein de cette classe enregistrés jusqu'en 1952, bien que très violents et très destructeurs, sont condamnés à rester sans suite du fait de leurs limites — isolement, sporadisme — ce qui permet aux classes dominantes de les étouffer par le jeu conjugué de la répression et de la démagogie, sans déclencher de formes de solidarité à l'échelle nationale.

En fait, ces masses ne peuvent devenir radicalement dangereuses pour les classes exploiteuses que dans la mesure où elles acquièrent la capacité de faire jonction avec le mouvement ouvrier industriel.

La faillite politique de la classe dominante

L'affaiblissement de l'impérialisme français et britannique, au lendemain de la grande guerre, la crise du capitalisme mondial provoquée par le rétrécissement du marché intenational et l'élan revolutionnaire des masses populaires tricontinentales et métropolitaines ne tardèrent pas à avoir des répercussions importantes sur le monde arabe.

En Egypte, très rapidement, le mouvement patriotique hostile à la domination étrangère, va se doubler d'un courant democratique opposé aux classes dominantes locales dont la vassalité à l'égard de l'impérialisme prit, au moment de la première guerre de Palestine, les dimensions d'une trahison nationale. Face à cet essor, la classe dominante égyptienne s'avèra incapable de proposer une issue à la crise. Elle-même desorganisée par l'inexistence de partis politiques propres développant une vision politique cohérente, cette classe se désagrégea très vite en un certain nombre de «tendances» .

— la tendance aristocratique très proche du palais ;

— la tendance nationaliste qui réclame un élargissement du cadre de l'économie et une égyptianisation de l'Etat (à peu près reflétée par le Wafd);

— la tendance moderniste qui, à côté des précédentes apparaît comme la plus active ; alors que la seconde manœuvre afin de tirer profit du mouvement national, la dernière affiche ouvertement ses dispositions anti-patriotiques et anti-démocratiques. Prête à sacrifier certains intérêts des grands propriétaires fonciers, elle se refuse toutefois à remettre en cause ses liens privilégiés avec les monopoles impérialistes. Elle ne peut en effet concevoir le développement de l'industrie en dehors du cadre étroit de la dépendance politique, financiere et technique.

L'arrivée au pouvoir du Wafd - qui a pu se prévaloir quelque temps du titre de «parti de la nation» (alors qu'en fait il ne constitue «qu'un élément du dispositif destiné à dévoyer le mouvement révolutionnaire») - va clarifier une situation devenue confuse par suite de ce morcellement politique. Très rapidement, le Wafd démontra son incapacité à concéder les gestes politiques minimaux que la situation politique appelait (évacuation des Anglais, réforme agraire, remise en cause du statut de l'aristocratie) et qui, seuls, auraient pu rassurer les masses. Prisonnier de la crise qu'il

avait accélerée, le Wafd sera bientôt emporté dans la chute de l'aristocratie sous les coups des premières vagues du mouvement de masse.

A l'autre pôle de la société égyptienne, les masses laborieuses n'auront pas de leur côté de structures politiques et organisationnelles représentatives capables de mener leur élan révolutionnaire aussi loin que la situation politique le permettait.

L'essor du mouvement de masse

La periode allant de 1945 à 1947 est marquée par la jonction du mouvement ouvrier avec le mouvement étudiant : les manifestations de masse, les grèves et occupations d'usine, les formes individuelles de violence directe, telles que les attentats terroristes, arrivent à leur point culminant en 1946. L'événement politique le plus important de cette première période est sans aucun doute la création du Comité National des Ouvriers et des Etudiants en février 1946, quelques jours après que la police ait fait ouvrir le pont Abbas au moment où une manifestation d'étudiants réclamant l'évacuation s'y était déjà engagée, faisant plusieurs morts et blesés.

Le 21 février, le Comité organise une grande manifestation et appelle à la grève générale. C'en était trop pour la classe dirigeante. La manifestation du Caire se termine par une boucherie : les participants débouchant sur la place Ismaïlia seront accueillis à coups de mitrailleuses par les troupes anglaises. Une répression brutale et sans vergogne s'abat sur l'ensemble du territoire : les militants ouvriers et étudiants seront arrêtés par milliers, le Comité National sera démantelé. La manifestation du Caire entrera désormais dans l'histoire du mouvement anti-impérialiste mondial qui lui consacre depuis 1950 le 21 février pour jour commémoratif.

Un moment désorienté par la répression, le mouvement patriotique cherchait déjà à se réorganiser lorsqu'au début de 1948 éclata la première guerre de Palestine, fournissant au Palais et aux Anglais une occasion de reprendre l'initiative des événements. A ce stade de son analyse, l'auteur se fait plus insistant (on en comprend facilement les raisons) : l'Etat d'Israël constituait et constitue encore un **ennemi réel** du peuple égyptien et des peuples arabes en général. Si les impérialistes britanniques ont cherché, en orientant toute l'énergie des peuples arabes contre l'Etat d'Israël, à dévoyer le mouvement populaire orienté principalement contre eux, si le roi Farouk y a trouvé l'occasion de prendre en main le mouvement patriotique égyptien et de rehausser son prestige gravement atteint, pour les uns comme pour les autres, il n'a pas été nécessaire d'«inventer» un ennemi au peuple, Israël en l'occurrence, comme on a pu le prétendre. L'Etat sioniste en formation était un ennemi réel et perçu comme tel par les masses égyptiennes. Mais en orientant le sentiment populaire dans le sens d'une guerre classique entre Etats - éliminant ainsi aussi bien le peuple palestinien que les autres peuples arabes - ils entraînaient le peuple egyptien dans une guerre qui n'était pas la sienne et qui - plus grave - etouffait le combat qui était le sien : le combat au niveau populaire contre l'impérialisme britannique et la solidarité à la base et dans l'action du peuple égyptien avec le peuple palestinien.

La défaite prévisible de l'armée égyptienne eut trois conséquences importantes :

1°) les masses égyptiennes ne sauront pas dégager concrètement les raisons de classe de la débâcle, ce qui allait leur inculquer le sentiment intérieur de leur faiblesse comme élément décisif de la domination étrangère et locale.

2°) elle va permettre à une force de relève bourgeoise de se cristalliser au sein de l'armée placée ainsi au premier plan, «les officiers libres», dont la vision petite bourgeoise des événements politiques rejoint, comme nous le verrons plus loin, les aspirations des «modernistes».

3°) à court terme, la defaite va reporter toute la puissance du mouvement patriotique de masse contre ses ennemis à l'intérieur du pays rendus responsables de la défaite : c'est la période de l'organisation de groupes de guerrilla et de sabotage anti-britannique, c'est aussi la période de grève ouvrières et de jacqueries paysannes, c'est enfin l'incendie du Caire de Janvier 1952. Ce dernier événement, Mahmoud Hussein en fait une donnée capitale :

— capitale parce que sa violence même exprime le besoin objectif révolutionnaire des masses urbaines déshéritées de participer **directement** au mouvement patriotique au moment où celui-ci débordait tous ses cadres traditionnels : Wafd, nationalistes, communistes, etc...

— capitale parce que, au-delà des excès de xénophobie inévitables, la mise à feu de cabarets, de cinémas luxueux, de cafés mondains, de grands magasins, de banques appartenant à des Anglais, des Juifs qui jubilaient ouvertement devant la victoire sioniste, ou des milliardaires locaux, représentait un geste authentique des masses déshéritées contre les ennemis du peuple.

L'aspect insurrectionnel de l'incendie du Caire et l'essor sans cesse grandissant du mouvement de masse au cours de cette période vont avoir une conséquence imprévisible : désormais, l'Angleterre, sentant le régime monarchique condamné, sera de plus en plus disposée à tolérer un eventuel coup d'état capable d'endiguer la marée populaire et de donner une nouvelle efficacité à l'Etat egyptien.

Le nouveau régime

Tous ces éléments réunis vont faciliter le coup d'état des officiers libres le 23 Juillet 1952. La vision politique de ses leaders qui se présentique au peuple en « hommes providentiels» peut se résumer dans une volonté de résoudre la crise du mode de production existant, de le débloquer en sacrifiant une fraction infime de la classe dominante - la plus conser-

vatrice - et en s'appuyant pour cela sur la tendance moderniste de la bourgeoisie étroitement liée aux capitaux étrangers.

Il leur semblait alors que quatre objectifs principaux conditionnaient la réalisation de leurs projets :

— la consolidation de l'armée au sein de l'appareil d'état comme support du nouveau régime

— l'évacuation de l'armée britannique afin de se poser à l'opinion populaire en champion de la libération et du renouveau.

— une réforme agraire modérée devant décapiter la fraction conservatrice de la classe dominante et gagner au pouvoir l'appui des paysans riches

— l'encouragement, enfin, à l'investissement industriel local ou étranger.

En fait cette doctrine est basée sur un certain nombre d'illusions de classe qui prenaient racine dans la situation de classe petite bourgeoise militaire et dont les plus importantes «étaient celle de pouvoir amener la classe dominante à dépasser sa crise et à s'engager résolument sur la voie capitaliste, et celle de pouvoir amener les impérialistes occidentaux (les U. S. A. surtout) à participer à l'industrialisation de l'Egypte et à résoudre sa crise de croissance capitaliste».

Ces illusions ne vont pas tarder dans la pratique à laisser place à une vision politique bourgeoise plus cohérente dans la mesure où leur conscience politique commençait à se modeler sur des intérêts de classe nouveaux, ceux d'une bourgeoisie d'état en formation.

Par ailleurs, aucune couche laborieuse n'appuie le nouveau régime dont l'aspect répressif, évident depuis l'exécution du héros ouvrier **Mustafa Khamis,** ne fait que se confirmer.

La deuxième période du régime (1955 - 1958) est caractérisée par une situation mondiale qualitativement différente, marquée par :

— l'entrée de l'U.R.S.S. sur le marché capitaliste et l'offre par celle-ci d'un soutien massif au développement capitaliste des élites petites bourgeoise et bourgeoises nationales des pays dépendant de l'impérialisme occidental.

— la crise aiguë qui s'ouvre en 1956 entre le nouveau régime et l'impérialisme franco-britannique après l'agression tripartite. L'appui populaire massif dont le régime va alors bénéficier va lui permettre non seulement de renforcer son monopole politique à l'intérieur, mais aussi d'acquérir une marge de manœuvre extérieure et un degré d'autonomie économique propice au développement d'une bourgeoisie d'état.

La troisième période (1959-1963) sera celle d'un redressement relatif de la bourgeoisie traditionnelle qui, avec le soutien des états occidentaux, va tenter d'imposer au pouvoir l'arrêt de ses projets d'industrialisation.

La réponse du pouvoir fut de prendre les mesures favorables à l'ascension de l'élite petite bourgeoise qui reçoit pour mission de réaliser le processus d'accumulation capitaliste élargie à un rythme rapide - c'était là encore une illusion de classe.

La quatrième période (1964 - juin 1967) est celle où cette nouvelle bourgeoisie, dominant désormais les moyens de production, est déchirée par les contradictions de classe issues de sa nouvelle situation. Péniblement débloquée, la voie capitaliste entre dans une phase nouvelle de crise. Cette fois-ci, le régime nassérien s'avère incapable de conserver sa caractéristique spécifique, à savoir sa large autonomie vis-à-vis de la classe dominante.

Revenons sur la doctrine nassérienne. Elle repose sur plusieurs sophismes :

1°) seule la bourgeoisie traditionnelle fait partie de la classe dominante. Le déblocage de la crise par son affaiblissement graduel est alors assimilé à un processus anti-capitaliste.

2°) l'appareil d'état n'a pas de nature et de fonction de classe bien définies. Il ne serait qu'un instrument neutre de gouvernement, d'administration, de répression, de production ... en un mot, un appareil d'équilibre. L'auteur met l'accent sur cette dernière contre-vérité et, dans les pages qui suivent, s'efforce de démontrer le caractère mystificateur de ces prétentions.

D'après l'auteur, dans le cas étudié où l'Etat exerce des fonctions économiques importantes, la section bourgeoise qui se constitue dans les pores de l'appareil d'état, appartient à la classe dominante, non plus en vertu de ses liens organiques ou historiques avec les possédants de moyens de production privés, mais en vertu de la fonction vitale qu'elle assure au service du mode de production capitaliste.

En conséquence, ici comme ailleurs, «la fonction spécifique du pouvoir d'état est en effet d'assurer la stabilité de la formation sociale dominée par les classes exploiteuses en apparaissant aux classes exploitées comme étant leur représentant au même titre que les premières».

C'est la raison pour laquelle, à mesure que la bourgeoisie d'état prenait forme et que son opportunisme se généralisait, «elle apparaissait comme une excroissance que le pouvoir d'état n'avait pas voulue, et qu'il frapperait à son tour quand il le pourrait. Les masses dissociaient le pouvoir d'état de la bourgeoisie d'état en formation. Et c'est principalement sous cette forme que le pouvoir d'état a protégé celle-ci contre la conscience de classe des masses populaires».

Nous l'avons vu, et nous le verrons encore en suivant l'auteur dans son analyse, ces transformations qualitatives se sont faites graduellement. Aussi, un système de répression systématique de toute initiative indépendante des masses populaires sera la condition fondamentale de l'arrivée à maturité de ces transformations. Il ne s'agit surtout pas ici de la seule répression par la violence. Il s'agit

surtout d'un dosage savant de répression violente et de répression par la duperie. De ce point de vue, le régime sera particulièrement favorisé par la conjoncture internationale qui va lui permettre d'adopter un ton anti-impérialiste. Sur le plan intérieur, les propagandistes du régime, répandant le concept bourgeois de «la nation entité fondamentale et indivisible», brandiront systématiquement les mots d'ordre «pas de dictature d'une classe sur les autres!» et «dissolution des différences entre les classes».

Les formules organisationnelles proposées par le régime afin de contenir et d'orienter la pression des masses ont souvent varié. Ce qu'il faut retenir, c'est le principe corporatiste «qui amalgame le travailleur manuel non qualifié à son chef d'atelier, comme il mêle le petit paysan au paysan riche, le petit employé à son directeur, etc...». L'idée essentielle est celle de la division verticale du peuple suivant les activités professionnelles tendant à empêcher son unification par le bas, suivant ses intérêts de classe. Mais ces formules, telles que le «Rassemblement de la libération», «l'Union Socialiste Arabe», etc.. ont toutes échoué parce que ces organisations baptisées démocratiques n'étaient rien d'autre en définitive que des annexes de l'appareil répressif, des systèmes supplémentaires d'étouffement.

Les débuts tâtonnants du régime

Dès le mois d'Août, l'aspect essentiellement répressif du nouveau régime se révèle : c'est la répression violente de la grève des ouvriers de Kafr el Danwar et la condamnation à la peine capitale du grand dirigeant ouvrier **Mustafa Khamis** et d'un autre travailleur de l'usine, **Mohammed El Bakry.**

Sur la lancée, les communistes et les autres organisations ouvrières et paysannes seront pourchassés, le mouvement syndical réduit au silence. A son tour, la conférie des Frères Musulmans que le régime avait cherché à mettre à son service jusque-là (et qui, relativement aux officiers libres, pousse des racines jusqu'au sein des masses) subira l'assaut de la nouvelle équipe au pouvoir ; sa dissolution est prononcée **en 1954**, ses dirigeants jetés en prison.

A l'autre pôle de la société, les grands propriétaires manifestent leur exaspération devant la réforme agraire.

Dans ces conditions, la colère de toutes les classes, à l'exception de l'élite petite bourgeoise militaire, **n'est** tempérée que par l'attente des élections. Pendant qu'une partie des «officiers libres» commence alors, en prévision des élections, à négocier avec le Wafd en vue de préparer le passage à un régime civil parlementaire, Nasser consolide ses positions par trois succès politiques :

— l'évacuation de l'armée britannique négociée et consentie dans la perspective d'une domination économique à plus longue échéance ;

— l'obtention d'armes tchèques censées permettre le renforcement de la puissance de feu de l'armée égyptienne face à l'armée israélienne, destinées en réalité à doter l'armée d'un capital de prestige au sein des masses ;

— enfin, la liquidation de la confrérie des Frères Musulmans, dernière organisation capable de menacer le régime.

Seule subsistait en 1955 l'hostilité de la bourgeoisie traditionnelle qui refuse toujours d'investir dans l'industrie malgré la perte des grands domaines qu'elle possédait. Mais «ceux-ci ne le combattaient pas comme un représentant des intérêts du peuple, mais un représentant inacceptable de leurs propres intérêts».

L'émergence de la bourgeoisie d'état

1/ Le tournant décisif du régime.

Cette période sera marquée par une stratégie nouvelle du régime : très rapidement, Nasser comprit le parti à tirer de l'intervention de l'U.R.S.S. dans cette région du monde. Sans entraîner la moindre adhésion idéologique, les offres de l'U.R.S.S. pouvaient servir à tempérer les pressions des pays occidentaux. Cette orientation, consacrée par une participation importante de l'Egypte à la conférence de Bandoeng, apportait en plus une caution spectaculaire au régime nassérien. Désormais, le régime pourra se prévaloir de participer à la politique dite de neutralité positive et qualifiée alors d'anti-impérialiste.

Le projet de construction du haut barrage d'Assouan confié à l'U.R.S.S. après le refus des U.S.A. et de la Grande-Bretagne de participer à son financement sera la première manifestation d'indépendance du régime vis-à-vis de l'Occident.

Mais ce n'est qu'après la décision prise en 1956 par Nasser, nouvellement élu président de la République, de nationaliser le Canal, que la France et la Grande-Bretagne saisirent toute la dimension du défi lancé, défi qui se voulait démontrer la nouvelle capacité de résistance du régime vis-à-vis des puissances occidentales.

Le retrait des forces expéditionnaires françaises et britanniques sous la pression de l'U.R.S.S. et des U.S.A. qui cherchaient à tirer profit de la situation au détriment des puissances belligérantes, fut transformé - malgré l'écrasement de l'armée égyptienne - en un inestimable capital de prestige politique pour Nasser. Sur sa lancée Nasser décrète l'égyptianisation et la prise en charge par l'Etat des grandes compagnies et banques françaises et anglaises. Du coup, les anciennes puissances gérantes perdaient brutalement leurs principaux moyens de pression économique directe à l'intérieur du pays.

2/ L'Egypte au sein du marché capitaliste mondial.

A lui seul, le régime n'aurait pu s'engager dans ce tournant décisif de son histoire. En réalité, ce qui a amené l'évolution de la doctrine nassérienne - de même, d'ailleurs, que celle de tous les autres dirigeants bourgeois des nations représentées à Bandoeng - c'est essentiellement la

nouvelle politique du P.C.U.S. à partir de son XXII° Congrès et que l'auteur résume dans la «possibilité nouvelle pour des dirigeants bourgeois nationaux ou bourgeois bureaucratiques de se dégager du marché capitaliste mondial et des liens de dépendance vis-à-vis des pays impérialistes, et de s'engager ainsi sur une pseudo-voie non capitaliste, en s'appuyant de plus en plus sur les pays dits socialistes à l'extérieur, et sur les élites petites bourgeoises à l'intérieur».

Cette liberté relative de mouvement ainsi acquise au sein du marché capitaliste mondial sera interprétée par les propagandistes du régime comme la voie de l'indépendance nationale. Or, l'Egypte était impuissante en fait à s'assurer une indépendance nationale réelle. «En d'autres termes, la structure de dépendance organique de l'Egypte à l'égard du marché mondial - structure que le nouveau régime héritait de l'ancien - demeurait intacte. Le centre de gravité de cette dépendance se déplaçait et le développement intérieur du capitalisme égyptien y gagnait une vitalité provisoire, mais la situation fondamentale de dépendance restait inchangée». L'auteur s'attache alors longuement a montrer la différence qui existe entre une «vacance provisoire et domination directe» et la voie vers une indépendance nationale réelle.

3/ Le pouvoir et les masses populaires.

«L'incapacité du régime à renforcer le potentiel national propre de résistance aux pressions impérialistes apparait déjà clairement dans l'attitude du pouvoir nassérien vis-à-vis d'Israel. Cette attitude camouflée par la propagande est dans son fond une attitude de capitulation». A l'appui de ses dires, Mahmoud Hussein nous cite l'exemple de Gaza où l'Etat nassérien réfrène l'élan patriotique des Palestiniens. C'est ce que stipule l'acceptation des forces de l'O.N.U. sur les territoires égyptiens limitrophes de l'Etat sioniste, protégeant ainsi ses frontières contre toute incursion palestinienne, protégeant également le libre passage des navires israéliens par le détroit de Tiran.

En fait, l'année 1956, année du plus grand succès politique du régime, est celle où apparaît le plus nettement son impuissance réelle à affronter les ennemis du peuple égyptien.

«Et c'est précisément le 26 juillet 1956, le soir où Nasser annonçait la nationalisation que l'hostilité fondamentale du régime à toute initiative populaire apparaît avec le plus d'éclat». ... «C'est ce pouvoir seul qui a pris la décision. C'est lui seul qui a choisi l'objectif, le moment de frapper, la façon de l'annoncer au peuple égyptien. C'est lui seul qui comptait en tirer la totalité du bénéfice politique». Les larges masses étaient simplement « appelées à s'en remettre à la sagesse de Nasser qui, étant l'auteur de l'événement, se chargeait de résoudre les problèmes qui en découlaient».

Les masses réclamaient cependant partout des armes afin de répondre à la puissance technique des armées impérialistes par la force créatrice des masses en armes. Or, les masses armées, «c'est l'embryon du pouvoir des masses» et le régime verrait lui échapper le monopole de l'initiative politique si l'armée perdait «le monopole de l'utilisation de la violence». «L'épopée nassérienne se serait dans ce cas arrêtée là». C'est pourquoi le régime préférera le statu quo face à l'Etat sioniste.

4/ Le changement du rapport de force au sein de la classe dominante.

En décrétant en 1956 la prise en charge par l'Etat des banques et compagnies étrangères, le pouvoir signait l'acte de naissance de la bourgeoisie d'état. Cette dernière allait se renforcer à chaque nouvelle occasion saisie par le régime pour développer le secteur économique d'Etat. «Du point de vue économique, l'élite petite bourgeoise militaire sera appelée à fournir les cadres principaux de l'appareil économique étatique, en même temps qu'à renforcer l'armature des autres appareils de l'Etat, les soumettant plus étroitement aux orientations du pouvoir nassérien».

Les cadres ne se faisaient pas d'illusion sur le rôle militaire à venir de l'armée. «Depuis l'agression tripartite, ils ne songent plus à faire la guerre, mais à renforcer les pouvoirs politiques et économiques de l'armée en prétendant la préparer à la guerre, renforçant par là la bourgeoisie d'état dont ils constituaient le corps principal. Et dès que la position de cette bourgeoisie d'état sera devenue hégémonique, à partir de 1961, ce sera la ruée à l'enrichissement personnel généralisé». «L'ensemble des cadres dirigeants de l'armée n'avait donc déjà plus de préoccupations patriotiques, au moment même où l'armée était censée encadrer l'effort patriotique de la nation».

Nouvellement arrivés dans un milieu nouveau pour eux, ils vont se mettre laborieusement à l'école de la bourgeoisie traditionnelle pour apprendre d'elle le mécanisme caché du monde des affaires, à tisser progressivement des réseaux de relation et de complicité.

5/ L'unité arabe.

A cette étape du régime, Mahmoud Hussein pense qu'il est nécessaire de définir clairement la nature des rapports entretenus par le régime nassérien avec les pays arabes. La politique arabe du Président Nasser se présente sous deux aspects :

— aspect proprement économique : « Une industrie lourde moderne — en termes d'efficacité capitaliste internationale - ne peut être constituée qu'à une échelle beaucoup plus vaste. Et l'échelle du monde arabe semblait toute désignée. La bourgeoisie égyptienne, seule capable de lancer un tel projet - parce que très en avance sur le développement des autres bourgeoisies - pouvait le réaliser, si des liens économiques solides, définitifs, lui ouvraient le monde arabe ». Cette politique trouve un écho favorable au sein de toutes les élites petites bour-

geoises et bourgeoises nationales des pays arabes dont les aspirations capitalistes trouvaient là un espoir de réalisation : ce même schéma se retrouve en Syrie et au Yémen. En Irak, par contre, une fraction de l'élite nationaliste recherchera la tutelle nassérienne pendant qu'une autre plus puissante au départ la combattra.

— aspect politique : une direction nassérienne du mouvement national arabe représente pour les directions bourgeoises locales un rempart de protection efficace, à la fois contre les classes conservatrices et contre le mouvement populaire.

Par ailleurs, dans le cadre d'un système défensif repoussant toute participation populaire, la nécessité d'un rassemblement plus vaste que l'Egypte, à savoir le cadre arabe, s'imposait dans l'esprit des dirigeants égyptiens.

Mais le régime capitaliste d'état égyptien s'avéra incapable de résister, hors de ses frontières, à la puissance des monopoles occidentaux, même encouragé et appuyé par l'U.R.S.S.

L'hégémonie de la bourgeoisie d'état (1959-63)

En 1959, le régime, exploitant le prestige qu'il vient d'accumuler décide de détruire définitivement le courant communiste dans le monde arabe afin de consolider son système et presenter du même coup meilleure figure aux puissances impérialistes. En Egypte, en Syrie, des camps d'internement ouvrent leurs portes. En Irak, en revanche, c'est l'échec.

1959 sera, dans ces conditions, l'année d'un refroidissement diplomatique entre l'Egypte et les pays de l'Est et, parallèlement, celle d'un afflux considérable d'offres de crédits occidentaux . A la faveur de ce rapprochement, la bourgeoisie traditionnelle se fait turbulente. De leur côté, les puissances occidentales deviennent exigeantes : elles réclament la révision des accords passés avec l'U.R.S.S. concernant la première tranche du projet du Haut Barrage.

Nasser se sent devenir prisonnier de sa nouvelle orientation. Brusquement, il met un terme à sa propagande anti-communiste et annonce que l'accord sur la première tranche du haut barrage est conclu avec l'U.R.S.S. Quelques jours plus tard, il décrète la nationalisation de la banque **Misr**, assenant un coup spectaculaire à la bourgeoisie traditionnelle et plaçant l'Etat à la tête de plusieurs centaines de millions. De plus, cette mesure permettait de concentrer les griefs populaires contre la bourgeoisie traditionnelle.

Privée de son quartier général, incapable de réagir, cette dernière était condamnée à recevoir le coup suivant, sans férir, les mesures de Juillet 1961 : une série de décrets sont promulgués mettant la totalité des entreprises financières et bancaires et la plupart des sociétés industrielles et commerciales importantes, étrangères et locales, sous le contrôle absolu de l'Etat. De plus, la propriété foncière est limitée par un texte de loi.

Mais, si en Egypte, la bourgeoisie traditionnelle s'avère incapable de riposter, il en va autrement en Syrie. Quelques semaines seulement après les mesures de juillet, un coup d'Etat amène le retrait de la Syrie de la République Arabe Unie. C'est la première défaite majeure du régime. Aussi la réponse du pouvoir sera violente : propagande tapageuse contre la bourgeoisie traditionnelle, procès de grands bourgoies, séquestration de biens, etc...

Sur sa lancée, le régime fait acclamer une «Charte d'Action Nationale» en vertu de laquelle sera créée l'**Union Socialiste Arabe.** Dans le vocable officiel, la terminologie politique devient ronflante : il y est question de «socialisme», de «lutte contre l'impérialisme et la réaction», d'«auto-suffisance et de juste répartition des richesses».

Cette nouvelle mystification repose sur la confusion créée entre «propriété privée et capitalisme», entre «propriété d'Etat et socialisme», entre «division sociale du travail et division technique du travail», confusion entretenue aux yeux des masses par la nouvelle politique extérieure de l'U.R.S.S.

L'auteur s'engage alors magistralement dans une étude théorique des rapports de production capitaliste pour en venir finalement au problème du pouvoir politique. Mais écoutons-le plutôt faire parler les idéologues du régime : «Les masses populaires, étant tout juste capables "de produire des biens matériels et de formuler des griefs ou des souhaits", il fallait qu'une élite sociale se chargeât de remplacer au pouvoir les «capitalistes exploiteurs» étrangers et locaux et de réorganiser, au nom de la nation, la vie économique - de telle sorte que les masses puissent trouver du travail (considéré comme l'expression de leur liberté économique) ; après quoi, elles pourraient songer à exprimer des souhaits politiques, dans le cadre corporatif que le régime avait préparé à cette fin (c'est-à-dire réaliser leur «liberté politique») ».

Les conditions d'efficacité de cette doctrine sont de deux ordres :

— politique : il est nécessaire que les masses, rendues dans un premier temps impuissantes, soient incapables de poser le problème du pouvoir ;

— économique : amener les masses populaires - une fois les conditions économiques relativement stabilisées par la création de nouveaux emplois et l'amélioration générale du mode de vie - à accepter le régime d'exploitation capitaliste étatique. C'est la raison pour laquelle, depuis les mesures de juillet 1961, le régime s'est lancé dans une politique de démagogie sociale dont le but est d'obtenir l'adhésion des masses laborieuses à ces mesures qualifiées d'«anti-capitalistes». En voulant gagner leur appui passif, le régime cherche essentiellement à les amener à fournir l'effort productif nécessaire à la consolidation du système. Mais la réussite de cette politique mystificatrice et démobilisatrice exigeait le ralliement d'au moins une partie de l'intelligentsia. C'est pourquoi la section intellectuelle de la petite bourgeoisie occupera une position importante dans l'appareil du régime

dans la mesure où elle s'est laissé domestiquer. Ainsi, «le régime a pu transformer une partie d'entre elle en catégorie professionnelle «spécialisée dans la réflexion » « au service du pouvoir».

Ainsi, le régime s'assurait la paix sociale indispensable à sa consolidation.

Les nouvelles aspirations de la bourgeoisie d'état

Comme le dit fort judicieusement Mahmoud Hussein en introduction à ce nouveau chapitre, l'ensemble des transformations précédemment décrites n'a pu se réaliser que parce qu'elles constituaient la condition nécessaire à l'ascension de l'élite petite bourgeoise s'identifiant déjà aux intérêts de classe de la bourgeoisie d'état en formation. Mais une fois qu'elle possèdera de façon hégémonique le pouvoir politique et économique, ses intérêts de classe vont se trouver profondément modifiés. A la solidarité spontanée entre ses différents éléments, l'élite petite bourgeoise et le pouvoir exécutif central, succède désormais la course aux profits individuels, la concurrence, etc... D'un coup libérés de toutes les contraintes qu'exigeait une stratégie d'ensemble face aux éléments conservateurs, les éléments de cette bourgeoisie d'état revendiquent maintenant la libération progressive de l'initiative individuelle, la levée des mesures dirigistes et de la démagogie populiste, l'extension enfin des domaines ouverts aux investissements privés.

Sur le plan économique, les aspirations de la classe dominante signifiaient donc l'arrêt de la politique d'industrialisation, une ouverture plus grande vers l'Ouest et la cessation de la tutelle du pouvoir d'Etat sur l'ensemble de la bourgeoisie d'état.

Les contradictions nouvelles entre le pouvoir et la bourgeoisie d'état

Aux nouvelles aspirations de cette bourgeoisie devenue indélogeable de cet appareil d'état dont elle ne veut plus être le simple dépositaire, l'Etat va opposer diverses formes de résistance, défendant les institutions du régime et protégeant la voie capitaliste et les intérêts d'ensemble de la bourgeoisie d'état, malgré elle.

Il s'appuiera tout d'abord sur une partie des cadres moyens formés au cours de la décennie précédente qui aspirent à leur tour à une promotion aux postes dirigeants et que les tendances conservatrices de la nouvelle classe dominante vouaient dès lors à la stagnation.

D'autre part, il s'appuiera sur la force de pression politique soviétique qui a désormais la possibilité de paralyser et de désorganiser l'économie du pays : réclamation de dettes, rappel de techniciens, arrêt brutal de l'achat de coton egyptien, etc...

Enfin, sur le plan subjectif cette fois, l'ascendant personnel de Nasser sur la plupart des éléments de cette nouvelle classe - qui se sent redevable à l'équipe nassérienne de sa situation - et le fait que celle-ci, n'étant pas unifiée politiquement et idéologiquement, ne pouvait donc se présenter en pouvoir de rechange, vont jouer en faveur de l'exécutif.

Impuissante sur le plan politique, c'est sur le plan économique que la nouvelle classe va alors exprimer la contradiction entre ses aspirations nouvelles et la politique du régime. Ne se sentant plus en sécurité, ne possédant pas d'une manière assurée les moyens de production dont ils ont la charge et ne se préoccupant plus le moins du monde du fonctionnement régulier du système économique instauré, elle va procéder de manière anarchique et irrationnelle à l'appropriation personnelle du maximum de biens de l'Etat : c'est à nouveau les scandales de marché noir, de détournements de fonds, corruption, réseaux de complicité, etc...

C'est en particulier au sein de l'armée, qui a acquis sur les affaires de l'Etat l'influence la plus grande, que s'érigent les plus importants de ces fiefs politiques et économiques.

On fera de plus en plus appel alors dans la presse officielle à de pseudo-explications invoquant l'incompétence technique et l'immoralité individuelle, de façon à masquer le seul élément véritablement en cause, à savoir l'irrationalité du fonctionnement d'un système capitaliste dont la classe dominante ne possède pas les moyens politiques de garantir ses privilèges économiques individuels.

A la fin de la période étudiée, le pouvoir d'état se retrouve donc dans une situation où le blocage de la voie capitaliste se reproduit fondamentalement de la même façon que durant les premières années. L'échec de l'industrialisation devenait chose de plus en plus évidente. L'autonomie se transformait en une dépendance de plus en plus pressante vis-à-vis de l'U.R.S.S. :

— sur le plan des exportations, l'U.R.S.S. étant le principal acheteur de coton égyptien dont les récoltes sont hypothéquées pour de nombreuses années à venir ;

— sur le plan financier, étant donné l'accroissement de la dette extérieure vis-à-vis de l'U.R.S.S. ;

— sur le plan technique enfin, l'industrie moderne égyptienne et l'armée régulière étant totalement tributaires des fournitures et des techniciens soviétiques.

Dans ces conditions, en 1965-66, la politique nassérienne ne pouvait plus s'opposer aux objectifs fondamentaux de la stratégie soviétique dans cette région du monde. Dans ce contexte nouveau créé par l'intervention soudaine de l'U.R.S.S. dans le partage du monde en zones d'influences, la stratégie américaine doit être clairement comprise : il s'agit d'étendre le plus largement possible la zone d'influence U.S. sans affronter directement l'U.R.S.S., et, plus spécialement, de sauvegarder les positions stratégiques qu'elle possède dans cette région du monde. La politique nassérienne pouvait menacer ces positions dans la mesure où elle constitue le véhicule idéal de la politique concur-

rente des dirigeants soviétiques, et non pas - comme le pensent certains naïfs - du seul fait de l'exemple nassérien, ce régime n'ayant aucune capacité propre de défier l'impérialisme U.S. au-delà de ses frontières.

C'est au travers de l'antagonisme R.A.U. - Arabie Séoudite que va se dérouler le conflit direct d'influence au sein des pays arabes, opposant l'impérialisme U.S. à la nouvelle politique soviétique. Il s'agit surtout de la guerre du Yémen où le régime nasserien va lentement s'enliser. C'est le moment que choisit également Israël pour lancer ses premières offensives : projet de détournement des eaux du Jourdain, incursions de l'armée israélienne au-delà de ses frontières, etc...

Les contradictions nouvelles entre les masses populaires et la classe dominante

Le régime n'ayant plus les moyens de camoufler ses rapports avec la classe dominante, son «système de duperie démagogique» va commencer à se désarticuler.

Déjà à la campagne, les mots d'ordre de solution locales autonomes sans attendre «les solutions d'en haut» se répandent, surtout en Basse Egypte : des groupes se constituent, des grèves de la faim publiques, des marches de protestation. La répression engendre rapidement la colère et la lutte contre la répression. A Damiette, en 1965, les autorités sont obligées de décréter la loi martiale. En 1966, c'est le village de Kamchiche qui sera le théâtre d'une lutte exemplaire des paysans groupés autour de l'intellectuel révolutionnaire **Salah Hussein**, dirigée contre la famille de grands propriétaires El Fekri. L'assassinat de Salah Hussein, loin de désorganiser le mouvement, ne fera qu'exacerber la haine populaire. Nasser doit se rendre personnellement à Kamchiche et promettre le châtiment des assassins : c'est la création de pseudo-"comités de liquidation du féodalisme" dirigés par le Maréchal Amer.

En même temps, à l'occasion d'un complot éventé visant les dirigeants du pays, le régime déclenche une nouvelle répression contre la confrérie des Frères Musulmans qui lentement, à la faveur du mécontentement populaire, commence à relever la tête, pendant que les communistes egyptiens dans leur majorité décrétaient la dissolution volontaire de leurs organisations et se mettaient individuellement au service du régime. En fait, ces derniers n'ont jamais atteint un niveau d'action de masse exemplaire. Leur ligne politique, tout au long de la période étudiée, les a condamnés à demeurer une force de pression mineure à la gauche du mouvement bourgeois réformiste, alors même que le mouvement communiste avait des possibilités objectives de se développer et de canaliser les aspirations révolutionnaires des masses.

C'est à partir de 1955 - date de l'ouverture du régime vers l'Est - que la trahison devient flagrante : cessant brusquement ses attaques, purement verbales d'ailleurs, contre le régime «dictatorial» ou même «fasciste», le mouvement communiste égyptien se lance dans un soutien enthousiaste du régime. Nasser songea alors à utiliser les compétences théoriques ou organisationnelles des communistes en plaçant quelques dizaines d'entre eux dans les divers services de la presse officielle et dans l'Union Socialiste Arabe.

Ainsi disparut le mouvement communiste égyptien né de la deuxième guerre mondiale, après quelques mois de debats pseudo-théoriques où, comme le dit Mahmoud Hussein, «l'attitude des dirigeants du P. C. U. S. à l'égard du régime nassérien tint lieu d'analyse concrète de la situation égyptienne».

L'essor nouveau du Mouvement Populaire patriotique et démocratique

Nous en arrivons, à la suite de Mahmoud Hussein à Juin 67 et à la débâcle militaire.

Nous ne reviendrons pas — comme le fait l'auteur - sur les causes profondes de la défaite, les chapitres précédents ayant suffisamment mis en valeur le caractère de classe de l'armée égyptienne et l'aspect anti-populaire du régime. Dans ces conditions, la défaite face à un ennemi surarmé devenait inévitable. En aucun cas, celle-ci ne doit être imputable au peuple égyptien.

La défaite allait bouleverser cet état de choses au sein du peuple.

Le 8 juin 1967, après l'annonce officielle de l'acceptation par l'Egypte et l'U.R.S.S. du cessez-le-feu, celui-ci, rompant soudain les amarres de 15 années de répression, allait intervenir spontanément, massivement, décisivement, pour transformer de fond en comble les données de la situation politique égyptienne et arabe.

Passons rapidement sur le refus au soir du 9 juin 1967 du peuple égyptien d'accepter la démission de Nasser, refus que les apologistes du régime présentent comme un plébiscite, mais qui, en fait, n'est rien d'autre qu'un choix immédiat et sans autre alternative possible entre Zakaria Mohieddine, représentant direct des forces occultes de l'impérialisme et symbole de la capitulation d'une part, et Nasser d'autre part considéré comme le moindre mal. «La seule forme concrète, immédiate, offerte au peuple pour exprimer son refus de la capitulation, était alors de refuser le changement de leader proposé par les forces de la capitulation».

Le mot d'ordre du 9 juin, le rappel de Nasser au pouvoir, fut donc un mot d'ordre conjoncturel.

Nasser reviendra. Il reviendra toujours le même. Mais le peuple égyptien n'est plus le même. Il lui a donné sa confiance. A partir de février 1968, il va commencer à la lui retirer.

Aussitôt rétabli à la tête de l'Etat, Nasser va en effet prendre une série de mesures en opposition totale avec les aspirations des masses égyptien-

nes et dans l'esprit de la politique de classe pratiquée avant juin 1967. Excepté quelques mesures d'assainissement de l'appareil d'Etat - épurations et procès - destinées à calmer le peuple, l'essentiel de la politique nassérienne va consister à réorganiser, avec l'appui, l'argent et les conseils soviétiques, les différents secteurs de l'appareil d'Etat et de l'économie de façon à ce que «chaque section de la bourgeoisie soit consolidée au sein du secteur qu'elle domine ; que, d'une part, elle lui cède le monopole de la politique et que, d'autre part, elle se charge de remettre en marche le secteur de l'Etat ou de l'économie qui dépend d'elle». D'autre part, les structures de l'Union Socialiste Arabe seront revues, afin de pouvoir désamorcer localement les énergies populaires et discipliner plus efficacement les différentes sections de la bourgeoisie dominante.

L'exigence fondamentale exprimée par le peuple égyptien au soir du 9 juin, «pas de négociation, pas de paix», sera réduite, quant à elle, à son aspect le plus formel : refus de s'asseoir publiquement à la même table que les Israéliens. En réalité, le régime prépare activement la capitulation baptisée «solution pacifique» et camouflée par des discours enflammés sur la guerre prolongée, la guerre d'épuisement, la patrie à défendre, etc... Pendant ce temps, le peuple était maintenu à l'écart de l'effort de guerre du pays.

Dans ces conditions, l'affrontement devenait inévitable. Le prétexte immédiat de la révolte sera la clémence du verdict prononcé contre les officiers directement responsables de la débâcle de l'armée en juin 1967.

La révolte aura pour théâtre principal Le Caire et ses banlieues ouvrières, Hélouan et Choubra. Bousculant les barrages établis à la hâte, les ouvriers prirent d'assaut le poste de police de Hélouan. L'immeuble du journal officieux, Al Ahram, est assiégé à son tour, ainsi que l'assemblée nationale. Très rapidement, le mouvement s'étend : à l'Université, meetings et forums se succèdent avec pour mots d'ordre «pas de clémence», «démocratie» et «dissolution de la chambre incapable». Décision est prise d'organiser une manifestation de masse : les étudiants iront accueillir les ouvriers de Hélouan venant au Caire par train. Entre temps, des grèves de solidarité sont déclenchées dans les usines. L'Université Polytechnique est occuppée par ses étudiants. Le lendemain, les lycées se joignent au mouvement ; dans les rues, des barricades commencent à se dresser.

Devant l'ampleur du mouvement, Nasser décide alors de faire donner l'armée, au risque d'accroître encore la haine populaire contre elle. Finalement, l'armée aura le dessus. Mais, loin de briser le courant patriotique et démocratique de masse, ce coup d'arrêt va, en le réprimant, susciter son développement en profondeur.

Une fois la révolte provisoirement éteinte, Nasser lance un appel au peuple : c'est le Manifeste du 30 mars, par lequel il propose un programme qui sera soumis à un referendum et qui sera suivi ensuite de l'élection des organes locaux, régionaux et centraux de l'Union Socialiste Arabe. L'objectif du pouvoir est clair : réduire le besoin populaire de démocratie de masse aux dimensions d'une pantomime électorale sous la forme la plus dérisoire : un vote par oui ou par non sur une série de «promesses» sans contenu pratique.

Cependant, le pouvoir marque un net recul : il ordonne une révision du procès et accorde soudain un soutien tapageur à la résistance palestinienne.

C'est au tour de la bourgeoisie d'état de s'inquiéter ; ses porte-parole les plus occidentaux, et en premier lieu Zakaria Mohieddine, démissionnent. Pour eux, en effet, des concessions démagogiques ne peuvent qu'encourager le sentiment populaire dans la voie de la radicalisation. D'autre part, se sentant à nouveau menacée, la bourgeoisie d'état accentue sa tendance à l'appropriation personnelle des biens de l'Etat. Le «pot-au-vin» devient institution.

Sur le plan militaire, la passivité du régime devient évidente.

Aussi, l'agression israélienne contre les installations électriques de Naga-Hammadi interviendra dans une situation d'effervescence populaire. Ce devait être le signal d'un nouvel essor du mouvement patriotique de masse égyptien.

Le prétexte immédiat de la révolte de Mansourah sera universitaire et scolaire (refus des nouvelles dispositions officielles), mais dès que le mouvement sera déclenché, les affrontements avec les services de répression cristalliseront la contradiction entre les aspirations globales des masses et la politique gouvernementale. La manifestation, à laquelle s'opposent les forces de police, se transforme rapidement en une révolte populaire avec laquelle la majorité de la population de la ville et des alentours se sent solidaire : élèves, ouvriers, paysans sans terre, chômeurs. La police débordée reçoit l'ordre d'ouvrir le feu, tuant plusieurs personnes. En un rien de temps, le commissariat sera pris d'assaut et saccagé, pendant qu'un tronçon de la manifestation se dirigeait vers l'arsenal pour s'en emparer.

Lorsque le soir les nouvelles arriveront à Alexandrie et au Caire, la colère se déchaînera dans les milieux universitaires. La faculté polytechnique est occupée par ses étudiants qui y séquestrent le gouverneur de la ville. Le lendemain, toute la ville saura le comportement honteux du gouverneur pleurant de peur, implorant la pitié. La bourgeoisie égyptienne dans son ensemble ressentira la même panique que lui. Dès le samedi soir en effet, des milliers de tracts appellent à la révolte les lycéens, les étudiants et tous les habitants de la ville. La répression intérieure et la capitulation extérieure du régime y sont pour la première fois liées l'une à l'autre. Avec l'apparition des mots d'ordre «liberté» et «Nasser démis-

sion », ordre est donné de tirer à bout portant, les mitrailleuses laisseront sur les chaussées des dizaines de morts et sèmeront du coup une haine absolue où chômeurs, ouvriers, étudiants, paysans se reconnaîtront.

Cette unité, cette volonté de changement sont si puissants que la sauvagerie de la répression ne les brisera pas. La révolte du lundi 25 novembre n'a pas été étouffée à coups de feu. Elle s'est tue, à la tombée de la nuit, parce qu'il n'existait aucune organisation révolutionnaire conséquente qui put la mener plus loin. «Il n'y a pas eu de défaite populaire. Simplement le volcan de 3 jours, à bout de souffle, a ravalé sa flamme qui va s'épancher dans les profondeurs, cherchant le moment et le lieu de jaillir à nouveau».

C'est une note d'espoir, d'optimisme et la réaffirmation de l'impératif de l'heure des masses arabes - la création du cadre révolutionnaire seul capable de faire déboucher les luttes populaires sur le pouvoir du peuple - qui met fin à l'analyse magistrale de Mahmoud Hussein sur la lutte des classes en Egypte de 1945 à 1968.



action

idéologique

NOUS ET LA FRANCOPHONIE

Voilà un nouveau dossier que l'équipe de SOUFFLES soumet à la réflexion et l'action de tous.

Pourquoi la Francophonie ?

En mars 1970, à la 2e conférence de Niamey des Etats francophones, 14 pays africains (1) ont signé la convention portant création de l'Agence de Coopération francophone, en plus de la France, Luxembourg, Canada, Monaco, Ile Maurice, et Vietnam du Sud.

D'autres pays africains entretiennent depuis toujours des relations avec les multiples institutions de la francophonie (voir plus loin les institutions de la francophonie).

L'idée d'une communauté francophone avait fait son chemin depuis les années soixante. Depuis 1962, elle avait trouvé en la personne de deux chefs d'état arabe et africain des animateurs énergiques. Dès lors, il ne se passa pas une année sans qu'un nouveau jaion soit posé en vue d'institutionnaliser la francophonie.

— 1966. Tananarive. Projet de la communauté francophone dans le cadre d une reunion de l'O.C.A.M.

— 1967. Création à Paris de l'Association de Solidarité francophone.
— 1968. Création à Paris du Conseil International de la langue française.

(1) Burundi, Cameroun, Côte d'Ivoire Dahomey, Gabon, Haute-Volta, Madagascar, Mali, Niger, Ruanda, Sénégal, Tchad, Togo, Tunisie.

Réunion à Bruxelles des parlementaires de langue française.

Réunion à **Tunis** du premier congrès de la jeunesse française.

— 1969. Conférence des ministres de l'éducation francophones à Kinshasa
Première conférence de Niamey des Etats francophones (2).

— 1970. Création à Niamey de l'agence de coopération culturelle et technique des pays francophones.

Le président guinéen Sékou Touré a été un des rares chefs d'état africains à avoir dénoncé cette escalade de la francophonie en déclarant qu'il s'agissait d'une « tentative de trahison des intérêts africains traduisant la vieille volonté de maintenir dans l'exploitation les pays qui veulent se libérer de la colonisation» (3).

Nous n'abordons pas, quant à nous, ce sujet parce qu'il faut se prononcer sur «les problèmes de l'heure». L'année qui est en train de s'écouler a vu se dérouler au Maroc des luttes estudiantines et lycéennes capitales quant au contenu des remises en question et des dénonciations qui les motivaient. S'il est une caractéristique importante de ces luttes qu'on peut relever, c'est bien le contenu culturel avec tout ce que ce mot entraîne aujourd'hui pour nous comme prolongements idéologiques de combat.

Jamais, autant que dans ces luttes, les mystifications de la francophonie ne sont apparues aussi claires, jamais la revendication d'un enseignement et d'une culture arabes populaires et de libération n'a été formulée avec autant d'insistance et de décision. Parallèlement, la menace de la francophonie n'a jamais paru aussi manifeste et sa signification aussi politique que depuis l'orientation nouvelle de la stratégie impérialiste vis-à-vis de la nation arabe.

C'est à ces titres divers que nous avons jugé nécessaire d'ouvrir ce dossier en apportant quelques éléments de réflexion qui, nous l'espérons, amèneront un débat collectif.

SOUFFLES

(2) Renseignements d'après un document paru dans le journal "Le Monde", 14-15 juin 1970.
(3) Op. cit.

francophonie et néo-colonialisme

par hassan benaddi

Les derniers bouleversements dans le rapport des forces entre les mouvements révolutionnaires et la réaction mondiale ont eu pour conséquence bien des révisions dans bien des stratégies. Contentons-nous de relever, à cet égard, que l'enlisement grandissant de l'impérialisme américain semble ouvrir de nouveaux horizons et réveiller de nouveaux appétits chez l'impérialisme français. Ce qui risque de se traduire par des changements d'attitudes ou d'orientations de certains pouvoirs réactionnaires des pays du Tiers-Monde, qui peuvent voir en la France un allié plus intelligent et moins scandaleux. Surtout dans certaines ex-colonies françaises, il semble que l'heure des grandes retrouvailles ait sonné. Le grand tapage qu'on fait depuis quelque temps autour de la Francophonie s'inscrit dans cette optique.

Nous essaierons dans le présent article d'examiner les différents aspects du problème que pose l'appel de certains à la Francophonie. Nous nous situerons aux niveaux politique, économique, linguistique et culturel, tout en tenant bien sûr compte de leur recoupement (1). Tout cela, pour démontrer que la Francophonie n'est qu'un des aspects que revêt l'exploitation néo-coloniale, sans oublier bien sûr, en conclusion, d'esquisser la voie juste pour une véritable indépendance.

D'après la définition de G. de Boschère, le néo-colonialisme est «un travestissement de l'attitude traditionnelle du colonisateur, l'évolution superficielle de son comportement à l'égard du colonisé ou de l'ex-colonisé, dictée par le souci de l'assujettir par d'autres moyens, non moins efficaces mais plus souples, de le retenir captif dans d'autres liens généralement plus subtils». Parmi ces liens, le lien culturel et linguistique est l'un des plus forts. La confection de pseudo-élites absolument assimilées et ombilicalement liées (économiquement) à la France dans toutes les ex-colonies constitue pour cette dernière un grand atout dans la lutte contre son éviction par l'impérialisme américain. Cette entreprise commencée depuis l'ère coloniale et prolongée au-delà des «indépendances» n'a pas déçu les espoirs de la métropole. Parmi «ces beaux produits de la civilisation occidentale», la France trouve aujourd'hui d'innombrables supporters qui applaudissent chaleureusement les développements sur le lac de Paix et la bienveillance de la politique française dans le monde arabe.

Il n'est donc pas besoin de s'étendre sur la nature de la démarche de l'ex-métropole dont la volonté d'assistance aux «pays Jeunes» et la «générosité naturelle» ne trompent que le coopérant naïf. Une simple association d'idées nous fait évoquer cette description du colonialisme naïf : «ce phénomène qui pousse même dans les plates-bandes de la gauche où l'on entend si fréquemment évoquer les périls de l'indépendance quand il s'agit de celle des peuples colonisés». Souvenons-nous à cet égard des réactions que provoquèrent les premières manifestations du nationalisme algérien et des positions du P.C.F. d'alors.

Mais passons. Contrairement à ce qu'affirme Guy de Bosschère, qui écrit dans l'article que nous venons de citer : «Qu'au sein du Tiers-Monde se lèvent à leur tour et à l'exemple de Frantz Fanon des hommes justes, pour dire à ceux que le néo-colonialisme a séduits, le tort irréparable qu'ils causent à leurs peuples. Mais il fallait qu'auparavant, le séducteur fût jugé et condamné», nous pensons qu'il revient à chacun de s'occuper des siens.

Ce sont les agissements de ceux qui furent «séduits» que nous nous proposons de stigmatiser.

Essayons donc d'analyser les arguments de ceux qui brandissent chez nous le drapeau de la francophonie. Nous en distinguerons deux catégories et notre objectif sera de déranger le sommeil naïf des uns et de dénoncer les manœuvres machiavéliques des autres.

Certains soutiennent, en toute bonne conscience, que la langue n'est qu'un instrument. Cette affirmation, tout en éludant le problème de l'aliénation linguistique, contredit une vérité établie par les recherches de plusieurs linguistes. D'autre part, si elle part d'une formule consciemment métaphorique chez les spécialistes, elle devient essentiellement idéologique du moment que la métaphore cesse d'être considérée comme telle. Le langage n'est qu'un instrument de communication, disent-ils. Puis, faisant un saut, on ne sait comment ils en arrivent à dire que les langues sont interchangeables et partant, pour des raisons économiques ou socio-politiques (rattraper le retard technologique), ils préconisent l'adoption d'une langue étrangère. Après tout, ne nous polarisons pas sur un faux problème, s'écrient ces messieurs, la langue n'est qu'un instrument comme un autre. Nous demandons à ces hommes de bonne volonté d'en avoir suffisamment pour lire ceci : «Certes, il est pour une large part métaphorique, écrit F. François, de définir la langue comme

(1) Il ne s'agit dans cet article que de quelques indications qui méritent d'être plus amplement développées et discutées

un instrument. D'abord parce que la langue a beaucoup plus d'utilisations que n'en a un instrument. A tel point qu'une des caractéristiques qui opposent les langues aux autres systèmes de signes est leur caractère universel: **il n'y a rien qui ne puisse être dit en quelque langue que ce soit ...** Ensuite, le langage n'est pas à notre disposition comme un instrument est censé l'être. En particulier, étant donné que la première langue est uniformément apprise dès la première enfance en même temps qu'une certaine organisation du réel, on peut se demander s'il ne faut pas préférer l'image de lunettes déformantes à celle de simple instrument». (La description linguistique in Le Langage. La Pléiade).

Il apparaît de ce qui vient d'être dit que la langue est le véritable support d'une personnalité collective.

L'organisation du réel, n'étant jamais une entreprise solitaire, s'opère dans et par la langue. Et comme bien sûr, cette entreprise réagit dialectiquement sur le sujet, il en va de toute sa pensée et de toute sa sensibilité. Le drame des enfants forcés à apprendre une langue étrangère dès la plus tendre enfance témoigne de toutes les perturbations qui peuvent affecter le processus de structuration du Moi.

Ceci étant, car le processus d'acquisition d'une langue maternelle est bien spécifique. Il s'opère toujours à travers l'expérience directe, la situation vécue de façon immédiate. Par contre, dans celui de l'apprentissage d'une langue étrangère, il y a toujours une médiatisation de l'expérience par la création de situations artificielles.

La langue maternelle plonge l'individu dans la sève de sa propre culture. La langue étrangère, quand elle s'impose aux dépens de celle-ci, procure une participation altérée à une culture étrangère. Nous voilà donc bien loin de l'innocente neutralité du simple instrument de communication.

Cependant, ces messieurs de bonne volonté sont trop soucieux de la situation alarmante du pays pour que ces quelques inconvénients psycho-culturels les fassent reculer. Le français est la langue des sciences et des techniques. Nous leur démontrerons plus loin qu'ils sont frappés d'amnésie. Contentons-nous pour le moment de leur dire que la formation d'une élite de techniciens ne peut pas plus résoudre les problèmes économiques d'un pays qu'une bonne dentition ne garantit la bonne digestion. Car les techniques sont exactement comme un aliment que toute la société est appelée à digérer et à assimiler. Et pour ce faire, elle a essentiellement besoin de liberté. Une société réprimée n'assimile pas plus qu'elle ne crée et produit. Tranquillisez-vous donc, messieurs, il n'y a point de retard technologique à rattraper, mais il y a une liberté à conquérir et ceci n'est point votre affaire. C'est dans le processus de libération des couches laborieuses que les techniques s'assimilent ou se créent. Tout le reste n'est que bavardage de technocrates! Ceci soit dit pour la fine fleur de nos jeunes cadres dont la bonne volonté aveugle n'est que pour faire le jeu des machiavels.

Ces derniers en effet, reprennent tous ces arguments sans se préoccuper de faire le même effort sincère, mais combien erroné, pour le démontrer. Ils font plus. Une véritable croisade contre la langue nationale est entreprise. Et voilà que l'oubli simulé vient trôner majestueusement sur l'amnésie que nous avons signalée plus haut : l'arabe n'est pas langue de science : Khawarizmi, Ibn Sina, Ibn Khaldoun n'ont jamais existé. Cette langue du Coran ne peut exprimer que la mendicité des poètes de palais. Un jeune candidat au doctorat (conseillé par ses maîtres de Sorbonne, bien sûr!) se proposait de le démontrer. L'arabe ne possède pas le verbe être : même la philosophie moderne serait inconcevable ici. Comment peut-on rendre le cogito dans cette langue morte ? Une langue qui remplace l'Etre statique par le devenir est vraiment une langue déficiente aux yeux de l'idéalisme rétrograde des sorbonnicards qui conseillaient notre futur docteur ès-mystification.

Mais venons-en au fond du problème. Nous disons que la francophonie constitue une pièce maîtresse dans la stratégie néo-coloniale. Si nous nous sommes attardés à discuter un certain nombre d'arguments, ce n'est pas parce que nous les prenions au sérieux, mais uniquement pour éviter que d'autres ne s'y laissent prendre. Quant à nous, de par notre expérience de colonisés, nous avons appris à distinguer derrière les sermons sacro-saints ou les «analyses objectives» les véritables intentions de l'ennemi: Francophonie pour nous va tout naturellement avec Lac de Paix et Marché Commun ; la somme signifiant la résurrection de l'Empire français. Par conséquent, seuls peuvent prêcher cette «acculturation forcée», comme diraient certains missionnaires, ceux qui sont intimement liés au néo-colonialisme ou ceux qui déjà tirent de l'usage de la langue française des avantages bureaucratiques. Préconiser la francophonie dans le cadre d'un enseignement de classe destiné à former une élite de technocrates, c'est vouloir tout simplement perpétuer le système de relais de domination entre l'ancienne métropole et les peuples exploités. Ici, la langue s'intègre tour à tour à l'infrastructure et à la superstructure. Quand Staline affirmait le contraire, ses propos portaient sur le cas d'une langue nationale. Les choses sont bien différentes dans un contexte néo-colonial. Cependant, le même Staline n'a pas manqué de souligner que, quand une langue devient une langue d'une classe exclusivement, elle dégénère en jargon : ce qui s'applique parfaitement au français chez nous. Aux yeux du paysan marocain par exemple, ce que baragouinent deux jeunes enquêteurs est à la fois source d'inquiétude et d'émerveillement : il s'émerveille parce que ce verbe incompréhensible procure le pouvoir, mais s'inquiète parce que ce pouvoir ne lui est jamais favorable. Le francophone devient donc une sorte de sorcier détenant un pouvoir dont la nature, après quinze années d'ex-



périence, s'est révélée plus maléfique qu'autre chose.

La francophonie donc ne peut s'inscrire que dans une politique anti-démocratique. Elle est non-sens dans le cadre d'une orientation de masse parce qu'elle signifierait assimilation pure et simple de tout un peuple.

La seule voie juste est la promotion de la langue nationale, ce qui ne peut se faire que dans le cadre d'une distribution démocratique du savoir. Une arabisation d'élite, telle qu'elle est préconisée par notre chétive bourgeoisie locale (nous écartons volontairement le concept de bourgeoisie nationale) (2), ne résout en rien nos problèmes. Car si nous disons non a la Francophonie, c'est essentiellement au nom de notre unité culturelle. Cette unité culturelle ne peut émerger que d'un processus de libération à travers un combat populaire qui s'inscrit tout normalement dans le processus arabe global. Notre arabisme à son tour n'est pas chauvinisme, mais condition nécessaire de toute libération véritable. Nous affirmons cela tout en sachant que nous continuons toujours à être ces hommes dont parlait Fanon en ces termes : «Parce qu'ils se rendent compte qu'ils sont en train de se perdre, donc d'être perdus pour leur peuple, ces hommes, la rage au cœur et le cerveau fou, s'acharnent à reprendre contact avec la sève la plus ancienne et la plus anté-coloniale de leur peuple». Si nous avons trouvé notre identité dans l'arabisme, nous savons que c'est là aussi notre destin qui se forge à travers la même lutte contre le même ennemi impérialo-sioniste. C'est cette lutte de surcroît qui nous ouvre des horizons plus larges : la revendication de notre spécificité arabe est la première pierre que nous proposons comme participation à la construction d'un internationalisme authentique.

Après cela, clamons-le encore : nous sommes contre la Francophonie et seuls les messieurs Jourdain du néo-colonialisme oseront désormais nous traiter de francophobes.

---

(2) Nous ne pouvons parler de bourgeoisie nationale, celle-ci étant incapable d'assumer le destin national. Tout en réservant cette question à un débat ultérieur, nous citons à titre d'exemple un organe de la presse bourgeoise (Al Alam At-Taqafi) qui, comme la page littéraire du quotidien Al Alam d'ailleurs, assure à la pénétration culturelle occidentalo-bourgeoise une excellente voie d'infiltration : nous y trouvons tous les détritus de l'existentialisme sartrien, de l'absurde camusien, bien traduits et mal digérés. Les responsables de ces organes ne semblent relever aucune contradiction entre cette idéologie et le lyrisme nationaliste dont ils ne cessent de nous gratifier.

la francophonie contre le développement

par abraham serfaty

Il est d'usage de soutenir que l'utilisation de la langue française est une nécessité par rapport à la langue arabe lorsqu'on se place dans l'optique du développement, et plus particulièrement, du progrès scientifique et technique. C'est ce point de vue que nous allons discuter.

Tout d'abord, il nous faut partir d une définition du développement. Lors de notre participation au séminaire sur le Développement organisé il y a deux ans par l'Institut de Sociologie, nous avions critiqué la démarche consistant à considérer le développement comme une importation de techniques, considérant le développement comme une technique, et montré que, précisément dans l'objectif du progrès scientifique et technique, le développement s'identifie à l'émergence des potentiels créateurs de l'ensemble de la société.

Je rappelle la formulation à la quelle nous avions abouti : «Le Développement est l'émergence et l'épanouissement, à travers l'effort de maîtrise consciente et toujours plus poussée du réel, effort constituant le champ de forces de la création collective, des énergies créatrices de l'ensemble des êtres humains de la société» (1)

Tel est donc le point de départ de notre réflexion. Dans ce cadre, comment se pose le problème du langage, et concrètement, de l'orientation préconisant le support du français pour l'enseignement des sciences et la formation de l'esprit scientifique ?

I — Langage et pensée

La première question qui se pose est celle des rapports entre le langage et la pensée.

1) Le langage est-il la forme de communication de la pensée ? C'est évidemment le sentiment général . Mais d'où vient ce sentiment général ? N'est-il pas lui-même le reflet idéologique de toute une structure sociale, l'expression de toute une conception de la culture et des hommes?

En effet, quelle conception culturelle et sociale recouvre cette expression «communication de la pensée»? La conception, remontant aux premieres sociétés d'exploitation de l'homme par l'homme, que la pensée est réservée à une élite, à la classe dominante. Certes la classe dominante, propriètaire des moyens de production, des terres, maîtresse de l'appareil d'Etat, utilise plutôt ces moyens à ses propres jouissances, et de moins en moins à la pensée. Aussi développe-t-elle le corps des mandarins. Scribes de l'époque pharaonique, philosophes de la Grèce esclavagiste, mandarins des Empires chinois, prêtres du temple que dénonçaient Jérémie et Jésus et Oulamas que dénonçaient Al-Ghazali et le Fqih Moulay Larbi Alaoui et aujourd'hui ces nouveaux et innombrables mandarins qui vont de ces professeurs d'Université tremblant devant le pouvoir au Colloque d'Ifrane aux technocrates imbus d'efficacité et des «cher ami» du Grand Patronat international.

Ce Professeur, ainsi doué de Pensée, la répand du haut de sa chaire par la parole, par le langage. Cette vérité ainsi reçue, emmagasinée, triée, servira de règle définitive à l'action. Le cadre supérieur ainsi formé, ingénieur, chef de service, n'a plus comme fonction dans sa vie que transformer des directions générales en ordres particuliers, et, en sens inverse, rendre compte. Le langage, oral ou écrit, ne devient plus communication de la Pensée, mais comme on dit maintenant, communication de l'Information.

L'aboutissement de cette conception millénaire est la cybernétique, dont la racine grecque signifie gouverner. Comme l'écrit N. Wiener, fondateur de cette pseudo-science, «Quand je donne un ordre à une machine, la situation ne diffère pas fondamentalement de celle qui se présente quand je donne un ordre à une personne» (2)

On conçoit ici le mérite de la clarté, des phrases brèves, du sujet agissant sur l'objet par l'intermédiaire du verbe. La clarté cartésienne est celle de l'ordre.

Ainsi Wiener nous apprend que si les Indiens d'Amérique ont été dépossédés de leurs terres par les colons anglo-saxons, c'était, outre l'effet de la contrainte, par suite «d'une injustice sémantique peut-être encore plus grave» (!). Et de nous expli-

quer que «Peuple de chasseurs, les Indiens n'avaient aucune conception de propriété individuelle de la terre. S'ils comprenaient bien la notion de droits de chasse sur des territoires déterminés, pour eux la notion de possession en toute propriété n'existait point. Dans leurs traités avec les colons, ce qu'ils entendaient céder, c'étaient des droits de chasse, généralement des droits de chasse dans certaines régions. Par contre, les Blancs étaient persuadés, si l'on donne à leur conduite l'interprétation la plus favorable, que les Indiens leur cédaient des droits de possession en toute propriété».

On voit les avantages d'une langue claire et de la notion de possession. Aujourd'hui heureusement, de telles «injustices sémantiques» peuvent être définitivement écartées. Pour éviter les failles qui subsisteraient à la clarté cartésienne se développe le langage-machine. Cobol, Fortran, Algol, nous permettront, permettent à la civilisation occidentale de disposer d'ordinateurs à la tête, de machines (ou d'hommes-machines) à l'autre extrêmité ; ainsi peut-on des week ends en Floride, faire part au monde du résultat des calculs de l'ordinateur qui ont décidé l'intervention au Cambodge ou la livraison de Phantom aux sionistes.

Ajoutons que cette démarche n'est pas seulement colonialiste. Elle est, ce qui se rejoint, une attitude de classe, elle exprime le mépris des hommes ancré dans la pensée bourgeoise, et en même temps, la pauvreté d'esprit de cette pensée. Un ancien ministre français de l'Education nationale, A. Peyrefitte, exprimait, avec un cynisme d'un autre temps, cette pensée, dans un débat qui l'opposait le 2 juin 1967 à deux députés du PCF : s'appuyant sur une aussi haute autorité scientifique que... Paul Bourget(!), M. Peyrefitte déclarait : «Acceptez de voir la réalité en face et considérez que l'évolution d'une société n'est pas pratiquement plus compressible que le temps des saisons et le temps des générations ... ce qui compte le plus dans le progres intellectuel, ce qui commande l'agilité de la pensée : la facilité de s'exprimer, cette facilité d'élocution sur laquelle beaucoup d'entre nous ont insisté et qui fait qu'un fils d'ouvrier, formé depuis l'âge le plus tendre par son père, a plus de difficultés pour s'exprimer qu'un fils d'avocat. Vous n'y pouvez rien, c'est comme cela». [Cité en (3)] Comment penser que ces gens-là et leurs émules locaux aient quelque confiance dans les possibilités intellectuelles du fils du chômeur ou du paysan arabe !

Il faut souligner que la logique de cette démarche ne conduit même plus à la francophonie, mais à quelque chose comme la Fortranophonie. Et encore suffirait-il d'y initier quelques-uns, ceux justement de l'élite locale jugés dignes d'accéder à ces mystères. Quant aux autres, leur place est toute tracée : danseurs et joueurs de folklore pour les touristes de la civilisation des loisirs et du napalm.

Est-il besoin d'ajouter que cette démarche est sans issue. Les progrès de la science rendent au contraire impératifs l'accès de tous au pouvoir créateur, le changement des bases sociales et culturelles qui en interdisent l'accès et, dans ce cadre, le développement du langage comme dialogue créateur.

2) G. Mounier, dans une belle étude sur Langage et Communication (4), montre qu'il y a quelque imprudence à écrire comme Levi-Strauss que «les règles du mariage et de la parenté servent à assurer la communication des femmes entre les groupes, comme les règles économiques servent à assurer la communication des biens et services, et les règles linguistiques la communication des messages» . Mounier précise que le linguiste qui parle de communication linguistique «vise toujours une opération qui comporte d'une part la caractéristique de l'intercompréhension vérifiable par la praxis toutes les fois que c'est absolument nécessaire ; et d'autre part l'alternance qui fait que le locuteur peut devenir auditeur, et l'auditeur locuteur».

Il s'agit déjà d'autre chose que du rapport classique Maître-Elève, Sujet-Objet. Nous pensons que l'on peut et l'on doit aller plus loin. L'essence de l'homme étant sa capacité créatrice, l'essence du Développement étant l'épanouissement des capacités créatrices de tous les hommes, le langage devient le support de cette création collective, de cette recherche collective.

Mais s'il y a recherche et création collectives, la forme même du langage, sinon sa structure, se modifie. Il ne s'agit plus d'exprimer des propositions claires, mais une pensée **en gestation,** avec ce qu'elle contient encore d'obscurités. Ou plutôt, disons que les concepts mêmes de clarté et d'obscurité sont à remettre en cause. Une des lois fondamentales de la nature étant l'unité des contraires, dans le mouvement même de la nature, dans le combat, physique et intellectuel, de l'homme pour maîtriser la nature, le mouvement est incessant entre le clair et l'obscur, entre le positif et le négatif. Précisons : ce mouvement est vain s'il est scolastique, s'il est celui des jeux intellectuels détachés du réel, détachés de l'action transformatrice de la nature. Par contre, intégré à cette action, le mouvement incessant de l'intelligence humaine, de **l'intelligence collective** des hommes, tend à faire émerger de l'obscurité environnante des concepts non pas clairs mais éclairants, des guides pour l'action transformatrice, des hypo-thèses mobilisatrices des hommes et des réflexions pour la transformation de la nature et de la société. Ces guides, ces concepts, liés à cette notion, révèlent, dans la mesure même où ils deviennent réalité, de nouvelles obscurités sous-jacentes. Le mouvement, incessant, de la pensée et de l'action, se poursuit.

Ainsi une phrase claire, qui se suffira à elle-même comme phrase claire, peut être la consécration, dans tous les sens du terme, d'un état de fait, la communication d'un fait, mais en tant qu'expression de la pensée, n'exprime plus qu'une pensée scolastique, ou, ce qui revient au même, une pensée stéréotypée, achevée, automatisée et automatisable. J. Leray parlant de l'invention en mathématiques (5), écrit : «Quand la perfection sem-

ble atteinte, c'est que l'imagination et l'érudition sont épuisées». Un autre chercheur, biologiste et philosophe à la fois, M. Cury, rend ce passage de la réflexion profonde à l'expression formelle, en parlant du «contraste entre le travail en laboratoire et l'expression ultérieure de ce travail. Tout se passe comme si, pendant six mois le savant mettait pour ainsi dire le monde à l'envers, bouleversait les significations les considérait dans leur ambiguïté, bousculait toutes les habitudes. Et voici maintenant qu'il parle et le langage l'oblige à feindre de tout remettre à l'endroit» (6).

Une pensée riche, tendue vers l'action transformatrice, exprimée partiellement par les mots, suscite la réflexion, l'interrogation, joue, littéralement un rôle de détonateur intellectuel pour l'auditeur qui est effectivement interlocuteur, dont la pensée est également tendue vers cette même action..

Prenons un exemple concret. Lorsque Lénine lançait, le 4 avril 1917, le mot d'ordre «Tout le pouvoir aux Soviets», les intellectuels petits-bourgeois qui s'affichaient comme révolutionnaires, qu'ils soient menchéviks ou bolchéviks, mais qui n'avaient pas dépassé le cadre de la pensée positiviste, firent des gorges chaudes, crièrent à l'absurde. Mais pour les ouvriers, les paysans et les soldats de Russie qui **vivaient** la réalité sous-jacente, celle que faisait éclater Lénine, ce mot d'ordre, qui n'était certes pas une phrase cartésienne, et qui exprimait tout le potentiel de cette réalité sous-jacente, devenait une pensée mobilisatrice, une idée qui, comme chacun sait, a ébranlé et n'a pas cessé, depuis, d'ébranler le monde.

Dans l'histoire des Sciences, pour ne prendre qu'un exemple parmi des centaines, on sait que la théorie de la relativité s'est heurtée au scepticisme d'une large partie de la communauté scientifique d'alors. L'un des mathématiciens qui aurait pu lui-même être le plus proche de cette découverte, Henri Poincaré, n'a pu la comprendre **du fait** de sa formation cartésienne.

Ce qui précède explique également le rôle, irremplaçable, de l'expression artistique et poétique lorsqu'elle procède de cette même tension. M.Cury écrit : «autant une fausse science s'oppose à une fausse poésie, autant une véritable science est extraordinairement proche d'une véritable recherche poétique» (6). Ceci explique aussi que, quelle que soit la richesse d'une langue, elle est toujours inférieure aux potentialités de la pensée. Mais ceci explique par là-même que les critères qui ont pu amener un Louis Massignon à écrire «ces langues indo-européennes ne sont faites que pour exprimer l'action du monde extérieur ; la langue française c'est le jardin de l'intelligence où nous promènent les auteurs classiques», en opposant ces langues aux langues sémitiques qui «sont faites pour une contemplation intérieure, de même que le jardin sémitique est un désert enfermé entre quatre murs, au milieu duquel on fait jaillir une source» (7), ceci explique que ces critères ne reposent que sur toutes les fausses conceptions insufflées aux intellectuels, même les plus honnêtes, mais qui **restent** des intellectuels bourgeois, par la Culture Occidentale impérialiste.

3) L'explication scientifique du phénomène du langage rejoint les textes sacrés. Ibn Khaldoun écrivait : «Dieu a distingué l'homme de tous les autres animaux en lui accordant la réflexion, faculté qui marque le commencement de la perfectibilité humaine et l'achèvement de la supériorité de l'homme sur les autres êtres ainsi que sa noblesse».

Le grand mathématicien Dedekind exprimait ainsi cette même pensée profonde : «Nous sommes de race divine et possédons le pouvoir de créer». Ce pouvoir de créer est le fruit d'un processus d'un million d'années pendant lequel «l'homme développait son habileté dans la fabrication des outils et très probablement son sens social, son intelligence et sa sensibilité» (8). L'homo sapiens, l'homme actuel, émergea de ce processus il y a 40 à 50.000 années. J. Hawkes (8) distingue la période «entre 40.000 et 8.000 avant J.C. comme la grande période de formation des races humaines. C'est alors que l'homo sapiens (après une notable concentration de population et peut-être d'organisation sociale qui put avoir lieu en Afrique septentrionale et centrale ou en Asie Mineure, et qui fut certainement renouvelée constamment dans des centres secondaires) se répandit dans tout l'ancien monde et passa ensuite en Amérique». J. Hawkes ajoute «Le soleil et le gel, la forêt et la plaine, l'humidité et la sécheresse, l'altitude et la latitude, les ressources en eau et en nourriture, un héritage variable venant d'un passé plus reculé et les mouvements fortuits des peuples, tout ceci contribuera pendant ces millénaires à donner à notre espèce les différences de taille et de proportion, la structure faciale et la couleur de peau, de teinte et de texture de cheveux qui font la richesse et la variété de l'espèce humaine», et J. Hawkes précise : **«tout en restant une espèce unique».**

Le linguiste F. François aboutit à une réflexion similaire sur le langage (9) : «Quels que soient leurs techniques, leurs institutions et leurs modes de vie, tous les groupes humains ont à leur disposition au moins un système de signes qui se rapproche suffisamment de ceux utilisés dans les autres groupes pour qu'on puisse tous les appeler du nom commun de langues. Les langues se distinguent toutes, par ailleurs, des langages animaux, ainsi que des langues artificielles inventées par l'homme. Ce qui est remarquable, c'est à la fois l'universalité du phénomène et la diversité des formes qu'il prend. Son universalité, parce qu'il n'est pas évident que tout groupe reconnu par ailleurs comme humain doive se servir d'une langue. Sa diversité, parce qu'on ne comprend pas a priori pourquoi ces langues doivent être aussi différentes qu'elles le sont».

Si l'on ne comprend pas a priori cette diversité des langues l'explication de J. Hawkes s'applique également au langage.

Il résulte de cette compréhension de l'origine de l'homme, de la com-

préhension de ce qui fait à la fois son unicité fondamentale et sa diversité apparente, d'une part, mais aussi de la compréhension des rapports entre langage et pensée qu'**il n'y a pas de langue supérieure à une autre.** F. François reconnaît : «Il n'y a rien qui ne puisse être dit en quelque langue que ce soit». Il est vrai que sa formation cartésienne l'amène à ajouter: «Cela en précisant que «dit» ne signifie pas «rendu parfaitement explicite». Nous renvoyons pour le commentaire de cette précision au début de cette étude.

4) Mais cela ne signifie pas que les langues sont interchangeables . Précisément parce que l'épanouissement de l'intelligence humaine est le fruit d'un processus de plusieurs dizaines de milliers d'années, il n'est pas possible de dissocier le développement de l'intelligence chez l'enfant de tout son milieu, de tout ce passé.

Là nous devons une fois de plus renvoyer aux travaux fondamentaux de J. Piaget et de son école sur la psychologie de l'intelligence (10).

Les structures de l'intelligence que Piaget a pu définir sont acquises à 12 ans comme le fruit d'un processus qui se développe depuis la naissance, sans compter le processus biologique antérieur. Ce processus est psychogénétique, c'est-à-dire qu'il se traduit au niveau du développement psychique par un mouvement dialectique permanent entre le sujet et l'objet, entre les structures psychiques et l'environnement, mouvement qui fait progresser ces structures psychiques, de transformation en transformation, de genèse en genèse, vers les structures de l'intelligence conceptuelle.

Piaget résume ainsi le processus d'où surgit la structure de l'intelligence conceptuelle : «Cette structure, qui apparait vers douze ans, est donc préparée par des structures plus élémentaires, qui ne présentent pas le même caractère de structure totale, mais des caractères partiels qui se synthétiseront ensuite en une structure finale. Ces groupements de classes ou de relations dont on peut analyser l'utilisation par l'enfant entre sept et douze ans, sont eux-mêmes préparés par des structures encore plus élémentaires, non encore logiques, mais prélogiques, sous forme d'intuitions articulées, de régulations représentatives, qui n'offrent qu'une semi-réversibilité. La genèse de ces structures renvoie au niveau sensori-moteur qui est antérieur au langage, et où l'on trouve déjà toute une structuration, sous la forme de construction de l'espace, de groupes de déplacement, d'objets permanents,etc.. (structuration qu'on peut considérer comme le point de départ de toute la logique ultérieure). Autrement dit, chaque fois que l'on a affaire à une structure en psychologie de l'intelligence, on peut toujours en retracer la genèse à partir d'autres structures plus élémentaires, qui ne constituent pas elles-mêmes des commencements absolus, mais dérivent, par une genèse antérieure, des structures encore plus élémentaires, et ainsi de suite, à l'infini.

Je dis a l'infini, mais le psychologue s'arrêtera à la naissance» (6).

Ici, à propos des racines biologiques prénatales, nous devons nous élever contre toute interprétation raciale ou du type « hérédité des caractères acquis» chez l'homme qui rejoint l'interprétation raciale. M. Salvat, dans son beau livre (3), rappelle les preuves irréfutables de l'impossibilité d'établir un lien biologique entre l'intelligence des parents et celle des enfants. Et pourtant, l'intelligence a bien un enracinement biologique. Une étude récente du philosophe vietnamien Tran-Duc-Thao (11) nous met sur la voie d'une explication cohérente. Cette étude nous révèle que le cheminement de l'enfant vers le langage reproduit en raccourci l'évolution du préhominien vers l'homo sapiens, exactement comme l'évolution du foetus rappelle celle de l'évolution des espèces ! Ainsi le «caractère acquis» provient d'un processus de un million d'années ! Le million d'années qui a donné l'homo sapiens est inscrit dans la mémoire biologique de l'enfant à sa naissance. Mais en même temps, ceci est cohérent avec les preuves rappelées par M. Salvat **et** avec ce que nous rappelions plus haut de l'unicité fondamentale de l'espèce humaine.

Ainsi tout enfant, à sa naissance, a les mêmes potentiels intellectuels. Comment se développent-ils ?

Nous pouvons résumer ainsi les résultats des travaux de Piaget sur la genèse de l'intelligence :

a) la construction de l'intelligence repose sur les structures acquises par l'enfant avant l'acquisition du langage dans son milieu culturel ,

b) l'acquisition du langage maternel fait passer ce développement structurel à un nouveau stade tout en étant intégré à ce développement ;

c) le développement de l'intelligence de 2 à 12 ans comprend quatre stades principaux reposant notamment sur le développement de la pensée intuitive et la structuration, sous forme d'opérations concrètes, des groupements opératoires de la pensée qui, au stade ultérieur d'opérations abstraites, caractérisent l'intelligence.

Cette pensée intuitive et ces groupements opératoires concrets dépendent autant, sinon plus, de l'environnement matériel et culturel que de l'apport mécaniste de la scolarisation.
Cette construction impose l'unité culturelle et donc linguistique , de l'école et de l'environnement.

d) L'intelligence conceptuelle est **structurée** à 12 ans. Elle repose, ainsi que son épanouissement ultérieur, sur toute cette structuration anterieure.

5) Mais ce n'est pas tout. Piaget, à partir de ses travaux plus récents, ajoute : «pour autant que la construction de cette structure coincide avec le moment où chez nous l'individu devient intellectuellement adulte, cette structure finale est en même temps initiale par rapport à la suite du développement sociogénétique et culturel, se poursuivant de génération en génération». [cité par C. Novinski in (5)].

Nous devons ici souligner quelques points. Tout d'abord, Piaget se garde d'aller au-delà du champ social

qu'il a pu observer lui-même. Mais si l'on constate, comme nous l'avons déjà indiqué, que ce processus de structuration dépend autant, sinon plus, de l'environnement matériel et culturel que de l'apport scolaire, on peut penser que ces conclusions s'étendent à l'ensemble des sociétés humaines.

Qu'on n'aille pas penser que nous rejoignons ici les pauvretés d'un A. Peyrefitte. Tout au contraire. La thèse marxiste, prouvée par un siècle d'histoire, est que l'intelligence humaine se développe par la praxis, par la relation dialectique pratique-théorie, nature-raison, action-réflexion. Cette relation rompue, il y a stérilisation de la pensée, quitte à donner de beaux parleurs ! Mais l'enfant, plongé dans la réalité concrète, ne cesse de développer sa pensée, d'autant plus que cette réalité est plus contraignante. Ce qui conduit plutôt à l'opposé des « thèses » de M. Peyrefitte, plus précisément à ceci, qu'écrivait Marx : «aucun philosophe ne présente par rapport à un portefaix, quant aux dons naturels et à l'esprit, fût-ce la moitié de la différence d'un mâtin avec un lévrier» [Cité in (3)].

Ceci ne veut pas dire que la scolarisation n'est pas nécessaire dès l'enfance, et même dès la petite enfance. Nous pensons seulement que **toutes** les méthodes actuelles d'enseignement primaire dans les sociétés bourgeoises sont mauvaises parce que insuffisamment intégrées au milieu et que le potentiel acquis n'est donc pas inférieur ici par rapport à l'Europe Occidentale, **à condition** qu'il n'y ait pas déstructuration culturelle. Nous estimons donc que le résultat acquis par Piaget a valeur universelle : **vers 12 ans, l'individu devient intellectuellement adulte.** Ceci étant, nous ajouterons, avec M. Salvat, que nous sommes, loin, très loin d'avoir abordé sérieusement, dans les systèmes bourgeois , les méthodes qui permettraient de développer mieux les énormes possibilités de développement intellectuel de l'enfant et de l'homme. Les sociétés socialistes, pour leur part, sont encore au début de cet effort.

Revenant à l'acquisition de l'intelligence conceptuelle vers 12 ans, nous rappellerons que ce n'est pas pour le seul fait de la puberté que les sociétés communautaires précapitalistes accordaient une telle importance à l'âge de 13 ans, comme c'est le cas dans la Bible et dans l'Islam. Cette importance est confirmée dans les sociétés contemporaines par le rôle constant des adolescents dans les grandes luttes politiques et révolutionnaires. La bourgeoisie et ses penseurs s'efforcent d'attribuer ce rôle à «l'exaltation de la jeunesse», à la «crise de l'adolescence». Mais en fait, on peut se demander ce que signifie pour les sociétés basées sur l'exploitation de l'homme par l'homme, et pour la nôtre en particulier, la «crise de l'adolescence». Ne serait-ce pas, à l'inverse des idées admises, que l'adolescent se heurte, avec son intelligence structurée logiquement à partir d'un environnement que les parents ont pu plus ou moins préserver dans l'enfance, à un monde **illogique.** Le cheminement douloureux de l'adolescent vers la «maturité» n'est-il pas celui par lequel il soumet son intelligence, il intègre son moi à cette société illogique, devenant finalement un adulte résigné et intégré, donc mûr ?

On conçoit alors que les processus qui, dans le lycée bourgeois, sont conçus pour briser les personnalités en épanouissement soient particulièrement aggravés par les désarticulations linguistiques et culturelles liées à la francophonie.

Par contre, le développement de l'intelligence lié au «développement sociogénétique et culturel se poursuivant de génération en génération» rend d'autant plus impérative l'intégration de l'école à la vie, de l'école à la culture nationale, de l'école à la production et aux producteurs. L'école devient, dans sa réalité quotidienne, un foyer de progrès qui nourrit et est nourri par tout l'environnement. Ceci implique, entre autres, que cette unité linguistique et culturelle s'étende à toute la vie économique du pays.

Est-il besoin d'ajouter que ce développement sociogénétique et culturel s'appuyant sur l'acquis culturel et philosophique de la nation arabe, intégré au processus profond de la révolution arabe, sera une contribution majeure à la culture universelle ?

Conséquence d'ensemble

Les conséquences d'ensemble de ce qui précède sont nettes :

1) L'enseignement, la formation de l'intelligence et son développement dans le cadre scolaire **doit** se situer en harmonie avec le milieu culturel, le support linguistique étant partie intégrante de ce milieu culturel.

2) L'enseignement au primaire ou au secondaire de groupes de matières dans une langue différente de la langue nationale et maternelle est un facteur de **déstructuration** intellectuelle et culturelle.

Par là même, il s'ensuit qu'au supérieur la langue dominante d'enseignement ne peut être que l'arabe, y compris pour les Facultés scientifiques et techniques.

3) La soi-disant théorie de prédisposition de telle ou telle langue pour les sciences et de telle ou telle autre langue pour l'art ou la méditation est une falsification, est un mensonge néocolonial.

4) L'intelligence créatrice se développe dans l'effort de création collective, dialectiquement structuré, des producteurs et non dans leur soumission. Dans ce cadre, l'école participe à cette création collective, au développement de l'intelligence colective et individuelle par son intégration à cet effort de création collective, par son intégration et sa relation dialectique avec la production.

5) Le rejet de la francophonie et la lutte pour la construction d'une culture du peuple, nationale et arabe, sont en même temps notre meilleure contribution à l'épanouissement de la culture universelle.

II - Francophonie et pensée bourgeoise

Ceci étant, il nous faut comprendre ce que recouvre l'opération francophonie, non seulement de la part des colonialistes invétérés imbus de leur supériorité paternelle, mais pour les supports locaux de cette opération.

Il y a bien sûr d'abord leur propre aliénation à la société occidentale et bourgeoise. Mais il est clair que pour les plus lucides d'entre eux, l'opération est politique :

Tout d'abord, tant mieux s'il y a déstructuration et désarticulation culturelle. Ceci permet de se moquer des prétentions des lycéens et des étudiants à une meilleure qualité de l'enseignement en avançant qu'il n'en ont ni le niveau ni les capacités. Le malthusianisme en matière d'enseignement est une politique voulue d'étouffement de la jeunesse.

La francophonie recouvre la volonté d'imposer le moule même de la pensée bourgeoise et occidentale. La francophonie c'est d'abord la pensée cartésienne. Aussi nous faut-il l'examiner plus longuement.

1) Si en effet le langage n'est, comme l'a souligné J. Staline, ni une superstructure, ni une infrastructure, s'il n'est pas le produit d'une classe sociale, parce que ayant été lui-même élaboré avant la division des sociétés humaines en classes, il peut en devenir l'instrument.

Ce fut pour les classes exploiteuses le mérite éternel (ou plutôt aussi durable qu'elles-mêmes) des grands philosophes de la Grèce esclavagiste. La raison, telle que la Culture Occidentale la reprit allègrement avec le développement de la société capitaliste, étant effectivement celle de la Grèce antique, telle que le rappelle J.P. Vernant : ««La raison ne se découvre pas dans la nature, elle est immanente au langage. Elle ne se forme pas à travers les techniques qui opèrent sur les choses ; elle se constitue par la mise en point et l'analyse des divers moyens d'action sur les hommes, de toutes ces techniques dont le langage est l'instrument commun : l'art de l'avocat, du professeur, du rhéteur, de l'homme politique. La raison grecque, c'est celle qui permet d'agir de façon positive, réfléchie, méthodique sur les hommes, non de transformer la nature». (12) .

La bourgeoisie française montante avait besoin de forger des instruments de domination. Rien d'étonnant donc que le XVII° siècle ait vu la double élaboration de la raison bourgeoise et de sa forme d'expression. Mais cette élaboration contenait en même temps le signe de sa condamnation.

Sur le plan des formes d'expression, ce fut, comme l'indique le volume de l'Encyclopédie de la Pléiade consacré à l'Histoire de la littérature française «la conquête, de l'instrument» (13), P. Van Tieghem, auteur du chapitre ainsi intitulé précise : «Il va sans dire qu'on ne saurait isoler cette conquête de l'ordre, de la discipline littéraires, de l'évolution politique et sociale de la France pendant le même temps». Parlant de l'ouvrage de Vaugelas, «Remarques sur la langue française», qui donne «les normes exactes de l'instrument» il rappelle que «le bon langage doit refléter exactement le parler de l'élite sociale et suivre l'évolution de la société», en reconnaissant que ceci entraîne «une certaine sclérose de notre langue , qui s'interdira, dans les ouvrages soutenus, le recours au pouvoir créateur de la langue populaire et se figera pour longtemps dans un aristocratisme étroit».

Le second doctrinaire de la langue française fut Guez de Balzac dont les idées sont ainsi résumées : «la beauté littéraire est faite de noblesse et de grandeur de pensée, d'ordre et de proportions exactes, de subordination des parties à l'ensemble».

Enfin, concrètement, «l'élite» lettrée, la bourgeoisie ascendante, «la plupart de nos prosateurs et de nos poètes du XVII° siècle» dit l'auteur, fut formée dans les collèges secondaires où la culture insufflée «vise à former des gens du monde capables d'entrer dans les affaires du gouvernement ou de l'administration, de penser avec plus de clarté que de pénétration, d'écrire avec plus d'élégance ou d'éloquence que de sensibilité ou d'imagination», des collèges où la tendance est de «former des artistes de la plume comme de la pensée, non des penseurs originaux à la recherche d'une réalité ou d'une vérité encore inconnue».

Voilà un corps de doctrines dont l'enseignement secondaire français et du français ne semble pas s'être départi ! Pas plus d'ailleurs que tout enseignement secondaire dans toute société bourgeoise. Il faut cependant reconnaître un changement, c'est la dégénérescence de ce que ce système comportait de cohérent pour la bourgeoisie avec la décadence de cette société. Que dire des reflets qui en sont exportés ?

2) Parallèlement, la raison bourgeoise trouvait son codificateur. L'histoire de l'influence de Descartes sur la pensée bourgeoise est caractéristique de l'ascension et de la décadence de cette pensée. Au XVII° siècle, dans la phase ascendante, Descartes, comme philosophe, a contribué à achever la scolastique décadente, et porté les derniers coups à l'argument d'autorité. Mais c'est là sans doute sa seule contribution positive.

J. F. Revel, dans une étude récente (14) souligne bien le fait que Descartes se situe «à contre-courant» de la philosophie de la science de son temps, de la pensée de Galilée et de Bacon, du développement de la science expérimentale. D'Alembert le dit prudemment lorsque, après avoir commenté son apport scientifique, il écrit de Descartes : «Comme philosophe, il a peut-être été aussi grand, mais il n'a pas été si heureux» (15). En fait, comme l'écrit Revel, «son rôle historique a été de résoudre le problème de l'adaptation de la pensée théologique à l'ère scientifique et de substituer un dogmatisme moderne au dogmatisme ancien».

Entendons-nous. Nous n'opposons pas à Descartes le courant «progressiste» de la pensée bourgeoise. Nous n'utilisons pas les termes «progrès» et «progressiste» de la pensée européo-centriste. Nous ne pouvons oub-

lier que la «philosophie des lumières» représentait à la fois les appétits de conquête scientifique et technique de la bourgeoisie et ses appétits de conquête sociale et de domination mondiale. Seuls, au XVIII° siècle, quelques penseurs obscurs et isolés de ce courant, dont le seul illustre, et combien solitaire, est Rousseau, exprimaient la conscience populaire sous-jacente qui jaillira avec les sans-culotte pour être aussitôt réprimée et réprouvée, prendre forme avec les premières grandes luttes du prolétariat et trouvera son support scientifique avec Marx.

Descartes représente, dans la pensée bourgeoise des XVII° et XVIII° siècles, la synthèse métaphysique des contradictions de cette pensée face à cet appétit de conquête de la nature et des hommes. C'est pourquoi la pensée cartésienne devait trouver son apogée dans la culture bourgeoise avec la décadence de la bourgeoisie à partir du siècle dernier.

Même sur le plan de l'argument d'autorité, l'ambition de Descartes apparaît à la lecture du Discours de la Méthode : imposer sa propre autorité scientifique et, il faut le dire, obtenir les soutiens financiers en conséquence (Discours, 6° partie).

Qu'il soit l'idéologue des pouvoirs établis, le philosophe du mandarinat, c'est là un fait incontesté dont la phrase suivante ne donne qu'un aperçu : «je ne saurais aucunement approuver ces humeurs brouillonnes et inquietes qui, n'étant appelées ni par leur naissance, ni par leur fortune au maniement des affaires publiques, n'y laissent pas d'y faire toujours, en idée, quelque nouvelle réformation».

Ce mandarin érige en dogme la recherche solitaire, la supériorité de l'homme seul, et le mépris des travailleurs : «Il est vrai que, pour des expériences qui peuvent y servir, un homme seul ne saurait suffire à les faire toutes ; mais il n'y saurait aussi employer utilement d'autres mains que les siennes, sinon celles des artisans, ou telles gens qu'il pourrait payer, et à qui l'espérance de gain, qui est un moyen très efficace, ferait faire exactement toutes les choses qu'il leur prescrirait».

Le dualisme cartésien, qui n'est d'ailleurs qu'une mise à jour du dualisme platonicien, en voulant sauver l'idéalisme, conduit en fait au pire des mécanicismes, au matérialisme sordide de la bourgeoisie, au mépris de l'homme.

Voici ce qu'en dit l'analyse d'un manuel scolaire (16) : «Le mécanisme se rattache étroitement au dualisme et il comporte deux corollaires importants :

Il n'y a aucune différence entre l'homme et l'animal sur le plan des fonctions purement organiques ; ils sont l'un et l'autre des machines.

Il n'y a pas de commune mesure entre l'homme et l'animal dès qu'on envisage les fonctions dépendant de la pensée».

Certes Descartes dit de cette pensée que «les hommes les plus hébétés» la possèdent. Et c'est là certes un mérite **formel** du Discours de la Méthode. Mais concrètement, et le texte même du Discours le confirme, le mépris du travail manuel identifié au comportement animal et aux machines conduit au mépris des travailleurs, des artisans, à l'exaltation du mandarinat et de la technocratie. Son aboutissement est le rêve fasciste de la société «cybernétisée» d'un Wiener et des penseurs de l'impérialisme contemporain.

Face à Descartes, combien est plus riche la pensée d'un Pascal qui fut l'un des rares hommes de la philosophie bourgeoise, et fait encore plus rare, en même temps grand mathématicien et physicien, à approcher une synthèse entre la sensibilité et la raison, à intégrer ces deux démarches de l'homme dans ce qu'il appelait le cœur (17), reprenant, sans doute sans le savoir, la démarche même d'Al-Ghazali et préfigurant la philosophie de la praxis, la dialectique marxiste.

Mais précisément pour cela, cette richesse a été vidée de son contenu par la bourgeoisie qui a voulu présenter Pascal, de même que la culture coloniale nous présente Al-Ghazali, comme un mystique opposé au rationalisme, alors que, pour **l'un comme** pour l'autre «se moquer de la philosophie, c'est vraiment philosopher», préfigurant ainsi le «Misère de la philosophie» de K. Marx. Mais ceci montre aussi combien la pensée cartésienne, combien la pensée bourgeoise sont à l'opposé de l'homme, à l'opposé, pour ce qui nous concerne, de l'essence même de la philosophie arabe.

3) Voyons cependant **la** méthode cartésienne. Non que nous soyions les premiers à en faire la critique. Au siècle même de Descartes, entre le mépris de Pascal pour «Descartes inutile et incertain», un philosophe italien Vico, dont le monde célébrait il y a deux ans le tricentenaire, apportait une critique profonde du cartésianisme et s'élevait, entre autres, «contre la déduction falsificatrice d'un faux monde» (18).

La méthode cartésienne est contenue dans les quatre règles, les quatre préceptes de la deuxième partie du Discours de la Méthode.

Examinons-les successivement.

a) «Le premier était de ne recevoir aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment être telle : c'est-à-dire d'éviter soigneusement la précipitation et la prévention, et de ne comprendre rien de plus en mes jugements, que ce qui se présenterait si clairement et si distinctement à mon esprit, que je n'eusse aucune occasion de la mettre en doute».

C'est la règle de l'évidence. Mais toute la création scientifique ne va-t-elle pas contre cette règle : Copernic dans la conception du monde, Einstein dans celle de l'espace-temps, Darwin dans la théorie de l'évolution, Piaget dans la psychologie de l'intelligence, et tant d'autres, n'ont-ils pas **toujours** remis en cause ce qui se présentait «si clairement et si distinctement» à l'esprit des hommes ? Nous avons rappelé l'inhibition de M. Poincaré par la pensée cartésienne. Ce n'est qu'un exemple de la constante étroitesse de la pensée bourgeoise.

J. D. Bernal qui est à la fois un grand savant et un grand historien et philosophe de la science, souligne dans les conclusions de sa «Science in His-

tory» (19) : «Les philosophies explicites et implicites de la science ont également agi dans le passé comme des facteurs limitatifs plutôt que libérateurs de l'avancement des sciences. Les plus grandes avancées de la science se sont faites en dépit de ces philosophies et non à cause d'elles».

C'est de cette règle cartésienne de l'évidence que découle la «déduction fabricatrice d'un faux monde». Certes on nous dira que là est la base de la pensée mathématique. En quoi nous nous élevons en faux. Revel a bien fait ressortir que chez un Galilée, la démarche mathématique est une démarche «constructiviste» consistant à construire les axiomes à partir du réel. C'est parce que les mathématiciens oublient trop souvent cette démarche qu'ils s'enferment dans un «faux monde». Au contraire des histoires bourgeoises et idéalistes des mathématiques, les grandes constructions qui depuis la deuxième moitié du siècle dernier ont remis en question l'architecture bimillénaire des mathématiques ne peuvent être dissociées de l'ensemble des courants idéologiques, philosophiques, scientifiques et politiques qui remettent en question depuis cent vingt-cinq ans la structure même de la pensée occidentale pour en aboutir, dans la lutte des peuples, aux éclatements actuels.

Au plan des mathématiques, combien nous paraît plus vraie cette définition de la démarche mathématique (20) : «Son début normal consiste en observations portant sur des aspects de la réalité. Vient ensuite la constatation que certains des faits observés découlent logiquement les uns des autres. Après certains essais, pour établir entre ces faits leur coordination logique, finalement, des hypothèses sont proposées qui impliquent les conséquences observées dans les faits. Le corps de propositions logiquement ordonnées qui en résulte est une science mathématique abstraite, souvent appelée **modèle mathématique** de la portion de réalité qu'etudie cette science particulière. Il peut se faire que ces hypothèses impliquent d'autres conclusions susceptibles d'être soumises au contrôle de l'observation. Si quelques-unes d'entre elles ne se trouvent pas confirmées, les hypothèses doivent être modifiées ou abandonnées. Il faut alors imaginer un nouvel ensemble d'axiomes dont les implications se trouvent vérifiées par l'expérience, de quelque manière concrète. Ainsi, la science empirique détermine-t-elle les problèmes posés à la science mathématique pure, tandis que celle-ci déduit logiquement les théorèmes qui doivent être contrôlés, expérimentalement, par la science empirique. Cela signifie que la déduction peut suggérer des expériences cruciales réalisables au laboratoire ; de même les observations faites au laboratoire peuvent suggérer un programme de travaux déductifs impliquant la conception et la critique de différents modèles mathématiques . Ces deux rôles sont solidaires et complémentaires».

C'est en fait la démarche décrite par Mao-Tsé-Toung dans «De la pratique».

Le philosophe tchèque Karel Kosik a ces dernières années développé et approfondi le texte célèbre de Marx sur la Méthode de l'Economie politique. Voici comment la conception dialectique s'oppose à la démarche de l'évidence, de la déducion fabricatrice d'un faux monde (21) : «La connaissance dialectique de la réalité n'épargne pas les concepts isolés sur le chemin ultérieur de la connaissance ; ce n'est pas une systématisation de concepts qui procède par addition, une systématisation qui s'élabore sur une base immuable et acquise une fois pour toutes, mais un processus en spirale d'interpénétration et de clarification mutuelles des concepts dans lequel l'abstraction (unilatéralité et isolement) des différents aspects est dépassée en une corrélation dialectique quantitative-qualitative, régressive-progressive. La conception dialectique de la totalité non seulement signifie que les parties sont en interaction et connexion internes avec le tout, mais aussi que le tout ne peut être pétrifié en une abstraction située au-dessus des parties, du fait que le tout se crée lui-même dans l'interaction de ses parties».

b) «Le second de diviser chacune des difficultés que j'examinerais, en autant de parcelles qu'il se pourrait, et qu'il serait acquis pour les mieux résoudre» et « Le troisième de conduire par ordre mes pensées en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître, pour monter peu à peu, comme par degres, jusques à la connaissance des plus composés ; et supposant même de l'ordre envers ceux qui ne se précèdent point naturellement les uns des autres».

Le grand progrès de la philosophie contemporaine est la découverte du concept de Totalité. Celui-ci lié aux concepts de Contradiction dynamique, forme la base de la méthode dialectique, ou en reste au stade statique du structuralisme lorsqu'il n'appréhende pas cette dynamique.

Karel Kosik l'a ainsi opposée à la pensée cartésienne et bourgeoise : «Par différence à la connaissance systématique (qui opère par voie accumulative) du rationalisme et de l'empirisme, qui partent de principes fixes en un processus systematique d'addition linéaire de faits nouveaux, la pensée dialectique se développe de la prémisse que la pensée humaine se réalise par un mouvement en spirale, dont **tout** commencement est abstrait et relatif. Si la réalité est un ensemble dialectique et structuré, la connaissance concrète de la réalité consiste, non dans l'addition systématique de certains faits à d'autres, et de certains concepts à d'autres, mais en un processus de concrétisation, qui procède du tout aux parties et des parties au tout : du phénomène à l'essence et de l'essence au phénomène ; de la totalité aux contradictions et des contractions à la totalité et précisement dans ce processus de corrélation en spirale, dans lequel tous les concepts entrent en mouvement **réciproque** et s'éclairent mutuellement, accède au concret».(21)

Nous n'apporterons pas ici de nouveaux exemples de la superiorite de la pensée dialectique à ceux déjà ci-

tés, à ceux que chacun peut, en 1970, éprouver.

Dans tous les domaines de la science, la pensée dialectique, la méthode consistant, non pas à étudier des faits isolés, ni à les classer et les dénombrer, mais à aller des parties au tout et du tout aux parties, la méthode consistant non à étudier des structures statiques mais des processus de structuration, démontre sa supériorité. Dans tous les domaines de la science la création s'affirme non par de froids procédés déductifs tirés des évidences, mais par la synthèse dialectique de la raison et du sensible, de l'intuition et du raisonnement, de la pratique et de la théorie.

c) Reste le quatrième précepte : «Et le dernier, de faire partout des dénombrements si entiers, et des revues si générales que je fusse assuré de ne rien omettre».

34

Voilà en effet le dernier refuge de nos mandarins. Incapables de créer il ne leur reste plus qu'a faire de laborieuses monographies. Et surtout, pas d'action, pas de conclusion, pas de réflexion avant «que je fusse assuré de ne rien omettre». Plus l'enquête, plus le dénombrement est long, plus la «planque» universitaire ou de «l'expert» est belle, plus aussi peut-elle stériliser les esprits, la conscience du peuple, la création. Le Maroc en a vécu un bel exemple dans le Gharb. Le «Projet Sebou» a été si parfait, si complètement dénombré que son élaboration sur le papier a demandé plus de temps que celui mis par les Chinois, munis de pelles, de pioches et de couffins, pour «dompter le fleuve Huai». Mais au Sebou, les considérations de «rentabilité» ont amené à écarter le problème des inondations !

Pour conclure, nous nous contenterons d'opposer à la pensée stérilisante d'un Descartes, à l'entreprise néocoloniale de la francophonie, la pensée du plus grand des philosophes arabes, Al-Ghazali, en soulignant que cette recherche de la pensée créatrice, intégrant raison et sensible, est celle de **toute** la philosophie **arabe**, de Al-Ghazali à Maïmonide.

Pour Al-Ghazali, la fin de l'homme sur terre est dans la purification de l'esprit, mais c'est une **fin pratique** : «La science est un arbre dont le fruit est la pratique». On se perfectionne intérieurement par cette émotion sentimentale qui procède de la science et s'exprime par l'action. Trois degrés de la vie spirituelle : connaissance émotion ou sentiment, et l'action. Le premier pour le second, le troisième dans le second» (22).

Rapprochons la pensée d'Al-Ghazali de la pensée dialectique contemporaine que nous avons rappelée. La pensée dialictique d'Al-Ghazali, cœur de la philosophie arabe, nous paraît pouvoir être autrement plus à la base de la construction d'une culture arabe révolutionnaire et créatrice et de la construction intellectuelle et scientifique de la nation arabe que la pensée stérilisante d'un Descartes. Cette construction s'intégrant à et intégrant la pensée dialectique contemporaine apportera alors de nouveaux enrichissements à la pensée universelle.

---

références :

(1) Bulletin Economique et Social du Maroc, n° 109. Avril-Juin 1968.

(2) N. Wiener. Cybernétique et Société Collection 10/18.

(3) H. Salvat. L'intelligence, mythes et réalités. Editions Sociales.

(4) Economies et Sociétés. Août 1969.

(5) Encycolpédie de la Pléiade. Logique et Connaissance Scientifique.

(6) Genèse et Structure. Mouton. 1965.

(7) Cité par M. de la Bastide. Culture arabe et culture française, in revue Orient, N° 35. 3e trim. 1965.

(8) Histoire de l'Humanité. UNESCO.

(9) Encyclopédie de la Pléiade. Le langage.

(10) J. Piaget. Psychologie de l'intelligence. A. Colin. Collection U2.

(11) Tran-Duc-Thao. Du geste de l'index à l'image typique. La Pensée, n° 147 - 148 149.

(12) J.P. Vernant. Mythe et pensée chez les Grecs. Maspero.

(13) Encyclopédie de la Pléiade. Histoire des Littératures. T. III.

(14) J.F. Revel. Histoire de la philosophie occidentale. T. II. Ed Stock.

(15) D'Alembert. Discours préliminaire de l'Encyclopedie. Ed. Gonthier.

(16) Descartes. Le Discours de la Méthode. Notes de J.M. Fataud. Ed. Bordas.

(17) L. Goldmann. Le Dieu Caché. Gallimard

(18) Les Etudes philosophiques. Juillet-Décembre 1968.

(19) J.D. Bernal. Science in History. Ed. Watts. Londres.

(20) M. Richardson. Eléments de Mathématiques modernes. Dunod.

(21) K. Kosik. Dialectique du Concert. Maspero (texte des citations retraduit ici de l'édition mexicaine).

(22) G. Quadri in « La philosophie arabe dans l'Europe médiévale des origines à Averroes ».

littérature maghrébine actuelle et francophonie

par a. laâbi

pour situer le débat

Le moment est venu, pour les écrivains maghrébins de la nouvelle génération qui s'expriment en français, de préciser en toute rigueur leur attitude vis-à-vis de la langue dans laquelle ils écrivent.

Précisons que la présente contribution à ce débat ne devrait pas être comprise comme un manifeste. Nous ne pouvons parler qu'en notre nom, c'est-à-dire au nom de quelques écrivains marocains ayant participé d'une manière effective à la revue SOUFFLES. Avec cela, nous pensons que beaucoup de nos camarades algériens et tunisiens partagent en principe, globalement, nos idées. Mais nous estimons ne pas avoir le droit de parler en leur nom ou de décréter quoi que ce soit qu'ils n'auraient pas élaboré et approuvé avec nous. C'est dire que nous les appelons à participer de leur côté à ce débat.

On nous a dit, on nous dit souvent : «Nous ne comprenons pas pourquoi vous, jeunes écrivains conscients, militants pour une culture de libération, vous puissiez avoir écrit et écriviez toujours en français».

On nous a dit aussi : «Ce que vous écrivez en français ne peut pas enrichir la culture nationale et ne peut être que marginal».

On nous a laissé entendre parfois : «Vous êtes le produit du colonialisme et vous ne pouvez être que complices du néo-colonialisme».

Nous avons tenu à citer ces critiques le plus fidèlement possible, les louanges nous intéressant peu ici. Par contre, les analyses rigoureuses et objectives qui ont été écrites sur notre travail, nous essayerons de les rejoindre dans notre propre version de l'analyse à faire.

Disons tout d'abord que nous n'avons jamais essayé d'esquiver ces questions ou de nous enfermer dans le silence. Ces critiques, pour la plupart (sauf celles qui proviennent d'individus ou d'organismes mal intentionnés, essayant de masquer leurs positions réactionnaires ou leur médiocrité par une offensive de mauvais aloi contre une production dont les exigences profondes les gênent et les acculent à des choix dont ils sont incapables), ces critiques constituent donc pour certains d'entre elles, des interrogations légitimes, partant d'exigences auxquelles nous nous joignons souvent. Chaque fois que l'occasion s'est présentée, nous n'avons pas hésité (comme c'est le cas maintenant) à nous définir et redéfinir et à souligner la nature des remises en question que nous sentions nécessaires pour le dépassement des attitudes ambiguës et pour la clarification.

Aujourd-hui, cinq ans après la publication de nos premiers textes et dans des circonstances où le problème posé par ce débat est plus que jamais d'une brûlante actualité, nous tenons à faire le bilan de notre expérience et à préciser nos positions.

Rappelons toutefois que ce débat inhérent à la littérature maghrébine écrite en français ne date pas d'aujourd'hui. Dès l'apparition de cette production autour des années çinquante, le problème s'est posé. Il est devenu depuis lors un des thèmes permanents de toute etude consacrée à la dite littérature.

Certains écrivains concernés ont eux-mêmes saisi la nature des ambiguïtés qui pouvaient peser sur leur travail et ont essayé, avec plus ou moins de bonheur et de justesse, de les confronter.

Mais ce serait trop long, dans les limites de cette mise au point, de faire l'historique de ce dossier. Nous espérons y revenir une autre fois (1).

Notre attitude fondamentale, nous pouvons la caractériser par la formule de **co-existence,** mais une **co-existence non pacifique,** empreinte de vigilance. Nous sommes constamment sur nos gardes. Assumant provisoirement le français comme instrument de communication, nous sommes conscients, en permanence, du danger dans lequel nous risquons de tomber et qui consiste à assumer cette langue en tant qu'instrument de culture. On voit bien l'inconfort de cette situation et on devine le travail accablant (qui ressemble parfois à de la prestidigitation) que nous devons mener pour renflouer tous les mécanismes mentaux et culturels de la langue dans laquelle nous écrivons.

Fatalement, l'expression en langue française chez l'écrivain conscient de ces problèmes est une expression retournée à plusieurs niveaux, c'est-à-dire, le produit d'une série de filtrages et d'opérations de tri. Le schéma pouvant être le suivant :

— le fonds culturel esthétique et idéologique à communiquer est national, populaire, arabe, c'est-à-dire celui de nos **spécificités** en même temps que de nos **solidarités.**

— l'instrument linguistique utilisé véhicule une culture et une idéologie de classe propres à la réalité française et occidentale.

— l'opération consiste d'une part à neutraliser, sur le plan de la terminologie et des modèles culturels, les éléments véhiculés par la langue étrangère et que nous jugeons négatifs, d'autre part, à faire rentrer dans cette langue une autre terminologie, d'autres modèles qui nous sont propres (2).

On aboutit ainsi à une opération de transculturation sans que le but recherché (exprimer notre totalité) soit une quelconque synthèse de cultures. C'est ce qui a fait souvent dire que la littérature maghrébine ou négro-africaine d'expression française ne pouvait être qu'une littérature terrorriste, c'est-à-dire une littérature brisant à tous les niveaux (syntaxe, phonétique, morphologie, graphie, symbolique, etc...) la logique originelle de la langue française.

C'est ce qui fait aussi que beaucoup d'amoureux du Tiers-Monde trouvent une jouissance particulière dans cette littérature. On a vu ainsi des critiques jubiler en s'exclamant que cette littérature enrichit la langue française. D'autres y trouvent simplement leur compte en matière de dépaysement, folklore et regain de vitalité.

Evidemment, ces exclamations relevant d'un paternalisme-vampirisme plus ou moins subtil ne nous concernent pas. Soulignons toutefois qu'elles émeuvent encore beaucoup de nos écrivains qui y trouvent une consécration de leurs efforts. Quelle gloire et fierté pour ces gens que de voir le quart de page du journal Le Monde ou autre consacré à «l'encouragement» de leur travail. Cela peut aller plus loin dans la mesure où l'écrivain aura tendance à développer dans son œuvre les aspects soulignés par cette critique étrangère, les trouvailles dont elle s'est particulièrement régalée.

Pour revenir au schéma exposé tout à l'heure, nous devons dire qu'il ne suffit pas de le maîtriser intellectuellement et théoriquement. Ce schéma se réalise ou ne se réalise pas dans l'œuvre. C'est donc aux œuvres elles-mêmes qu'il faut s'adresser pour demander des comptes.

Prenons le cas de deux écrivains algériens de la généra-

---

(1) Le lecteur peut dores et déjà, pour se préparer davantage à ce débat, consulter les documents suivants :

- Malek Haddad . Les zéros tournent en rond. Maspéro, 1961.
- Albert Memmi : Portrait du Colonisé. Buchet-Chastel, 1957.
- Albert Memmi . Anthologie des écrivains maghrébins d'expression française. Présence Africaine, 1964.
- Abdelkabir Khatibi : Le roman maghrébin. Maspéro, 1968.
- Revue Confluent : n° spécial «Aspects de la littérature maghrébine contemporaine», n° 47, 1965
- Revue Orient, n° 35, 1965 (Paris).
- Souffles : n° 1, 3, 4, 5, 10/11, 13/14.

(1) L'opréation inverse (et qu'assument encore certains écrivains magrébins) consiste à adapter la réalité maghrébine au public étranger. Le cynisme de ces écrivains peut aller jusqu'à mettre des notes en bas de page pour faciliter la tâche à ce public ; Hammam : bain maure. Derb : ruelle. Médina : «ville arabe», etc...

-tion précédente : Kateb Yacine et Malek Haddad. Des deux, c'est sans aucun doute M. Haddad qui a le plus analysé le problème que nous traitons ici. Dans «Les zéros tournent en rond», il avait développé une analyse approfondie (mais dont les arguments restent contestables) du drame linguistique de l'écrivain colonisé. Mais lorsqu'on se reporte à l'œuvre de cet écrivain, on trouve une littérature étroitement dépendante sur le plan esthétique comme de sa logique de communication, de la littérature française.

Par contre, il est difficile de ne pas sentir dans l'œuvre de Kateb Yacine (lui qui a rarement abordé le problème de l'expression française ou qui l'a abordé d'une manière assez gauche à notre avis) le souffle profond de la nation et du peuple algériens. Nedjma reste jusqu'à nouvel ordre (et quoi qu'on puisse penser de l'évolution ultérieure de son auteur) une des plus belles et plus fortes productions de l'esprit maghrébin. Ceci était un exemple rapide pour montrer que c'est le résultat qui compte et non le raisonnement abstrait qui précède l'œuvre.

L'authenticité d'une œuvre, son degré de participation au projet de libération sur le plan culturel dépend de la sensibilité, de la lucidité et de l'engagement multiforme de l'écrivain dans la lutte de son peuple.

surmonter le bilinguisme

Nous tenons à affirmer clairement que notre littérature de demain devra surmonter définitivement le bilinguisme pour son action, sa cohérence et sa beauté futures.

Cette option ne saurait admettre aucune hésitation. Toute tentative de faire planer la moindre hypothèque sur le futur ne peut relever que de la mauvaise foi de ceux qui trouvent leur confort dans la langue française et qui vivent dans la seule obsession du public de cette langue. Ce que nous disons là ne comporte aucune surenchère. Cette option s'inscrit normalement dans le projet de décolonisation et de libération totales de notre culture. Ce que nous devons savoir, c'est si nous sommes pour ou contre ce projet. Quant à la réussite de ce projet, il est évident qu'elle ne peut s'accomplir à long terme que dans nos langues nationales et populaires.

Entre temps, et dans cette phase précise de décolonisation et de lutte anti-impérialiste sur le plan culturel, tout ce qui peut faire avancer notre combat, le préciser, l'éclairer, le faire connaître, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, ne peut qu'être positif. La littérature maghrébine actuelle écrite en français doit se situer dans ce contexte précis et c'est dans ce contexte qu'on peut apprécier en toute objectivité ses exigences et sa participation.

Notons à ce propos que si nous pouvons être nos propres critiques, ce n'est pas pour autant que nous perdrions la moindre vigilance quant à la production maghrébine écrite en langue arabe. Nous considérons que notre langue nationale ne doit pas être **un alibi** pour l'écrivain, qui se croit quitte en matière « d'authenticité » ou de «réalisme» lorsqu'il s'exprime en arabe. Ce confort est tout aussi dangereux que celui que nous indiquions plus haut.

Certes le problème de la nationalité littéraire n'est une affaire ni d'identité ni de passeport. Il ne peut non plus être résolu du seul fait de l'usage de la langue nationale. Le contenu de l'œuvre, et ceci est valable pour les œuvres écrites tant dans la langue nationale qu'en français, est là encore le critère décisif.

Frantz Fanon a écrit «Les Damnés de la Terre» (qui est autant une œuvre théorique qu'une œuvre littéraire) en français. Nous ne pensons pas que les «militants» de la francophonie puissent en tirer fierté. Nous ne pensons pas non plus que le fait que cette œuvre ait été écrite dans une langue étrangère a perturbé ou retardé en quoi que ce soit la culture antillaise. Fanon, comme d'autres, a été un vrai militant de la culture de son peuple. Il a pris l'arme qu'il a trouvée ou qu'on lui a imposée. Et il l'a retournée contre les ennemis de son peuple.

Pour en revenir à nous et pour conclure, on peut dire qu'une grande partie de la jeune littérature maghrébine actuelle.

Les institutions de la Francophonie (1)

— **Agence de coopération culturelle et technique,** fondée à Niamey par un traité signé par vingt et un Etats le 21 mars 1970.

— **Groupe francophone de l'ONU** (trente Etats membres, sous la présidence du chef de la délégation tunisienne).

— **Conférence des ministres de l'éducation francophones,** réunissant les ministres français, africains et malgache deux fois par an depuis 1962 (conférence de Dakar).

— **Conférence des ministres francophones de la jeunesse,** qui s'est réunie pour la première fois le 5 décembre 1969 et doit se tenir chaque année alternativement en Afrique, à Madagascar et en France.

ORGANISMES SPÉCIALISÉS :

— **L'Association des universités partiellement ou entièrement de langue française** est l'une des institutions francophones les plus anciennes (1961). Elle regroupe cinquante-six universités dans dix-huit pays, ainsi que treize membres associés.

— **Communauté des radiodiffusions de langue française** (ne regroupe actuellement que des organismes européens et canadiens).

— **Association internationale des parlementaires de langue française** fondée le 18 mai 1967 à Luxembourg et regroupant alors vingt-sept parlements nationaux et six assemblées législatives régionales.

— **Association internationale des historiens et géographes de langue française** (fondée en 1969).

— **Association internationale des avocats et juristes d'expression ou d'inspiration française** (créée en 1969).

— **Association des fonctions publiques partiellement ou entièrement de langue française** (A.F.O.P E.L.F.)

— **Association internationale des sociologues de langue française** (17 rue de la Sorbonne, Paris). Présidents : MM. Henri Janne (Bruxelles) et Georges Balandier (Sorbonne). Fondée en 1958 par M. Gurvitch.

L'ASSOCIATION DE SOLIDARITÉ FRANCOPHONE :

— Cette association a été fondée en novembre 1966. Présidents d'honneur : MM. Jean de Broglie et Jean Charbonnel, anciens secrétaires d'Etats aux affaires étrangères. Président : M. Bousquet, ancien ambassadeur, député U. D. R. de Paris.

L'A. S. F. regroupe tous les organismes fondés sur la solidarité que crée l'usage de la langue française.

LES ORGANISMES DE DÉFENSE ET D'ILLUSTRATION DE LA LANGUE :

— **Conseil international de la langue française.** Fondé en septembre 1967 et présidé par M. Joseph Hanse (Académie royale de Belgique), cet organisme se propose de **«maintenir l'unité du français dans le monde»** et regroupe vingt pays francophones.

— **Haut Comité pour la défense et l'expansion de la langue française.** Cet organisme, exclusivement français a été créé en mars 1966 auprès du premier ministre pour conseiller le gouvernement et suggérer **«des mesures concrètes en faveur de la langue».**

Sans constituer des organismes proprement «francophones», les Associations d'amitié France-Québec, France-Belgique et France-Tunisie élargissent l'audience des militants de la francophonie, qui en font souvent partie.

— s'inscrit dans le projet d'élaboration de notre culture nationale dans la mesure où son épicentre (son lieu d'émanation) est bien l'histoire, la culture et la lutte de notre peuple.

— elle se sert provisoirement du français comme instrument de communication .

— c'est une littérature essentiellement de décolonisation dans la mesure où elle dynamite de l'intérieur et par les propres armes de l'ancien et du nouveau colonisateur les schémas d'aliénation culturelle et idéologique impérialistes.

— c'est une littérature de renouvellement dans la mesure où elle remet en cause (et édifie progressivement d'autres voies) sur le plan national et arabe toutes les formes d'expression académiques, aristocratiques et bourgeoises existant dans notre culture ou importées de l'Occident.

— enfin, il s'agit d'une littérature qui se construit encore et qui a l'avantage d'avancer en se remettant pérpétuellement en question.

(1) d'après "Le Monde" du 14 - 15 Juin 1970



C'est à patir du moment où un peuple commence a se chercher et à prendre conscience de sa réalite que sa position devient la plus dangereuse. Car il lui faut alors non seulement faire face à un état de siège permanent, mais encore aux agents destructeurs en son propre sein.

Tout peuple opprimé a ses nègres (ceux que D. Lee appelle niggers) et ses noirs (blackpeople). Le combat doit se mener sur les deux fronts : noirs contre nègres, noirs contre blancs. C'est pour mieux situer ce combat que Don Lee divise la poésie en «poésienoire» et «poésieb-lanche». Ce n'est pas là une position raciste, mais bien plutot le reflet de la réalite : poésie du peuple opprimé, poésie de l'oppresseur. C'est ainsi que certains rimailleurs nègres écrivent de la «poésieb-lanche», le nègre fuit la poésienoire tout comme il fuit la réalité de son peuple, celle d'un peuple opprimé.

Don Lee, poètenoir, se bat contre les nègres de quelque race qu'ils soient. Son combat, mené en Amérique, au sein de son peuple, rejoint celui de tous les peuples opprimés. Car, comme l'a dit David Hillyard, l'un des leaders du mouvement «Panthères Noires» «C'est en combattant ici-même, en Amérique, que réside notre contribution à la libération de tous les peuples opprimés».

L'arme de Don Lee, dans ce combat, c'est le langage parlé par son peuple, langage franc, vigoureux et sans complaisance.

La logique du français se prête mal aux exigences de cette langue afro-américaine, et le lecteur comprendra aisément les difficultés de la traduction. Ces difficultés se trouvent augmentées du fait que chaque mot a une connotation culturelle étrangère à l'univers du lecteur non afro-américain.

Nous aurions aimé voir l'original figurer face à la traduction, mais cela étant difficilement réalisable, nous nous contenterons de quelques notes qui, nous l'espérons, serviront de guide au lecteur.

abderrahim youssi

Introduction de gwendolyn brooks

don l. lee ne pleure pas hurle

Don Lee sait bien que rien de ce qui est humain n'est élégant. Les courants littéraires qui aspirent à l'élégance ne l'intéressent pas. Il est très au fait de la littérature élégante (que n'a-t-il pas lu !), mais bien qu'il respecte les avantages et l'influence d'un travail élaboré, cela ne l'intéresse **pas du tout** de pouvoir aux besoins des départements d'anglais de Harvard et d'Oxford, ou de la Partisan Review, quoiqu'il pourrait, par excellence, leur servir de matière première. Il s'adresse à des noirs avides de ce qu'ils appellent eux-mêmes «la vraie poésie». Ces noirs se retrouvent et retrouvent ce qui compose leur existence dans l'élan agile, sain, et vigoureux de ses vers libres. L'élégance est bien le dernier de leurs soucis. Il est très difficile d'enchanter par d'élégantes méthodes un type au ventre creux. Il ne peut pas les entendre. Les bruits de son estomac, plus interessants, sont bien trop forts.

Don Lee n'a aucune patience envers les écrivains noirs qui ne projettent pas leur noirté vers le publicnoir. Il garde toujours présents à l'esprit certains faits intéressants : «Je suis né en esclavage en février 1942».

De nos jours les poètes authentiques sont les poètes noirs. Recemment l'un des critiques écrivit (à propos des poètes blancs) : «... On ne s'étonne guère de relever un désir ardent de la mort, qui n'est pour eux que l'atroce manière de sauvegarder leur dignité, je dirais même, de survivre - sinon en tant qu'hommes, du moins en tant que poètes». Plus loin, il ajoute : «Bien que la mort ne puisse résoudre les problèmes de chaque individu en particulier, elle reste cependant la solution que les poètes attendent et souhaitent de toute leur âme».

Peut-on imaginer Don Lee adoptant une telle attitude ? Les poètes noirs ne souhaitent pas la mort. Lorsque le choix est possible, ils ne choisissent de mourir qu'en défense de la vie, en sa défense et en son honneur



Poétique noire pour tous ceux à venir

Le facteur le plus significatif des poèmes, de la poésie que tu vas lire c'est *l'idée*. *L'idée*, ce n'est pas la façon dont un poème est conçu, mais la conception elle-même. A partir de *l'idée*, nous évoluons vers un développement et une trajectoire (trajectoire : la mise au point de ton idée dans un sens positif ou négatif ; ça dépend de l'orientation du poète). Forme poétique est synonyme de structure poétique et c'est ce qui guide le développement de ton idée.

Ce que tu vas lire c'est d'la poésienoire. La poésienoire est écrite pour/à/à propos de/et autour de la vie/espritaction/humanisme et existence totale du peuplenoir. La poésienoire dans sa forme/phonétique/lexique / intonation / rythme répétition / direction / définition et beauté s'oppose à ce qui aujourd'hui (et hier) est considéré être la poésie, c'est-à-dire la poésiebl-anche. La poésienoire dans sa forme la plus pure est diamétralement opposée à la poésieb-lanche. Alors que les poètenoirs se tournent vers le concret plutôt que vers l'abstrait (concret : l'art pour le peuple ; la langue noire ou la langue afro-américaine par opposition au bon anglais etc.). La poésienoire vise à définir et à légitimer la réalité du peuplenoir (cette réalité seule qui pour nous est réelle). Ceux qui tiennent les rênes du pouvoir (les nonpeuple) contrôlent et légitiment la réalité des noirs (les vraipeuple) à partir de ce qu'eux, les nonpeuple, considèrent réel. C'est-à-dire que pour les nonpeuple, des programmes de télévision comme «Julia» (1) et «The Mod Squard» (2) reflètent la vision qu'ils ont de l'êtrenoir, de ce qu'il signifie ou devrait signifier. Ainsi donc, la piésienoire est là pour nullifier l'influence négative des mass-media ; que ce soient la télé, les journaux, les magazines ou un typeb-lanc en train de clamer sur scène qu'il est «en esprit notre frère-aux-yeuxbleus».

Le peuplenoir doit se porter là où toute confrontation avec les nonpeuple est significative et constructive. Cela signifie que la plus grande partie, sinon la totalité de la poésienoire sera *politique*. Je suis souvent tombé sur des artistes noirs

---

(1) Julia : feuilleton de la télé américaine dont l'héroïne est une jeune infirmière noire qui chaque semaine doit faire face à un nouveau problème dans sa vie professionnelle et effective.

(2) Mod Squad : feuilleton hebdomadaire de la télé américaine dont les héros parmi lesquels figurent une jeune fille blonde et un jeune noir se déguisent en hippies afin de résoudre des énigmes policières, assassinats, drogue, etc...) ou d'espionnage.

(poètes, peintres, acteurs, écrivains etc...) qui pensent qu'eux-mêmes et leurs œuvres devraient être apolitiques d'une façon négative envers les genshoirs. Il *n'y a pas* d'artnoir neutre. Ou bien il *est* ou bien il *n'est pas*, un point c'est tout. S'affirmer non-politique est aussi dangereux que s'affirmer «rien moins que nécessaire», c'est une façon «intellectuelle» de se tailler, et les nègres se taillent aussi régulièrement que le gazon des beaux-quartiers de banlieue de la Nouvelle Angleterre. C'est parce qu'il est politique que l'artiste noir est considéré comme dangereux pour ceux qui sont au pouvoir, les nonpeuple. En définissant sa propre réalité et en la légitimant, l'artiste noir devient une force positive au sein de la communauté noire (imaginez LeRoi Jones (Amir Baraka) écrivant les paroles des chansons de James Brown). Vois-tu, *noir* pour le poètenoir, c'est un mode de vie. Et puis, son actiontotale reflètera cette noirté et au lieu d'être un contradicteur de plus, il sera un exemple pour sa communauté.

La poésienoire continuera de définir ce qui *est* et ce qui *n'est pas* ; elle dira ce que c'est qu'*être* et comment l'*être* (comment l'êtres). La poésienoire *est* et continuera d'être un facteur important dans l'édification de la culture. Je suis convaincu que c'est cette édification de la culture que Robert Hayden avait présente à l'esprit lorsque, dans un de ses premiers poèmes, il a écrit ces vers :

L'heure est venue de faire venir les enfants
Le soir dans la quiétude de la salle familiale
Et de leur y apprendre les légendes de leur sang

La poésienoire c'est l'excellence et la vérité, et elle persévèrera dans cette voie. La poésienoire se chargera de dénoncer et d'oblitérer ce qui n'est pas nécessaire à notre existence en tant que peuple. *En tant que peuple* c'est la seule manière de subsister et l'édification de la nationnoire doit se faire à la vitesse maximum. La poésienoire, c'est Ornette Coleman enseignant le violon et les «Suprêmes» redevenant noires. La poésienoire est comme un rasoir effilé qui entaillera profondément la chair, brandi non pour blesser, mais pour tuer l'espritnoir inactif. Mon père, tiens !, il se débrouillait toujours pour se tirer d'affaire, et il n'a jamais été pris sur le fait, et je suis plus malin que lui ; c'est un combat aux frontières bien définies et moi je sais de quel côté je suis. Salut. A toi maintenant.

As-Salaam Aleikum

don l. lee

(à John Coltrane/de la part d'un poète noir/ dans un appt. de sous-sol, en pleurant des larmes sèches de "you ain't gone").

des années soixante
est venu
un train
débouchant/des
années cinquante avec un
wagon doré
dévalant les rails
de l'innovation
embouchant son instrument
a-mélodique
cris rauques
hurlant
pétaradant
faisant reculer certains
(ces lecteurs de journaux qui pensent que la virilité
est quelque chose d'inné)
faites entrer les autres
(les rares personnes qui ne sont pas convaincues
que le monde existe autour de la blan
cheur patentée et de leonard bernstein) (1)

musique endolorie
assassinant notre esprit (nous re-naissons)
nés dans une aberration néotérique
et puis soudain
on envie l'
AVEUGLE -
on sait que lui
entendra ce que jamais personne ne
verra
la musique est comme
ma tête - d'un noir laîneux/
sensation bien désagréable mêlée
de chansons se recoupant en :
nou-ouououououououououououous — *chante*
NOU-OUOUOUouououououououououououous — *fort et*
NOU-OUOUOUOUOUOUOUOUOUS — *haut*

(1) Leonard Bernstein : chef d'orchestre qui dirige le Philharmonique de New York, compositeur de "West Side Story". Il tire sa popularité de la façon très manièrée dont il dirige son orchestre: passe souvent à la télévision.

de toute
ton âme

un peuple qui chante
au rythme de moi
me peignant. me
cardant

j'ai pleuré billie holliday. (2)
les blues. c'est pas not' couleur le bleu
le blues exhibant des illusions de virilité.
détruites par toi. Ascension en :

hurla-aaaaaaaa-nt — *chante*
HURL-AAAaaaaaaaaa-nt — *fort et*
HURL-AAAAAA AAAA-nt — *longuement*
de toute
ton âme

le bleu c'est pas not' couleur, nous sommes noirs.
le bleu c'est pas not' couleur, nous sommes noirs.
les blues me faisaient tout bonnement
chialer).

soultrane (3) est parti en voyage
il a laissé des images de l'homme
il était le modèle à suivre pour
les faiseurs d'hommes et l'annihilateur
des porteurs de porte-documents.

Trane (4) est parti.
(l'a pris son chapeau et m'a laissé tout seul)

mais, frère,
j'ai pas pleuré,
j'ai seulement -

Hurl-eeeeeeeeeee-é — *chante*
HURL-EEEEEEEEE -É — *haut et*
nou-ouououououououous — *fort*
NOU-OUOUOUouououou OUOUOUOUS — *de toute*
NOU-OUOUOUOUOUOUOUOUS — *ton âme et*
OU EST-CE QUE T'ES PARTI, FRERE ? — *laisse*
ta voix

---

(2) Billie Holliday : chanteuse de blues d'avant-guerre, connue surtout du public noir américain.
(3) Soultrane : mot formé de soul (âme-ef soulmusic) et de Trane (abréviation de coltrane).
(4) Trane : abréviation de coltrane. Jazzman contemporain. Se prononce en anglais comme "train".

Ça fait mal, des grands bébés
qui meurent nés. je m'suis attrapé
un train. roues d'acier brisées
par des batônnets de polo glacé. j'suis sorti
et j'ai essayé d'm'envoyer une putain de cinq sous
avec ma carte de la standard oil.

(j'suis tombé sur un pédé qui poliment
s'est gratté le derrière en ma présence.
il a souri avec ses dents cassées pourries par
sa langue trop usée. visage en coup de poing.
dents tombées au rythme de "yesterday"
chanté par ray charles).

les blondes se marraient encore plus
avec des nègres à la dent saillante
qui économisent des pennies (5) et des bouteilles de coca pour le week-end
pour jouer au nègre et à d'autre inventions dégueulasses.
be-bop-ant sur la chanson de james brown
sueur froide - *ces nègres-là ne suaient pas,*
ils transpiraient. et la teinture de la blonde lâcha,
je me suis enfui. elle aussi, avec leurs pennies, leurs cocas
et leurs âmes. à la semaine prochaine, même heure, même longueur d'ondes
pour l'anti-moi en une leçon.

pour ces nègres homo et couards
qui jouent du tchaikovski et
les beatles et qui habitent des
duplex et ont
l'esprit en duplex et
des petites amies en duplex.
qui commettent l'acte
sexuel tout habillés

(qui se cachent à la salle de bain pour lire
jet magazine, qui ne lisent pas le chicago
défendu à cause des fautes
d'orthographe et qui exhibent des étagères
entières de livres européens. intacts. qui

(5) pennies : quelques sous.

cachent leurs disques de little richard et de lightnin'
slim et vous demandent "john qui ?"

de la haine instantanée).

frère, ils ne connaissent rien d'autre,
ils sont trop occupés à s'endetter, à
exprimer leur humanité et
à se déshabiller de leur couleur.

HURRRRR/nou-nououououous/cris/ahiiiii — *improvise*
ahiiiiiii/criiiiiiiie/ouii/ii — *de toute*
ahHHHHHHHHHH/NOUOUOUOUOUS/crIII — *ton âme*
IIE
nou-ouououNOU-OUOUOUOUNOU-OUOU-OUOUS

ces cons de blancs t'ont entendu et
ils ont été annihilés. désintégrés.
un crétin m'a demandé, pendant
my favorite things, *si*
tu étais pratiquant.
j'ai tiré sur cet enfant-de-putain et j'ai dit,
"comme tu vois".

mais, frère,
j'ai pas pleuré.
je m'suis camé pour m'débarrasser de mes pensées ---
ça les a pas empêchées de revenir.
de revenir me détruire

et cet AVEUGLE
eh ben, je l'envie plus
je peux voir son entendre
et entendre son entendu par mes pores.
je peux voir mon je, c'était la vérité que tu as donnée,
comme une merde quotidienne
fallait qu'elle vienne.

tu peux hurler - frère ? — ***très***
tu peux hurler - frère ? — ***doucement***

je t'entends bien
je t'entends bien

et les dieux t'entendront aussi.

un message que tous les noirs pourront piger

(et même quelques nègres)

nous y arriverons
noUS : le peuplenoir, le peuple beau; noUS, les fils, les filles d'un peuple beau
que noUS soit rendu
le nonimpossible
voici venu
le temps, l'épreuve
tant qu'il nous reste quelque chose à sauver (autre que nos vies)

ensemble nous avancerons
l'arme à la main et nos familles
fusionneront avec le soleil
avec l'une/l'autre
nous aimerons,
nous avons toujours aimé
gardons notre sang-froid et aidons l'un/l'autre
allez-y
vos droits sont au bout du chemin
sous la lune,
dans la nuit
donnez un sens nouveau
à l'étoile du nord (1)
à la noirté
à noUS

(1) L'étoile du nord : elle guidait la nuit les esclaves qui s'évadaient des plantations du sud.

decouvrez de nouvelles étoiles :
étoiles réverbères qui exploreront en œil maléfique
étoiles électriques que seul peut voir le peuplevrai
étoiles propres, étoiles africaines, étoiles asiatiques,
étoiles noires œuvres d'art qui pourriront les valeursb-lanches
étoiles meurtrières qui s'élanceront contre
le nonpeuple

venez
frères/pères/sœurs/mères/fils/filles
dansez comme un seul corps
avancez lentement
conscients de votre rythme
conscients de ce qu'est la vie
de ce qu'elle pourra être
et souvenez-vous que nous ne sommes pas des hippies

NOUS SOMMES NES HIP (2)

allez-y. souriez un peu
oui, c'est ça peuple beau
prenez la relève, passez dès maintenant, passez dès maintenant, passez /dépassez
maintenantdépassezmaintenant dépassezmaintenant dépassez maintenantdépas-sez/dépassez
passez, dépassez, passez
dépassez, dépassez, dépassez
le peuplenoir
s'avance, s'avance pour remettre
cette terre entre les mains
de l'homme

De ce mot a été tiré «hippie»
(2) Hip : mot du langage populaire qui a plusieurs sens.
— être hip : être «à la coule»
être «à la hauteur», bien connaître les réalités de ce monde
— être moderne, à la page
de ce mot a été tiré « hippie ».

l'Unité Nigériane/ou des petits nègres qui tuent des petits nègres (pour mes frères Christopher Okigbo et Wole Soyinka)

imagine un peu
que ceux qui font
les guerres
soient obligés de se battre ?

ça s'appelle l'ornoir
et vous
mes frères/anciens guerriers
qui possédiez la nuit
qui
ne connaissaient pas d'intrus
vs. êtes devenus asservis
et avez sciement vendu vs/ns mères
il n'y a plus de larmes
les larmes n'arrêtent pas les balles
les morts ne pleurent pas
les morts poussent, c'est tout; bonne récolte cette année,
pas vrai

ça s'appelle l'ornoir
et vs. vs. battez aveuglément
vs. vs. lancez contre vs./propres mi-nuit
contre vs./propres enfants de demain.

allez un allez deux
contre le milieu il y a
un programme spécial avec l'agent de l'O.N.C.L.E.
avec un nègre sur le dos
qui jouait au ping-pong avec jésus
et qui a gagné
petits nègres
qui tuez des
petits nègres : à temps/en temps/en dehorsdutemps/en
leurtemps/autempsdesautresgens car
les nègres tuaient les nègres toutletemps

imagine un peu
que ceux qui font
les guerres
soient obligés de se battre ?
l'ornoir ce n'est pas
le nouveaunègre :

avec l'accent britannique
il m'a appelé "vieille branche" un jour,
j'ai frotté sa peau
ça n'a pas déteint, même lui s'en est étonné
çui là
un autre pédé qui fumait la pipe
il a perdu ses couilles en
complet croisé
en faisant de la publicité à la télé
avec son diplôme d'histoire européenne
petit nègre
s'est suicidé avec une cravate de hippie
sa m'man l'a même pas reconnu/
elle a cru que c'était de la réclame pour la TWA ou quelque chose qui sortait d'une machine à sous bariolée
l'a insultée
en parfait anglais
l'a appelée :
Maman-Chérie
RECHERCHÉ RECHERCHÉ
des guerriers noirs pour le sud
pour se battre au mississipi africain
le sud, jeune homme, pays d'avenir.
ils ont tous raté ce train,
sauf une sœur
elle voulait combattre l'ennemivéritable
mais elle n'était par "éduquée"
portait le boubou
ne parlait que le dialecte
et avait le monople de la beauténoire
quand on s'est connus - elle a souri et m'a dit : "je suis l'or véritable je suis l'or-vrai"
imagine un peu
que ceux qui font
les guerres
soient obligés de se battre ?
le véritable ornoir
était la avant les foreuses
avant ceux aux yeux-pourris.
avant les poseurs de barrières,

avant les puits,
avant l'accens britannique
avant jésus,
avant l'air conditionné,
avant le canon,
le véritable ornoir : c'était maman et la petite sœur; c'est maman et la petite
sœur.
était là avant les "éduqués",
avant les mangeurs de cochons,
avant les porteurs de croix,
avant le pape,
avant les guerriers-nègres.
le véritable ornoir
c'était le premier guerrier.

le sud, jeune homme, pays d'avenir.

petits nègres
qui tuez des
petits nègres
le faible contre le faible.
le laid contre le laid
l'impuissant contre l'impuissant
le peuplevrai devenant nonpeuple
et mes frères nous avons plus en commun
que la pigmentation et la stupidité.
ce même vieux deux-pour-un
on l'a joué au coin de la 47° rue et d'ellis
inventé au coin de la 125 et lenox
et maintenant c'est le double-jeu depuis
les marécages de palétuviers jusqu'à la savane ;
deux nègres au prix d'un seul.
nouveaunègre
a perdu son chemin
une fille bl-anche lui a montré la route
l'est toujours perdu
elle a dit bl-anc/l'a cru entendre mords dedans
l'a tout mangé
même lui-même

imagine un peu
que ceux qui font

les guerres
soient obligés de se battre.

y faisait cavalier seul, s'est trouvé un nouveau dada
il est "brun" avec un doctorat en
psy-chol-o-gie
et y spromène toujours avec des
trous
dans le cerveau.
perdulatête

l'ai vu l'autre jour
sa tête sur les rails -
l'essayait de se débronzer.
on demande le véritable jésus christ
s il vous plaît
il est convoqué ;
t'as fait que les noirs se prennent pour des trains

bien dressé.
européen africain a passé
un double diplôme
à Oxford.
y porte des sous-vêtements en ban-lon et des chaussettes bl-anches.
s'est débrouillé un regard de tueur,
est devenu membre du club des angesdelamort
y veut pas plus de deux enfants

le véritable ornoir
sera rendu infirme
violé
puis tué
par
ordre
croissant.

je n'aurais pas
la joie
de l'appeler
ma sœur
le sud, jeune homme, pays d'avenir.
imagine un peu
que ceux qui font
les guerres
soient obligés de se battre contre toi.

abdelaziz mansouri :

ras l'mouqaf

le Cap se presse que je démonte au fer rouge vers une périphérie de combat
le Cap des Chômeurs
de toute voix dynamitant l'espace, volant en éclats, déroulant ses pièges qui devaient me poursuivre
pas en songe
et ses boulimies outrancières dans le kaki et le dialecte régional des bagnards en liberté, des campagnards en diaspora
à l'heure des anciens combattants se protégeant du froid contre la muraille à démolir

Ils
vont porter son déjeuner au détenu, conduire le gosse au msid, poster une lettre :

nous sommes bien et très bien
ne nous manque que votre cher visage
nous voulons que vous veniez parmi nous
nous attendons une réponse immédiate
et c'est tout

Ils
que j'éclipse en coulant depuis Cap que je poursuis de mon seul typhon divinatoire n'hésitant pas à les éparpiller sur le pavé, sur les trottoirs, dans les mosquées. Ils mangent dans le même plat et se disputent la viande, se volent, se saoûlent ensemble, se surveillent puis se tapent sur les cuisses, dénigrant leur déchéance dans la chute des autres
vachement cap Ils
qui savent que Vendredi saint Que Ramadan-obligation-Nuit du Destin meilleure à mille mois Que mariage confirme la religion et complète la maturité Que la nouvelle femme peut pénétrer dans la maison lors même que la défunte soit encore sur la planche mortuaire Que le vrai musulman doit savoir lire sa lettre, tuer sa bête, laver son linge Que Dieu est grand, donne et prend Que son prophète et le prophète de son prophète envoyé au bout de chaque siècle pour régénérer l'Humanité Que que rien ne demeure.

me dictent me dictent les voies de ma futurition ô cap

lorsque tu passes
jellaba sur l'épaule
en direction des cimetières où tu t'arraches les ongles à ramasser les escargots et à manipuler les hérissons
trainant les jambes entre les dépotoirs à la recherche d'aliminium, de fer et de carton, fouinant avec un crochet, glissant dans tes narines le tube du contraceptif, le respirant jusqu'au sourire, jaugeant la semelle usagée, puis te grattant la barbe avant d'allumer le mégot d'un geste malin ô cap
tout cela sur un bout de trottoir
toi
la main sur ton nombril et le mien où s'accumule notre pudeur jalousement dérobée ?
tu t'interdis
tu fumes un ou deux sebsi honni soit qui mal y pense et tu entonnes
En-Nîl nagachi
le Nil d'il y a trente ans que tu dis être le plus beau fleuve du monde
ses roseaux fourniraient le naï le plus beau du monde
tarbouch et gilet londonien
el fanni malouch watan (Vers une samba aux reflets de Sphynx)
l'automne lui a succédé
avec lui se fanèrent les fleurs de l'amour
Cap ainsi fait. De Damas et de Amman. De Baghdad et de Jabal Loubnan. Ainsi fait et tu n'y peux rien. Khaled Beloualid est dans ta peau et tu n'y peux rien. Jaâfar est dans ta peau, l'Oum Kaltoum diluvienne. Alors tu imagines
tu imagines :

de Souss il est parti
à Damas que le génie a désignée
il a frappé à une porte et le personnage est sorti
— mon frère grâce à toi un trésor peut être déterrré
— mon frère honore ma maison et je te serais acquis à jamais
c'est à la tombée du jour que les montagnes se sont écartées
pour aux deux hommes confier or et pierreries

tes chevaux ailés te transportent d'une traite de l'océan au golfe. Tu imagines mon brave. Contes et légendes. Vers une culture de séparés.
j'exhulte
j'exhulte
cap sur cap jusqu'à la halqa où tu piétines les tessons, où tu bois l'eau bouillante et dévorces vivantes vipères et couleuvres. Tu défais la zazza, tu frappes le sol du pied et tu scandes sur un rythme de trois cent soixante cinq moussem l'invocation à Moula Baghdad. Et les saints, les demi saints et leurs serviteurs honorés. Exaltations où tu t'écroules cosmique frappé dans tes servitudes les plus basses. A prolonger jusqu'à l'étranglement dans des transes d'apocalypse. Tu baves mortes et vivantes, les dattes dépositaires de litanies offertes au plus heureux ; Elles détruiront vos ennemis et les co-épouses par les vertus de la vengeance que toute souffrance appelle. Tu sors ta barbe passée au henné. A brandir trois lunes pleines durant avant de la scalper ma barbe vile comme la ville que voilà promue grande sorcière au

sortir d une longue prostitution à face noire sous le couvre feu, crachant vers la postérité une lèpre qui se refuse, qui projette des caillots marqués à jamais par une digitale de tirailleurs et de goumis, de charniers et de carnage. Et je t'enterre et tu m'enterres mon cap martyr, mon cap sectaire qui va vilipender le Chouri et glorifier l'Istiqlali pour bien faire ton devoir. Afin de mériter le baume des mains caressantes qui se posent sur ton front, te donnant le temps de t'évanouir sous le coup de la plus haute jouissance avant de se dérober, te laissant sous la tête un rocher
un sort où ressasser la mort ancienne et ta détresse quotidienne
d'un cap l'autre jusqu'au figuier de tes malheurs où l'on te retrouvera mach' hout (muet ou frappé de surdité) ou victime d'une autre calamité comme c'est légion dans l'éventail de tes infarctus de myocarde, de tes syncopes et de tes artérioscléroses ô cap
sourcière à ciel ouvert où la horde catalysée depuis mille ans
son œil permanent où s'accumule le pou lpe des nuits collectives éventrées par le couperet du désespoir
mais l'aire future d'immortalité

les oiseaux reviendront nicher dans les maisons hautes et larges
loin de la cargaison des mutilés où l'aube surgit boiteuse
à compromettre pour encore plus de suspicion
à chasser vers des esplanades de turbans
qui furent blancs
où jamais arbre ne bruit
hormis les racines écrabouillant le grain de riz multicolore, brisant l'immense ménopause
son jardin vert
son bout de terre
son coin de mer où va jouir l'homme moyen doué de sourire et de gamètes fertiles où l'on s'exhibe
sous des manteaux de vieille fille dans des peaux reprisées, montrant bague, ceinture et souliers se pavanant sur des rives de lointaine agonie d'où partir chargé de pâleur de rencontres
où côtoyer
tout un cap de poulains devenus barbares, à présent moro incapables d'aller au delà de l'enceinte en glissant des remparts sur des cornes de chèvre

puis dormir d'un sommeil tragique peuplé de petites morts disant que le crime ne paie pas que poursuit une malédiction d'orphelins placés sous la garde du glaive le plus rancunier. Liés par le feu et le lieu. N'ignorant que leur pouvoir flanqué d'épines et leurs droits bridés. Tous ensemble en position de symboles cap sur l'œil unique du démon gesticulant et se frappant la poitrine. singe comme sa vérité
fraternel comme la coquille rapace ô cap
d'asphyxie l'angoisse bondée de charrettes et de muletiers
ma clairière de baïonnettes
ma chronologie de générations déjouées

et le temps
l'anti-temps
l'autre temps
notre temps au bord du gouffre où je m'oublie affectivité et somme de besoins quelque part, dans quelque lieu fermé au public

j'apprends à haïr à partir d'une idée plus ou moins précise de veuvage d'errance dans le corps à corps où je me produis soudain investi de violence sans une seule formule magique
paré pour l'attentat

sans te pleurer de douleur inoffensive mon cap
quand tu te lèves rempart en lacets autour de nos côtes
quand tu te sépares en marchands de beignets et de charbon, en teinturier, en écurie et en four à pain
pour dire
pour ne pas dire et être le bras et le giron, le sexe et le poumon ô cap en anse de panier aux heures de pointe
en foule d'anonymat derrière les insomnies chroniques et les asthénies à prendre en pitié l'espace d'un combat à la fontaine

Cap mon Cap
tu secoues ta crinière vers d'autres forteresses. Tu glisses vers des murailles à brouter d'un sourire carbonisé pendant que s'assemblent qui se ressemblent sortis des pores de ton corps
d'où l'on ramena aussi des couteaux plus ou moins rouillés
mais que ta colonne vertébrale rendra perlés de mercure réparti en globules de survie
hommes et femmes où nous sortons, nous nous retrouvons pleins vis-à-vis du rêve portant nos déchets, nos théières, nos souvenirs et leurs murs éternels dans les fixations
comme un gaz mortel à respirer pour dire contre sagesse et néant : "j'ai consumé ma force l'espace d'une vie de labeur"

Cap Cap Cap
conciliabule depuis tout ce que tu n'es pas
et dans le rêve cyclique
fougères en escalade autour des miradors
le rêve
regard sous lequel je persiste
villes entières s'arrachant aux historiens et aux envahisseurs
en partance vers demain
où seuls vivent les peuples

tahar benjelloun

villles l'œil

Porte de l'Afrique
à quelques doigts de l'Europe
ouverte, donnée
avec à peine quelque teinte exotique
un grand chapeau de paille et un porteur d'eau de toutes les traces bariolé
un petit musée un dirham le sourire et la dent en or scintille
pose, pose pour le souvenir standard le grand socco emporté par petites tranches
dans le tourbillon des promesses et l'illusion embaumée.
une casbah par maison
des jardins nantis votre imagination
des places coule votre délire
décor nos corps juxtaposés alignés nos corps
sahara fertile
le miracle notre peau étalée dans les bazars
terrible notre mémoire qui revient de loin
la rue
quinquagénaires traînent leur cadavre
mollusque et voix visqueuse
quelques dollars épinglés sur le front
l'œil sur la tempe
l'œil sous la gorge
la nuque déplacée
des gosses comme des petits pains
des sexes démesurés viennent fouiller dans le dos
arrachent les dents et s'en vont dormir sur le sable de leur désir
et attendent

Je marche
et mes pas laissent des volcans éteints
je marche
et capte les messages anonymes
je n'entends que louanges
je capte un regard désarmé
et je m'arrête

la ville est une forêt qu'on démantele
suite à la méditerranée qui enroule ses estivants
dans la nuit des pierres
et le mica qu'on dévore
Ville !
O rires furibonds
sur ton seuil je dépose la blessure
qu'éclate le mutisme
ciel se confond. dans tes yeux brûlés
sur amas d'une vie à refaire
le défi de tes enfants à relever
dans la fantasia de ton ventre
clair l'arbre se plie sous le bras
tu n'as plus qu'à ramper sur la pointe de tes silences sur la pointe
de tes regards
impensable l'absence des cigognes et des sauterelles quel malheur
pour un rapt inutile

Pousse ton espoir sur les boulevards
tu nommeras le silex et l'instant cendre
la ville s'ouvrira
plaie profonde.

(*) - Ce texte est tiré d'un recueil en préparation : «Hommes Sous Linceul de Silence».

Non.
Pourquoi lyncher l'ombre et redonner le cancer de votre salive
ouvrez leur poitrine
dépecez leur ventre
et sortez les rats qui pourrissent

Ablutions à l'alcool
dans nos mains une étoile
dans notre bouche une mitraille
EXPULSONS LE SOLEIL
de nos murs notre sang
jaillira
en ouverture
ternira vos cieux
l'apothéose est la mer
une fois une le sable se meut envahit vos nuits palpitantes
nuits orientales
nuits andalouses
nuits d'insomnie
dans les caves et les terrasses
tout pour un dollar
de la cervelle en poudre
du kif en portion
une nuit avec une fille
une vie avec un gosse

Circulez entre les murs
vous verrez des mains suspendues
des yeux incrustés

ahmed janati

al janaza

la meule tourne
lourde
de nos vomissements d'ulcérés
les vomissements de notre Nuit de brebis
ou à l'ombre de notre peur.
lourde
de nos mâchoires édentées
mordant dans la poussière de l'immense arène
de notre sous-développement.
Nous ferons ENCORE notre pain
de la farine-morphine de nos bourreaux.
Lourde de nos peaux desséchées
minarets de squelettes sur squelettes
épouvantail-muezzin.
Lourde de nos turbans de six mètres
SALIS
qui ne servent plus à cacher la honte de fronts baissés
et nous OSONS afficher sur nos fesses aux vents
la fierté de ce Maroc des écoles primaires.
La meule tourne
meule de l'oppression et de la répression.
Qu'importe qu'il n'y ait plus d'eau dans vos ruisseaux
chevaliers des croisades don-quichottés
chaussez le guide baptisé corruption
et puisez dans le désert de notre soif
les larmes et la sueur
de 15 millions moins quelques cents.
Non mon enfant
il n'y aura pas de printemps cette année encore
le chemin est long pour cueillir le sourire
dans nos tripes bétonnées
de you-yous. Egalité. Progrès.
micros
serpents à sornettes.
Non mon enfant
tu n'iras pas sur leurs boulevards

Ahmed Janati. Né à Ahermoumou - 22 ans - Termine des études. Al Janaza est son premier texte publié.

cimetières à néon et à linceuls importés
grossir la foule qui paie pour creuser sa fosse.
Nos ancêtres ont porté le fusil et fait parler la poudre
on avait cru les vautours chassés
avec le drapeau des roumis
mais c'était notre mille et deuxième nuit.

Et je suis revenu vers toi
terre ma mère
rechercher mes racines dans l'anonymat de ta souffrance
déterrer mon arbre généalogique
lien par toi accouché dans des draps déchirés
et recousus inlassablement du fil doré d'un fatalisme mortel
me laver du mot à la source amère de ton désespoir
partager la froideur de ta nuit hors-circuit touristique
Mais autour de toi un peuple qui t'ignore
un peuple de païens
édifiant autel sur autel aux sangsues
attendant le miracle du ciel
ou les miettes des ogres
peuple
tes genoux sont pierres de ramper
troupeaux matraqués à coups de promesses
sur des chemins où les soleils meurent DEJA
et le bandeau ne pèse même pas
il a épousé tes os
car on ne t'a laissé qu'un squelette pour insensibiliser ta faim
ta langue gèle
on te montre le juif à insulter
et tu l'insultes
et l'occident
nouvelle kaâba pour tes prières de désorienté
car le mal est en Nous
et l'on se crache sur les yeux la baraka du démon
au rythme des tambours
pour une amnésie millénaire.

Au sujet d'un certain procès de la la littérature maghrébine écrite en français

par abdellatif laâbi

Tout semble indiquer depuis quelque temps, qu'un nouveau procès de la littérature maghrébine dite d'expression française soit engagé. En l'espace de quelques mois, plusieurs critiques s'en prirent, d'une manière plus ou moins directe, à cette littérature en tant que telle, à certains de ses représentants, de l'ancienne ou de la nouvelle génération, à certains organes où ces écrivains publient leur production, notamment SOUFFLES (1).

La mise au point suivante n'est motivée ni par un quelconque instinct de conservation, ni par la défense a priori de ce secteur de la création littéraire au Maghreb. Nous pensons avoir été parmi les premiers à relever certaines contradictions insurmontables de cette littérature, les cul-de-sac sur lesquels ont débouché plusieurs écrivains maghrébins de langue française. Nous avons attiré aussi l'attention du public maghrébin sur les dangers d'assimilation à la culture bourgeoise occidentale auxquels plusieurs écrivains maghrébins ont été exposés et s'exposent toujours.

Nous avons dénoncé en son temps, tous les courants inauthentiques et marginaux qui se sont manifestés depuis les origines dans le cadre de cette littérature : folklorité, intimisme, misérabilisme, ethnographisme, etc...

Enfin, nous étions parmi les premiers à appeler (et à l'appliquer dans l'action quotidienne et dans la réalité concrète) à ce que notre production maghrébine en français soit orientée, dans sa communication pratique (édition-distribution) et dans sa logique profonde, vers son public véritable : le public maghrébin et arabe en premier lieu. Nous n'avons jamais cessé de dénoncer les œuvres qui furent et qui continuent à être des plaidoyers en faveur de notre société, de notre culture, des cahiers de doléances dirigés vers l'appréciation et le visa de mérite du public de l'ancienne métropole colonisatrice. Nous avons œuvré et nous œuvrons toujours pour que cette production soit traduite systématiquement en langue arabe.

C'est dire que nos positions sur les problèmes de cette littérature n'ont jamais été dictées par un quelconque esprit de sectarisme ou d'appartenance à une communauté linguistique ou culturelle spéciale, séparée.

Le passé, le présent comme l'avenir de notre littérature, nous n'avons jamais cessé de les considérer dans leurs problématiques d'ensemble et nous n'avons jamais raisonné unilatéralement en fonction de la littérature dite d'expression française.

Autre précision : beaucoup des critiques mentionnées s'adressent aux écrivains qui publient dans SOUFFLES ou à la revue en tant que telle.

Sur ce point précis, il ne s'agit plus de laisser planer la moindre ambiguïté quant au contenu et à l'orientation de la revue.

Si SOUFFLES a été au départ une revue essentiellement poétique et littéraire, elle a réussi à opérer, au fil des années, un élargissement et une reconversion considérables. Il faut

---

(1) — Ibrahim Al Khatib. «A propos de L'oeil et la nuit d'A. Laâbi». Revue **Afaq**, Rabat (Revue de l'Union des **écrivains du** Maroc). Automne 1969.
— Idriss Khury. «L'avant garde marocaine à la recherche d'un microphone» Revue **Shi'r** (Beyrouth). No 46. Printemps 1970.
— Abd Almoumen (pseudonyme). «Appréciation de la littérature maghrébine d'expression française A propos du roman de l'algérien **Rach'd Boudjedra** : La répudiation ». Revue **Afaq Arabia** (Paris). No 11. Mai 1970.
— Ahmed Sabri. «Pourquoi je n'ai pas signé le Manifeste de la revue SOUFFLES au sujet de la Palestine». (Souffles n° 15. Spécial Palestine). Revue 2.000 (Rabat) No 1 Juin - Juillet 1970.

être réellement de mauvaise foi pour ne pas le reconnaître et pour ne pas saisir la signification de cette courbe de progression. SOUFFLES, et ceci est clair pour tous nos lecteurs, est aujourd'hui une **revue culturelle et idéologique.** La production littéraire ou artistique prenant sa place, au rang qu'il faut parmi les nombreuses rubriques de la revue.

L'équipe de SOUFFLES entend , comme elle l'a réaffirmé dans le prologue **du n° 16/17** et la présentation des rubriques **Action idéologique, Luttes ouvrières, Nation Arabe, SOUFFLES-Art et littéraires** mener la bataille sur le front idéologique et culturel par tous les moyens d'expression et d'analyse. En fait, cette option dépasse de loin le simple élargissement d'un éventail de matières et de sujets. Il y a là l'indication claire que l'équipe de la revue a décidé d'en finir avec les séparations intellectuelles et artificielles entre création et réflexion, théorie et pratique. La production littéraire ou la critique littéraire n'ont de sens pour nous qu'intégrés au combat idéologique et culturel le plus large.

Une revue littéraire, dans les conditions présentes de notre lutte, équivaudrait à vouloir enfermer les écrivains dans le ghetto d'une secte mystique ou du jargon d'une corporation artisanale.

C'est ce que la plupart de nos Oudabas n'ont pas réussi à saisir jusqu'à maintenant, perpétuant leurs rêves de sauver l'humanité par le seul pouvoir de leurs écrits.

Ces précisions nécessaires étant acquises, revenons-en maintenant aux termes de cette campagne d'intoxication afin d'en dégager les motivations et les intérêts qui la sous-tendent.

Ce qui nous frappe, en premier lieu, dans les divers articles mentionnés, c'est leur ton passionnel et haineux.

Avant de répondre au contenu de ces articles, il est utile de s'arrêter à leurs auteurs, d'autant plus qu'ils sont loin d'être isolés ou indépendants de certains courants idéologiques que les intellectuels militants n'ont cessé de combattre.

Connaissant depuis longtemps ces auteurs, sauf celui de la revue parisienne Afaq Arabia qui n'a pas eu le courage de signer son article, nous ne sommes nullement étonnés que l'injure et la provocation soient les seules armes critiques qu'ils puissent utiliser. Ces oudabas ont démontré depuis des années leur incapacité à prendre leurs responsabilités, liés qu'ils sont à tout ce que l'idéologie bourgeoise a de sournois et de pernicieux et s'enfonçant de plus en plus dans le cercle vicieux des intellectuels de cafés, des intellectuels pleurnichards.

Voilà donc que ces écrivains «progressistes» (comme si ce mot n'était pas devenu depuis belle lurette une maison de tolérance), ces écrivains qui se sentent «étrangers» dans ce monde, dans cette société (c'est le leitmotiv de la revue « futuriste » 2.000 dont le premier numéro vient de paraître), ces admirateurs plats de Albert Camus (l'Etranger lui aussi), Jean-Paul Sartre (la Nausée), Robbe-Grillet, bien qu'ils s'expriment en arabe et montent jalousement la garde autour de la culture nationale, du patrimoine arabe, de «l'authenticité», comme s'il s'agissait d'un monopole qui leur était acquis de droit, voilà que ces écrivains «conscients» (autre leitmotiv favori) se découvrent brusquement l'adversaire et le bouc emissaire désigné pour compenser toute la retenue d'énergie qu'ils n'ont jamais voulu ou pu dépenser pour lutter contre les ennemis de toute culture de libération : le néo-colonialisme et l'impérialisme culturels, la culture et l'idéologie bourgeoises, l'idéologie technocratique et universitaire bourgeoise.

Il devient alors manifeste, et c'est

ce que nous montrerons, que ces écrivains, totalement déphasés par rapport à la bataille culturelle et idéologique véritable qui est celle de tous les intellectuels militants au Maroc et au Maghreb, deviennent à nos yeux des alliés objectifs des courants idéologiques qui sont de connivence avec l'appareil idéologique répressif global.

Ce courant petit-bourgeois et opportuniste ne nous étonne nullement en un moment où la lutte de la jeunesse, des étudiants, des travailleurs et des masses populaires en général est en train de dévoiler quotidiennement la démission de certaines couches intellectuelles privilégiées, leur engagement progressif dans le système idéologique répressif, leur trahison à la lutte et la cause des masses exploitées.

Confinés dans leurs cercles de strip-tease intellectuel, participant assidûment à la presse bourgeoise, ces mandarins sont à peine capablee de murmurer quelques oppositions à la tutelle des idéologues bourgeois, opposition qui n'arrive d'ailleurs guère à dépasser les termes d'un conflit de générations.

Et voilà que des terrasses de leurs cafés et du haut de leurs tours d'ivoires existentialistes, ces intellectuels se mettent à vouloir aimer le peuple et à verser la larme quotidienne de crocodile sur sa misère et l'injustice qu'il subit.

Ce genre d'amour étouffant pour les masses exploitées, on le sait, n'a jamais avancé les masses d'un pouce quant à leur organisation et à leur lutte contre le système de l'exploitation de l'homme par l'homme.

Par contre, le populisme-misérabilisme de ces écrivains-mandarins fait la jouissance particulière d'autres mandarins voulant retrouver chaque semaine les émotions d'un moment de bonne conscience (c'est gratuit, le complément culturel du Journal Al Alam du vendredi est compté dans le prix du numéro).

Faut-il rappeler à nos Oudabas combien cette conception de la littérature et du peuple rappelle les élans des vieilles dames s'occupant d'œuvres de bienfaisance ou de sociétés protectrices des animaux ?

Encore quand nos intellectuels-mandarins veulent bien «prendre pour sujet» Allal ou Hoummane, jardinier, portefaix, paysan pauvre.

Mais voilà qu'ils veulent paraître à la page et démontrer que les techniques dernier cri de la nouvelle ou de la poésie ultra-moderne ne sont pas des secrets pour eux.

Rassurez-vous, ces intellectuels ont lu (souvent dans l'édition originale) les derniers ouvrages de messieurs les structuralistes ou le dernier manuel de comment tel poète luxembourgeois a dépassé la poésie articulée. Sur ce plan, c'est-à-dire en matière d'aliénation par le surproduit de la culture bourgeoise, ils n'ont rien à envier aux intellectuels francisants dont la «culture mère» est étrangère. Disons même que parce que ces écrivains croient avoir du retard à rattraper et que l'homme cultivé est celui qui connait tout, ils se jugent obligés de déployer un zèle particulier pour qu'aucune mode nouvelle ne leur échappe.

Cela donne «la littérature d'avant-garde». Robbe-Grillet, Sarraute, Ionesco, V. Woolf, R. Barthes sont passés par là. Cela donne aussi des héros déchirés, abattus, des nausées existentielles et, parce que c'est soi-disant avant-gardiste, de l'audace sexuelle. Tel écrivain croit avoir créé un inédit fulgurant dans l'histoire de la littérature arabe parce qu'il a mis en scène dans une de ses nouvelles deux homosexuels.

En dehors de toute cette cuisine intérieure de ce qu'on appelle «les secrets de la création littéraire» ou «l'inspiration», la seule préoccupation de ces écrivains semble être la **publication.** L'écrivain croit avoir rempli son rôle lorsqu'il voit, chaque quinzaine, son nom sur un journal ou revue nationaux ou du Proche-Orient.

Et ainsi, tous les deux ans, son siège au Congrès des écrivains l'attend. Il soutiendra une motion pour la Palestine, une autre contre l'intervention «étrangère» (1) au Viet-Nam et une troisième sur la nécessité de la liberté d'expression et l'indépendance de l'écrivain.

Nous nous en arrêtons là concernant l'anecdote pour en venir à l'analyse elle-même. Mais nous avions jugé utile de donner au lecteur, surtout maghrébin et autre (2) une idée des préoccupations et positions de ceux qui se présentent aujourd'hui en inquisiteurs attitrés de la littérature maghrébine écrite en français et de la revue SOUFFLES, et ceci au nom de «l'authenticité» (Al Asalah), du progressisme et, chose curieuse, de la moralité (3).

La question fondamentale qu'on doit se poser en définitive est la suivante : qui a intérêt aujourd'hui à étouffer la voix des écrivains maghrébins dits d'expression française ?

Il nous apparait clairement, considérant les instances et les milieux d'où partent les condamnations les plus passionnelles ou les plus sournoises, qu'il s'agit·

1 — des milieux de la bourgeoisie locale, traditionnaliste ou moderniste qui n'a cessé depuis le déclenchement du mouvement national de barrer la voie à toute prise de conscience réelle des masses exploitées de leur véritable projet de libération sur le plan culturel et politique. Qu'elle déploie l'étendard de l'idéologie théologiste et de l'arabisme étriqué ou qu'elle prenne le masque démocratique et moderniste, cette bourgeoisie s'est toujours présentée comme la dépositrice unique et inconditionnelle du patrimoine spirituel et culturel national et arabe.

---

(1) Au dernier Congrès de l'Union des écrivains du Maroc, la motion sur le Viet-Nam a été rédigée telle quelle.
(2) Le lecteur marocain connaissant directement l'inaction, les compromissions et la production des écrivains dont nous parlons.
(3) Voir l'article de A. Sabri, la Revue 2.000 **op. cit.**

Aujourd'hui, ce monopole craque de toutes parts avec la montée irréversible des forces militantes et populaires qui ont saisi le sens profond de cette mainmise de la bourgeoisie sur la création et l'action culturelles. La bourgeoisie démontre, et ceci ne fera que s'accentuer, qu'elle n'est capable de produire qu'une culture décadente et antipopulaire, allant à l'encontre de la prise en charge par les masses exploitées de leur culture.

Mais ce qu'il faut préciser, c'est que cette bourgeoisie est la seule classe possédant actuellement, du moins au Maroc, de puissants moyens de diffusion, notamment sur le plan de la presse écrite.

Par ce canal, la bourgeoisie locale a réussi à drainer vers elle et à assimiler progressivement de nombreux cercles d'intellectuels petits-bourgeois dont le souci majeur est de trouver un terrain public où donner libre cours à leurs démangeaisons cérébrales. Cet opportunisme congénital a conduit la majorité de ces intellectuels à être objectivement complices de l'idéologie bourgeoise ou dans les cas les moins pessimistes à ne constituer qu'une opposition interne dans le cadre de la même idéologie.

Ces vérités évidentes pour un intellectuel militant conséquent, nous n'avons cessé de les répéter, espérant que cela pouvait aider à la clarification et à libérer ceux qui avaient tendance, en principe, à ne pas se laisser intégrer dans le système idéologique bourgeois.

Cette clarification, les engagements et l'action qui s'ensuivent, ont été toujours pour nous la seule plateforme en vue d'un dialogue adulte, sérieux et militant avec n'importe quel écrivain.

Que ces milieux donc dirigent aujourd'hui leurs flèches contre nous, nous le comprenons aisément. Nous n'avons jamais accepté de compromis et le rassemblement de toute la gent écrivante dans une corporation pacifique n'a jamais été notre souci majeur.

Néanmoins, nous ne sommes pas de ceux qui agissent par rancune ou qui désespèrent de la perfectibilité humaine. Nous ne refusons jamais le dialogue, la plateforme de ce dialogue étant, nous l'espérons, claire aujourd'hui.

2 — cette campagne d'intoxication provient aussi des milieux ou instances de la petite-bourgeoisie bureaucratique maghrébine (et ceci est notamment valable pour l'article d'Afaq Arabia) mus essentiellement par la rancœur contre les intellectuels en rupture avec les expériences sociales et politiques de certains pays maghrébins. Ici le problème est plus complexe et nécessite pour une meilleure appréciation la participation d'autres écrivains maghrébins, surtout algériens. Ce que nous pouvons toutefois préciser en toute objectivité, c'est que nous refusons que la littérature maghrébine de combat écrite en français ou ses représentants qui refusent de se laisser embrigader deviennent les boucs émissaires d'une politique qui est loin d'être parvenue à libérer sur le plan culturel ou idéologique les masses algériennes.

Nous avons malheureusement trop connu dans les différents pays maghrébins la triste expérience d'une démagogie renouvelée concernant le problème de l'arabisme et de l'arabisation pour ne pas nous méfier de ces flambées généreuses qui relèvent plus du défoulement et du transfert que d'options imprimées dans la réalité et dans l'action.

Il est facile de proclamer la mort d'une littérature qui a joué son plein rôle dans la lutte de libération contre le colonialisme et qui continue à jouer son rôle aujourd'hui sur le plan de la décolonisation et de la lutte anti-réactionnaire et anti-impérialiste. Ce qui est plus difficile, c'est de lever les obstacles, et dans chaque pays maghrébin, qui empêchent les masses maghrébines de s'exprimer et de balayer toute tentative de reconquête néo-coloniale ou impérialiste sur les plans idéologique et culturel et aussi, bien sûr, économique ou politique.

Lorsqu'on commence (et c'est ce que fait l'auteur de l'article d'Afaq Arabia) à mettre dans le même sac A. Sefrioui (littérature folklorique) et Kateb Yacine (littérature de la révolte), Mouloud Feraoun et Rachid Boudjedra, nous sommes en droit de nous douter des motivations de ce confusionnisme, fût-il étayé par les meilleurs systèmes de classification des sciences humaines.

Pour conclure, nous pensons que l'écrivain maghrébin, quelle que soit sa langue d'expression, doit être plus que jamais vigilant vis-à-vis de toutes les tentatives de mystification visant à l'éloigner de son objectif permanent de lutte sur le front culturel et idéologique, contre toutes les forces conjuguées de la réaction et de l'impérialisme.

Notre bataille est claire. Dans ce contexte, il est évident que les milieux qui lancent aujourd'hui la pierre aux écrivains maghrébins militants sont soit ceux qui sont objectivement liés aux classes dominantes et exploiteuses, soit ceux qui ont démissionné (tout en maintenant un jargon progressiste) quant à l'entreprise de libération des masses exploitées maghrébines et à la lutte radicale et sans compromissions contre le néo-colonialisme et l'impérialisme. Cette bataille commence à peine. Elle nécessite pour son développement que les écrivains mettent toutes leurs énergies au service des masses laborieuses et exploitées, qu'ils plongent dans le corps vivant du peuple afin de se corriger, d'apprendre, d'avancer et de faire avancer. La littérature de nos peuples de demain dépendra de cet engagement qui ne souffre aucune hésitation.





souffles
arts

par octavio getino
et fernando solanas

Dans un monde aliéné, la culture - c'est évident - est un produit déformé et déformant.

Dans le cas spécifique du cinéma - art de masses par excellence - ce qui s'impose c'est une tranformation de simple spectacle en moyen actif de désaliénation. Son rôle dans la bataille pour la libération totale de l'homme est de première importance.

C'est ce que proposent Fernando Solanas (argentin 33 ans) et Octavio Getino (espagnol, 34 ans) dans cet article dont nous présentons l'essentiel.

Solanas a commencé ses activités cinématographiques avec le court métrage **Seguir andando (Aller de l'avant)**. Getino, qui habite en Argentine depuis 17 ans, a obtenu le Prix de la nouvelle de la Casa de las Américas, pour son livre **Chulleca** ; en 1965, il a réalisé un court métrage **Trasmallos.** Ensemble ils ont récemment réalisé **La hora de los hornos (L'heure des brasiers)**, violente dénonciation cinématographique des injustices auxquelles sont soumis les peuples latino-américains :

Il n'y a pas si longtemps, cela aurait semblé une folle aventure que de vouloir créer, dans les pays colonisés ou néo-colonisés et même dans les métropoles impérialistes, un cinéma en marge du système et contre le système, *un cinéma de décolonisation.* Cinéma était jusqu'alors synonyme, de spectacle, de divertissement : *objet de consommation.* Dans le meilleur des cas, le cinéma pouvait aller jusqu'au témoignage de la décomposition des valeurs de la bourgeoisie ou des injustices sociales, mais d'une manière générale, il ne dépassait pas le cadre d'un cinéma des effets, jamais il n'était un cinéma des causes, il restait le cinéma de la mystification, en dehors de l'histoire : *le cinéma de la plus [illegible].* Prisonnier de cette situation, le cinéma, l'instrument de communication le plus efficace de notre époque, était destiné uniquement à satisfaire les intérêts idéologiques et économiques *des propriétaires des firmes cinématographiques,* c'est-à-dire des maîtres du marché mondial du cinéma, pour la plupart nord-américains.

Etait-il possible de sortir de cette situation ? Comment aborder un cinéma dont le coût devait atteindre plusieurs milliers de dollars, alors que les chaînes de distribution et de projection étaient dans les mains des monopoles ? Comment assurer la continuité du travail ? Comment arriver au peuple avec ce cinéma ? Comment vaincre la répression et la censure imposées par le système ? On peut multiplier les questions dans tous les sens, elles aboutissaient et elles aboutissent encore, pour beaucoup, au scepticisme ou bien à des alibis tels que : «il ne peut pas y avoir de cinéma révolutionnaire avant la révolution», «le cinéma révolutionnaire n'a été possible que dans les pays libérés», «sans le soutien du pouvoir politique revolutionnaire un cinéma ou un art de la révolution sont impossibles». L'erreur vient de ce qu'on abordait la réalité et le cinéma avec la même optique que la bourgeoisie. On ne proposait pas d'autres modèles de production, de distribution et de projection que ceux que fournissait *le cinéma hollywoodien,* précisément parce que, sur le plan idéologique et politique, on n'était pas encore parvenu, dans le cinéma, à une différenciation par rapport à l'idéologie et à la politique bourgeoises. Une politique réformiste qui se traduisait par un dialogue avec l'adversaire, par la coexistence, par l'assujettissement des contradictions nationales aux contradictions entre deux blocs supposés uniques : l'URSS et les Etats-Unis, et cela ne pouvait et ne peut encourager autre chose qu'un cinéma destiné à s'insérer dans le système, au maximum, un cinéma qui pourrait *être l'aile "progressiste" du cinéma du système* ; en fin de compte, un cinéma condamné à attendre que le conflit mondial soit pacifiquement résolu en faveur du socialisme pour changer alors de signe qualitatif.

Mais des questions étaient posées, prometteuses, elles surgissaient d'une situation historique nouvelle, une situation à laquelle l'homme de cinéma arrivait avec un certain retard, comme cela se produit habituellement en ce qui concerne les couches cultivées de nos pays ; dix ans de Révolution Cubaine, l'épopée de la lutte vietnamienne, le développement d'un mouvement de libération mondial dont l'impulsion part du Tiers-Monde, autrement dit, *l'existence, au niveau mondial, de masses en révolution, tout cela devenait un fait substantiel sans lequel ces questions n'auraient pas pu se poser.* Une situation historique nouvelle et un homme nouveau naissant à travers la lutte anti-impérialiste requéraient aussi une attitude nouvelle de la part des cinéastes du monde entier. La question de savoir si un cinéma militant *était possible* avant la révolution a commencé à faire place, dans certains groupes encore limités, à celle de savoir *si cela était ou non nécessaire pour contribuer à rendre la révolution possible.* C'est à partir d'une réponse affirmative que le développement des possibilités a trouvé, petit à petit, à se frayer la voie dans de nombreux pays. Il suffit de citer les Newsreels nord-américains, les *cinegiornali* du

mouvement étudiant italien, les films des Etats Généraux du Cinéma Français et des mouvements étudiants anglais et japonais, continuation et approfondissement de l'œuvre d'un Joris Ivens ou d'un Chris Marker. Il suffit de voir les films d'un Santiago Alvarez à Cuba ou l'œuvre que plusieurs cinéastes sont en train de réaliser dans "notre Patrie à tous", comme aurait dit Bolivar, à travers un cinéma révolutionnaire latino-américain.

Un débat approfondi sur le rôle de l'intellectuel et de l'artiste devant la libération enrichit aujourd'hui les perspectives du travail intellectuel dans le monde entier. Mais ce débui oscille entre deux pôles: l'un, qui se propose de faire *dépendre* toutes les possibilités intellectuelles de travail d'une fonction *spécifiquement* politique ou politico-militaire et qui nie les perspectives de toute activité artistique parce qu'on pense qu'une telle activité est forcément absorbée par le système, et l'autre, qui défend une dualité du travail de l'intellectuel : d'une part, "l'œuvre d'art", "le privilège de la beauté", art et beauté n'étant pas nécessairement liés aux besoins du processus politique révolutionnaire, et, d'autre part, engagement politique, généralement sous la forme de signature de manifestes anti-impérialistes. Dans les faits: *l'art sans lien avec la politique.*

Ces deux pôles, à notre avis, reposent sur deux omissions ; la première provient d'une conception de la culture, de la science, de l'art, du cinéma, comme de termes univoques et universels, et la deuxième, de ce qu'on ne voit pas clairement que la révolution ne part pas de la conquête du pouvoir politique sur l'impérialisme et la bourgeoisie, mais du moment où les masses établissent la nécessité du changement et où leurs avant-gardes intellectuelles, *sur des fronts multiples*, commencent à l'étudier et à la réaliser.

Culture, art, science, cinéma répondent toujours aux intérêts des classes en conflit. Dans la situation néo-coloniale, deux conceptions de la culture, de l'art, de la science, du cinéma sont concurrentes : *la conception dominante et la conception nationale*. Et cette situation persistera tant que le national ne s'identifiera pas avec le pouvoir, tant que régnera la situation de colonie ou de semi-colonie. Bien plus, la dualité ne pourra être dépassée, pour parvenir à l'unique, à l'universel, que lorsque les meilleures valeurs de l'homme passeront de la proscription à l'hégémonie, que lorsque la libération de l'homme sera universelle. En attendant, il a *notre* culture et *leur* culture, *notre* cinéma et *leur* cinéma. Notre culture en tant qu'impulsion vers l'émancipation continuera, jusqu'à ce que celle-ci se matérialise, à être une *culture révolutionnaire* et elle entraînera avec elle un art, une science, un *cinéma révolutionnaires*.

Le fait de ne pas avoir conscience de cette dualité entraîne généralement l'intellectuel à aborder les expressions artistiques ou scientifiques telles qu'elles ont été conçues par les classes qui dominent le monde en y apportant, dans le meilleur des cas, quelques corrections. On n'approfondit pas assez les possibilités d'un théâtre, d'une architecture, d'une médecine, d'une psychologie d'un cinéma de la révolution, dans une culture *venant de nous et* faite par nous. L'intellectuel s'insère dans chacun de ces faits en le prenant comme une entité à corriger *au sein du fait même et pas du dehors, avec des méthodes et des modèles propres et nouveaux...*

A travers son action, l'intellectuel doit vérifier quel est le front de travail où il peut faire, rationnellement et sensiblement, le travail le plus efficace. C'est de cette façon, dans cette cruelle et dramatique recherche quotidienne, que pourront naître un cinéma, une médecine, une culture de la révolution, base à laquelle s'alimentera *dès à présent* l'homme nouveau dont parlait le Che. Pas un homme abstrait, ou "la libération de l'homme", mais *un autre homme*, capable de se dresser sur les cendres du vieil homme aliéné que nous sommes.

La lutte anti-impérialiste des peuples du Tiers-Monde et de leurs équivalents dans les métropoles constitue dès maintenant l'axe de la révolution. *Le troisième cinéma*, c'est pour nous *celui qui reconnaît dans cette lutte la plus gigantesque manifestation culturelle, scientifique et artistique de notre époque*, la grande possibilité de construire, à partir de chaque peuple, une personnalité libérée : *la décolo-*

nisation de culture.

La culture d'un pays néo-colonisé, comme son cinéma, sont simplement l'expression d'une dépendance globale génératrice de modèles et de valeurs nés des besoins de l'expansion impérialiste.

"Pour s'imposer, le néo-colonialisme a besoin de convaincre le peuple du pays dépendant de son infériorité. Tôt ou tard, l'homme inférieur reconnaît l'homme majuscule, cette reconnaissance signifie la destruction de ses défenses. Si tu veux être un homme, dit l'oppresseur, il faut être comme moi, parler la même langage, cesser d'être toi-même et t'aliéner à moi. Déjà au XVII° siècle les missionnaires jésuites proclamaient l'aptitude de l'indigène (en Amérique du Sud) à copier les œuvres d'art européennes. Copiste, traducteur, interprète, au mieux spectateur, l'intellectuel néo-colonisé sera toujours poussé à ne pas assumer de possibilités créatrices. C'est alors que se développent l'inhibition, le déracinement, l'évasion, le cosmopolitisme culturel, la limitation artistique, les préoccupations métaphysiques et la trahison au pays". (1)

"La culture devient bilingue, non pas en raison de l'utilisation d'une double langue, mais à cause de la contiguïté de deux patrons culturels de pensée. L'un national, celui du peuple, l'autre étranger, celui des classes soumises à l'extérieur. L'admiration des classes supérieures pour les Etats-Unis et pour l'Europe est le tribut de leur soumission. Avec la colonisation des classes supérieures, la culture de l'impérialisme introduit indirectement chez les masses des connaissances qu'elles absorbent sans pouvoir les contrôler". (2)

De même qu'il n'est pas maître de la terre qu'il foule, le peuple néo-colonisé n'est pas non plus maître des idées qui l'entourent.

Connaître la réalité nationale suppose s'enfoncer dans le maquis des mensonges et de la confusion, né de la dépendance. L'intellectuel est obligé de *ne pas penser spontanément*, ou s'il le fait, il court le risque de penser en français ou en anglais, jamais dans la langue d'une culture qui lui soit propre, car celle-ci, de même que le processus de libération nationale et sociale, est encore confuse, en est à ses débuts, Chaque donnée, chaque information, chaque concept, tout ce qui oscille autour de nous est une carapace, un jeu de miroirs qu'il n'est pas facile de démonter.

Les bourgeoisies indigènes des villes portuaires comme Buenos Aires et leurs élites intellectuelles ont constitué, dès l'origine de notre histoire, la courroie de transmission de la pénétration néo-coloniale. Derrière des mots d'ordre comme "Civilisation ou barbarie !" lancés en Argentine par le libéralisme européanisant, il y avait une tentative d'imposer une civilisation qui correspondait pleinement aux besoins de l'expansion impérialiste et au désir de détruire la résistance des masses nationales de nos pays que l'on traitait successivement de racaille, de négraille ou de bétail, de même qu'on parlait en Bolivie de "hordes crasseuses". Ainsi les idéologues des semi-colonies, entraînés à "manier les grands mots avec un universalisme implacable, minutieux et sauvage" (3) se faisaient les porte-parole des suiveurs de ce Disraeli qui proclamait : "Je préfère les droits des Anglais aux droits de l'homme".

Les couches moyennes ont été et sont encore les meilleurs réceptacles de la néo-colonisation culturelle. Leur condition de classe ambivalente, leur situation de tampon entre deux pôles sociaux, leur plus grande possibilité d'accès à la *civilisation* fournissaient à l'impérialisme la possibilité d'une base sociale sur laquelle s'appuyer qui a atteint, dans certains pays d'Amérique latine, une importance considérable.

Si, dans le cas de la situation ouvertement coloniale, la pénétration culturelle est le complément d'une armée étrangère d'occupation, dans les pays néo-colonisés, à certaines étapes, cette pénétration à la priorité.

"Elle sert à institutionnaliser la dépendance et à la faire considérer comme une chose normale. Le principal objectif de cette déformation culturelle est que le peuple n'ait pas conscience de cette situation de néo-colonisé qui est la sienne et qu'il n'aspire pas à la changer, ainsi la coloni-

(1) **La hora de los hornos (L'heure des brasiers)**, «Néo-colonialisme et violence».
(2) Juan José Hernandez Arregui, **Imperialismo y cultura (impérialisme et culture)**.
(3) René Zavaleta Mercado, **Bolivia : crecimiento de la idea nacional (Bolivie : croissance de l'idée nationale).**

sation pédagogique remplace efficacement la police coloniale". (1).

Les moyens de communication de masse tendent à compléter la destruction d'une conscience et d'une subjectivité nationales susceptibles de se développer, destruction qui commence dès que l'enfant a accès aux formes d'information, d'enseignement et de culture dominantes. En Argentine, vingt-six canaux de télévision, un million d'appareils récepteurs, plus de cinquante stations émettrices de radio, des centaines de journaux et revues, des milliers de disques, de films, etc. viennent ajouter leur rôle aculturisant de colonisation du goût et des consciences au processus d'enseignement ouvertement néo-colonial dans le primaire et le secondaire et que complète l'université. "Pour le néo-colonialisme, les mass media sont plus efficaces que le napalm. Le réel, le vrai, le rationnel sont, de même que le peuple, en marge de la loi. La violence, le crime, la destruction en arrivent à devenir la Paix, l'Ordre, la Chose Normale." (2) *La vérité équivaut alors à une subversion.* N'importe quelle forme d'expression ou de communication qui tente de montrer la réalité nationale est *subversion.*

Pénétration culturelle, colonisation pédagogique, *mass media* s'unissent aujourd'hui en un effort désespéré pour absorber, neutraliser ou éliminer toute expression qui réponde à une tentative de décolonisation. Il existe de la parrt du néo-colonialisme une sérieuse tentative de castrer, d'absorber les formes de la culture qui pourraient naître en marge de ce qu'il se propose. On essaie de leur enlever ce qui pourrait les rendre efficaces et dangereuses : *on essaie, en somme, de les dépolitiser.* Cela revient à dire détacher l'œuvre des nécessités de lutte pour l'émancipation nationale.

Des idées telles que "la beauté est révolutionnaire en soi", "tout cinéma nouveau est révolutionnaire", sont des aspirations idéalistes qui n'affectent pas le statut néo-colonial, aussi continuent-elles à concevoir le cinéma, l'art et la beauté comme des abstractions universelles et non pas en étroite liaison avec les processus nationaux de décolonisation.

Toute tentative de contestation qui ne sert pas à mobiliser, à politiser des couches du peuple, loin d'inquiéter le système, est acceptée avec indifférence et même parfois lui convient. La virulence, le non-conformisme, la simple rébellion, l'insatisfaction sont des produits qui s'ajoutent au marché de vente et d'achat capitaliste, des *objets de consommation.* Surtout dans une situation où la bourgeoisie a même besoin d'une dose plus ou moins quotidienne de choc et d'éléments excitants de violence contrôlée, (3) c'est-à-dire de cette violence qui, lorsqu'elle est absorbée par le système, est réduite à un simple vacarme. C'est le cas des œuvres plastiques socialisantes convoitées avec délectation par la nouvelle bourgeoisie pour la décoration de ses appartements et de ses petits palais, les œuvres théâtrales frondeuses et tapageusement d'avant-garde sont applaudies par les classes dominantes, la littérature d'écrivains politiques qui se préoccupent de sémantique et de l'homme, en marge du temps et de l'espace, donne un aspect de largeur d'esprit démocratique aux maisons d'édition et aux revues du système, le cinéma "de contestation" est lancé par les monopoles de distribution et sur les grands marchés commerciaux.

"En réalité, la limite des "protestations permises" par le système est bien plus grande qu'il ne l'admet lui-même. De sorte qu'il donne aux artistes l'illusion qu'ils agissent "contre le système" en allant au-delà de certaines limites étroites et ils ne se rendent pas compte que même l'art anti-système peut être absorbé et utilisé par le système aussi bien comme frein que comme une autocorrection nécessaire". (4)

Toutes ces tentatives "progressistes", parce qu'il leur manque une conscience *de ce qu'il faut faire, de tout ce qui est nôtre, un instrument de notre libération concrète,* parce qu'elles manquent en somme de *politisation,* finissent par devenir l'aile gauchisante du système, l'amélioration de ses produits culturels. la meilleure œuvre de gauche que la droite puisse aujourd'hui

(1) La hora de los hornos, «Néo-colonialisme et violence».
(2) Ibid.
(3) Remarquez la nouvelle habitude de certains groupes de la haute bourgeoisie romaine et parisienne qui consacrent leurs fins de semaine à faire un voyage pour voir de près l'offensive du Vietcong.
(2) Irwin Silber, «USA : l'aliénation de la culture».

admettre et elles permettent à celle-ci de survivre. "Replacer les mots, les actions dramatiques, les images, là où ils peuvent jouer un rôle révolutionnaire, là où ils peuvent être utiles, là où ils se transforment en *armes pour la lutte*". (1) Insérer l'œuvre comme un fait original dans le processus de libération, avant de la situer en fonction de l'art, la situer en fonction de la vie même, *dissoudre l'esthétique dans la vie sociale,* telles sont, à notre avis - et pas autre chose - les sources à partir desquelles, comme aurait dit Fanon, la décolonisation sera possible, c'est-à-dire, à partir desquelles seront possibles la culture, le cinéma, la beauté, du moins, ce qui est le plus important pour nous, *notre culture, notre cinéma et notre sens de la beauté...*

"Actuellement, en Amérique latine, il n'y a pas de place pour la passivité ni pour l'innocence. L'engagement de l'intellectuel se mesure aux risques qu'il prend et pas seulement à des mots, à des idées, mais aux actes qu'il accomplit pour la cause de la libération. L'ouvrier qui fait la grève et qui risque de perdre sa possibilité de travail ou de survie, l'étudiant qui met sa carrière en jeu, le militant qui garde le silence sur la table de tortures, chacun d'eux, par ses actes, nous engage à quelque chose de beaucoup plus important qu'un vague geste de solidarité". (2)

Dans une situation où "l'état de fait" remplace "l'état de droit", l'intellectuel, *un travailleur parmi les autres,* qui agit sur un des fronts de la culture, devra tendre, pour ne pas se renier à devenir toujours plus radical afin d'être à la hauteur de son époque. L'impuissance de toute conception réformiste a déjà été suffisamment démasquée non seulement sur le plan politique mais aussi sur le plan de la culture et du cinéma, plus particulièrement dans ce dernier *dont l'histoire est l'histoire de la domination impérialiste, de la domination yankee surtout.*

Une culture, un cinéma ne sont pas nationaux parce qu'ils se situent dans des cadres géographiques déterminés, mais quand ils répondent aux besoins particuliers de développement et de libération de chaque peuple. Le cinéma qui règne aujourd'hui dans nos pays, créé pour justifier et faire accepter la dépendance, *origine de tout son développement,* ne peut être autre chose *qu'un cinéma dépendant, un cinéma sous-développé.*

Si au début de l'histoire (ou de la préhistoire) du cinéma on pouvait parler d'un cinéma allemand, d'un cinéma italien, d'un cinéma suédois, etc., nettement différenciés et répondant à des caractéristiques nationales propres, aujourd'hui de telles différences ont disparu. Les frontières se sont estompées parallèlement à l'expansion de l'impérialisme yankee et au modèle de cinéma que celui-ci allait imposer : *le cinéma américain.* Il s'avère difficile, à notre époque, de distinguer à travers le cinéma commercial et même dans le cinéma dit "cinéma d'auteurs", aussi bien dans les pays capitalistes que dans les pays socialistes, une œuvre qui échappe aux modèles du cinéma américain. La domination de ce cinéma est telle que des œuvres monumentales comme *La guerre et la paix,* du Soviétique Bondarchuk, sont en même temps des exemples monumentaux de la soumission à toutes les propositions imposées par le cinéma américain (structure, langage, etc.) et en conséquence à la conception qui est la sienne.

L'insertion du cinéma dans les modèles américains, même quand il se limite à la forme et au langage, conduit à adopter certaines formes d'idéologie *qui ont eu ce langage et pas un autre comme résultat.* L'appropriation de modèles qui, en apparence, ne sont que techniques, industriels, scientifiques, etc., amène à une situation conceptuelle de dépendance depuis que le cinéma est une industrie, mais à la différence d'autres industries c'est une industrie pensée et structurée *pour engendrer des idéologies déterminées.* Une caméra de 35 mm, 24 images à la seconde ; des lampes à arc, une salle commerciale pour les spectateurs, ce sont là des faits, mais non pas conçus pour transmettre gratuitement quelque idéologie, mais pour satisfaire avant tout les besoins culturels et de plus-value *d'une idéologie particulière, d'une conception du monde : celle du capitalisme américain.*

(1) Groupe Plastique d'Avant-garde, Argentine
(2) La hora de los hornos, «Violence et libération».

Adopter de façon mécanique un cinéma conçu comme un spectacle destiné aux grandes salles, d'une durée standard, avec des structures hermétiques qui naissent et meurent sur l'écran, satisfait, c'est certain, les *intérêts commerciaux* des groupes producteurs, mais amène aussi à *l'absorption de formes de la conception bourgeoise de l'existence* qui sont la continuité de l'art 1800, de l'art bourgeois : l'homme n'est admis que comme un objet consommateur et passif ; *plutot que de lui reconnaître une aptitude à construire l'histoire, on lui reconnaît seulement le droit de la lire, de l'écouter et de la subir.* Le cinéma, en tant que spectacle, s'adresse à un être déglutissant, c'est le point le plus élevé auquel puise parvenir le cinéma bourgeois. Le monde, l'existence, le devenir historique restent enfermés dans les limites d'un tableau, la scène d'un théâtre, l'écran d'une projection; l'homme est plus considéré comme *un consommateur d'idéologie* que comme un faiseur d'idéologie. C'est en partant de cette conception que la philosophie bourgeoise et l'obtention de la plus-value se conjuguent merveilleusement. On se trouve alors devant un cinéma calculé par les spécialistes des analyses des motivations, poussé par les sociologues et les psychologues, par les éternels chercheurs des rêves et des frustrations des masses, destiné à vendre la vie en pellicules, *la vie comme au cinéma*, la réalité telle qu'elle est conçue par les classes dominantes.

La première alternative à cela, que nous pourrions appeler *le premier cinéma*, est née avec ce qu'on a appelé "le cinéma d'auteur", "le cinéma d'expression", "la nouvelle vague", le cinéma novo" ou, conventionnellement, le deuxième cinéma. Cette alternative signifiait un progrès en tant que revendication de la liberté de l'auteur à s'exprimer dans un langage non standard, c'était une ouverture vers une tentative de décolonisation culturelle. Mais les tentatives en sont arrivées à un point tel qu'elles ont atteint les limites permises par le système. *Le cinéaste du deuxième cinéma* s'est laissé prendre dans le système, ou est en voie de le faire. La recherche d'un marché de deux cent mille spectateurs en Argentine (chiffre qui est supposé couvrir les frais d'une production indépendante), la proposition de développer un mécanisme de production industrielle parallèle à celui du système mais pour être diffusé selon les normes qu'il impose, la lutte pour améliorer les lois de protection du cinéma et "changer les mauvais fonctionnaires pour en mettre à leur place de moins mauvais", etc., tout cela est une démarche sans perspective viable si ce n'est celle de devenir officiellement "l'aile jeune et frondeuse de la société", c'est-à-dire de la société néo-colonisée ou de la société capitaliste.

Des possibilités réelles et différentes de celle qu'offre le système ne sont possibles que lorsque l'on tient compte des conditions suivantes : *élaborer des œuvres que le système ne peut pas absorber et étrangères à ses besoins ou des œuvres qui soient faites pour le combattre directement et explicitement.* Aucune de ces conditions n'entre dans les possibilités que poursuit *le deuxième cinéma* ; mais on peut les trouver dans la percée révolutionnaire vers un cinéma en marge du système et contre le système, un cinéma de libération : *le troisième cinéma.*

Une des tâches les plus efficace, du néo-colonialisme a été de détacher certains milieux intellectuels, surtout les artistes, de la réalité nationale et de les faire, par contre, s'aligner derrière "l'art et les modèles universels". Intellectuels et artistes ont en général été à l'arrière des luttes populaires, quand ils n'allaient pas contre elles. Les couches qui ont le mieux travaillé pour la construction d'une culture nationale comprise comme une impulsion vers la décolonisation) n'ont justement pas été les élites instruites, mais les milieux les plus exploités et les moins civilisés. Les organisations populaires se sont, à juste titre, toujours méfiées de "l'intellectuel" et de "l'artiste". Quand ceux-ci n'ont pas été ouvertement utilisés par la bourgeoisie ou l'impérialisme, ils l'ont été indirectement car ils se sont pour la plupart limités à proclamer une politique de "paix et démocratie" ayant peur de tout ce qui pouvait avoir une allure nationale, ayant peur de contaminer l'art à la politique l'artiste au militant révolutionnaire. C'est ainsi qu'ils ont masqué les causes internes qui ont

provoqué les contradictions de la société néo-colonisée en mettant au premier plan les causes extérieures qui, "si elles sont la condition des changements, ne peuvent en aucun cas en être la base" (1), en remplaçant, dans le cas de l'Argentine, la lutte contre l'impérialisme et l'oligarchie indigène par la lutte de la démocratie contre le fascisme, en supprimant la contradiction fondamentale d'un pays néo-colonisé et en la remplaçant "par une contradiction qui était une copie de la contradiction mondiale". (2)

Ce détachement, de la part des couches intellectuelles et des artistes, des processus nationaux de libération qui, entre autres, aide à comprendre les limitations idéologiques dans lesquelles ils se sont développés, tend aujourd'hui à diminuer dans la mesure où les uns et les autres commencent à découvrir qu'il est impossible de remporter la victoire sans se rallier auparavant à une lutte pour des intérêts communs. L'artiste commence à sentir l'insuffisance de son non-conformisme et de sa révolte individuelle. Les organisations révolutionnaires, à leur tour, découvrent le vide qu'engendre, sur le plan culturel, la lutte politique. Les difficultés que présente la réalisation dans le domaine du cinéma, les limitations idéologiques du cinéaste d'un pays néo-colonial, etc., ont été les élément objectifs qui ont fait que jusqu'à maintenant les organisations du peuple n'avaient pas accordé au cinéma l'attention qu'il mérite. La pensée écrite, les informations imprimées, la propagande murale, les discours et les formes d'information, d'explication et de politisation verbales continuent à être jusqu'à maintenant les principaux instruments de communication dans les organisations et les couches d'avant-garde ou des masses. Mais le fait que certains cinéastes se soient resitués et qu'en conséquence de cette attitude ils aient produit des films utiles à la libération a permis à quelques avant-gardes politiques de découvrir l'importance du cinéma en tant que moyen de communication et de comprendre *qu'en raison de ses caractéristiques particulières*, il permet de rassembler, pendant la durée d'une projection, des forces d'origines diverses, des gens qui n'auraient peut-être pas répondu à l'appel à un discours ou à une conférence de la part d'un parti Le cinéma s'avère être un prétexte efficace et il ajoute à cela le contenu idéologique qui lui est propre.

La capacité de synthèse et de pénétration de l'image filmée, la possibilité d'un document vivant et d'une réalité nue, le pouvoir d'explication des moyens audio-visuels dépassent de loin n'importe quel autre moyen de communication. Inutile de dire que ces œuvres, qui parviennent à exploiter intelligemment les possibilités de l'image, le dosage des concepts, le langage et la structure qui émanent de la narration audio-visuelle, obtiennent des résultats efficaces dans le domaine de la politisation et de la mobilisation des cadres et même dans le travail au niveau des masses là où cela s'avère possible..

Certains des aspects qui, il n'y a pas longtemps, retardaient l'utilisation du cinéma en tant qu'instrument révolutionnaire, étaient le problème des appareils, les difficultés techniques, la spécialisation requise obligatoirement à chaque étape du travail, les prix élevés, etc. Les progrès réalisés aujourd'hui dans chacun de ces domaines, la simplification des caméras, des magnétophones, les nouveaux progrès dans le domaine de la pellicule, les pellicules "rapides" qui peuvent imprimer l'image sans éclairage spécial, les photomètres automatiques, les progrès dans l'obtention de la synchronisation audio-visuelle, tout cela, ajouté à la diffusion des connaissances dans ce domaine par les revues spécialisées à grand tirage et même par des publications non spécialisées, a servi à démystifier le fait cinématographique, à lui effacer cette auréole quasi magique qui faisait apparaître le cinéma comme ne pouvant être qu'à la portée des "artistes", des "génies" ou des "privilégiés". Le cinéma devient de plus en plus à la portée de classes plus nombreuses. Les expériences réalisées en France par Marker, qui a donné des caméras 8 mm à des groupes d'ouvriers, après leur avoir appris comment les manier et dans le but de permettre au travailleur de filmer, *comme s'il l'écrivait*,

---

(1) Mao Tsé-Toung. De la pratique.
(2) Rodolfo Puigross El proletariado y la revolucion nacional (Le prolétariat et la révolution nationale).

sa propre vision du monde, sont des expériences qui ouvrent au cinéma des perspectives inédites et avant tout : *une nouvelle conception du fait cinématographique et de la signification de l'art à notre époque.*

L'impérialisme et le capitalisme, que ce soit dans la société de consommation ou dans le pays néo-colonisé, recouvrent tout d'un voile d'images et d'apparence. Plus que la réalité, ce qui importe là, c'est *une image intéressée de cette réalité.* Monde peuplé de fantaisie et de fantômes où la monstruosité est revêtue de beauté et la beauté de monstruosité. D'une part, la fantaisie, l'univers bourgeois imaginaire où scintillent le confort, l'équilibre, la saine raison, l'ordre, l'efficacité, la possibilité "d'être quelqu'un". D'autre part, les fantômes, nous, les paresseux, les indolents, les sous-développés, les fauteurs de désordre. Quand le néo-colonisé accepte sa situation, il devient un Gungha Din, un délateur au service du colon, un oncle Tom, renégat de sa classe et de race, ou un idiot, serviteur sympathique et grotesque, mais quand il essaie de refuser sa situation d'oppression, il passe pour être un aigri, un sauvage, un mangeur d'enfants. Le révolutionnaire est pour le système, *pour ceux qui ne dorment pas de peur de ceux qui ne mangent pas*, un scélérat, un assaillant, un violateur et, par conséquent, la première bataille qu'on mène contre lui ne se situe pas sur le plan politique mais se livre avec les ressources et les lois policières.

Plus l'homme est exploité, plus on le considère comme insignifiant. Plus il résiste, plus on le place au niveau des bêtes. On peut voir dans *Africa addio*, du fasciste Jacopetti, les sauvages africains, bêtes exterminatrices et sanguinaires, soumis à une abjecte anarchie une fois qu'ils se sont défaits de la protection blanche. Tarzan est mort et à sa place sont nés les Lumumba, les Lobemgula, les Nkomo et les Madzimbamuto, et c'est là quelque chose que le néo-colonialisme ne pardonne pas. La fantaisie a été remplacée par des fantômes et alors l'homme devient une vedette de la mort afin que Jacopetti puisse filmer commodément son exécution.

Je fais la révolution, donc j'existe. A partir de là, fantaisie et fantômes se dissolvent pour laisser la place à l'homme vivant. Le cinéma de la révolution est simultanément *un cinéma de destruction et de construction.* Déstruction de l'image que le néo-colonialisme a donnée de lui-même et de nous. Construction d'une réalité palpitante et pleine de vie, restitution de la vérité dans n'importe laquelle de ses expressions.

Le fait de remettre des choses à leur place et de leur rendre leur véritable signification est quelque chose d'extrêmement

subversif aussi bien dans la situation néo-coloniale que dans les sociétés de consommation. Dans ces dernières l'apparente ambiguïté ou la pseudo-objectivité de l'information dans la presse écrite, dans la littérature, etc., ou la relative liberté qu'ont les organisations populaires de fournir leurs propres informations, cessent d'être telles pour devenir une véritable restriction quand il s'agit de la télévision et de la radio. les deux plus puissants moyens d'information contrôlés et monopolisés par le système. Les expériences au moment des événements de mai en France sont assez explicites sur ce plan.

Le monde où règne l'irréel, l'expression artistique est poussée vers la fantaisie, la fiction, les langages-clé, les signes et les messages insinués entre les lignes. L'art se détache des faits concrets qui pour le néo-colonialisme sont des témoignages d'accusation et tourne sur lui-même et se pavane dans un monde d'abstraction et de fantômes, il se situe hors du temps et de l'histoire. Il peut se référer au Viet-Nam, mais loin du Viet-Nam, à l'Amérique latine, mais loin du continent, là où il perd son efficacité et ses moyens, *là où il se dépolitise.*

Le cinéma dit documentaire, avec le vaste champ qu'embrasse cette conception, qui va du didactique à la reconstruction d'un fait ou d'une histoire, est sans doute la base d'où doit partir le cinéma révolutionnaire. Chaque image qui documente, témoigne, réfute, approfondit la vérité d'une situation est quelque chose de plus qu'une image de film ou un fait purement artistique, cela devient quelque chose que le systeme ne peut pas absorber.

Le témoignage d'une réalité nationale est, en outre, un moyen inestimable de dialogue et de connaissance au niveau mondial. Aucune forme internationale de lutte ne pourra réussir s'il n'y a pas un échange mutuel des expériences entre les peuples, si on ne détruit pas, à l'échelle mondiale, continentale et nationale, la balkanisation qu'essaie de maintenir l'impérialisme.

Il n'y a pas de possibilité d'accès à la connaissance d'une réalité *tant que ne se réalise pas une action tendant à transformer, de chaque front de lutte, la réalité abordée. "Il ne suffit pas d'interpréter le monde, maintenant, il s'agit de le changer"*, cette phrase de Marx, il faut la répéter à chaque instant.

Partant de cette attitude, il reste au cinéaste à découvrir son propre langage, celui qui surgira de sa vision militante et transformatrice et du caractère du thème qu'il abordera. A ce propos, il faut signaler qu'il existe encore, chez certains cadres, de vieilles positions dogmatiques qui consistent à n'attendre de la part du cinéaste ou de l'artiste qu'une vision aplogétique de la réalité, *plus en fonction de ce qu'on désirerait idéalement qu'elle soit que de ce qu'elle est.* Ces positions qui cachent, au fond, un manque de confiance en ce qui concerne les possibilités de la réalité même, ont amené, dans certains cas, à utiliser le langage cinématographique en tant que simple illustration idéalisée d'un fait, à vouloir enlever, a la réalité ses profondes contradictions, sa richesse dialectique, qui est ce qui peut donner à un film beauté et efficacité. La réalité des processus révolutionnaires dans le monde entier, malgré ses aspects confus et négatifs, contient une ligne dominante, une synthese assez riche et assez stimulante pour ne pas la schématiser par des visions partiales ou sectaires.

Le cinéma pamphlet, le cinéma didactique, le cinéma d'information, le cinéma d'essai, le cinéma de témoignage, toute forme militante d'expression est valable et il serait absurde de dicter des normes esthétiques de travail. *Recevoir tout du peuple, lui fournir ce qu'il y a de meilleur*, ou, comme l'a dit le Che, *respecter le peuple en lui donnant de la qualité.* Il serait bon, devant les tendances toujours latentes chez l'artiste révolutionnaire a rabaisser la recherche et le langage d'un thème à une espèce de *néo-populisme*, de tenir compte de cela car si telle est bien l'ambiance dans laquelle se meuvent les masses, cela ne peut en aucun cas les aider à se débarrasser des traces laissées par l'impérialisme. L'efficacité obtenue par les meilleures œuvres du cinéma militant prouvent que les couches considérées comme arriérées sont suffisamment aptes à comprendre le sens exact d'une association d'images,

d'un effet de montage, de n'importe quelle tentative linguistique qui se situe en fonction d'une idée précise. D'autre part, le cinéma révolutionnaire n'est pas essentiellement celui qui illustre ou documente ou fixe passivement une situation, *mais celui qui essaie d'agir sur elle, en tant qu'élément d'impulsion et de correction. C'est-à-dire, découvrir en transformant.*

Les différences qui existent entre les divers processus de libération font qu'il n'est pas possible d'établir des règles qui se voudraient universelles. Un cinéma qui, dans la société de consommation, n'atteint pas le niveau de la réalité dans laquelle il se manifeste, peut, dans un pays néo-colonial, jouer un rôle stimulant, de même, qu'un cinéma révolutionnaire, dans une situation néo-coloniale, ne le sera pas forcément si on le fait passer mécaniquement dans les metropoles...

Le modèle de l'œuvre d'art parfaite, du film parfait exécuté selon les règles imposées par la culture bourgeoise, ses théoriciens et ses critiques, a servi, dans les pays dépendants, à inhiber le cinéaste, surtout quand il a voulu adapter des modèles identiques à une réalité qui *ne lui offrait ni la culture, ni la technique, ni les éléments les plus élémentaires pour y parvenir.* La culture de la métropole gardait les secrets millénaires qui avaient donné naissance à ses modèles; la transposition de ceux-ci à la réalité néo-coloniale s'est toujours avérée un mécanisme d'aliénation *à partir du moment où l'artiste du pays dépendant ne pouvait pas absorber en peu d'années les secrets d'une culture et d'une société élaborées au cours des siècles à travers des circonstances historiques absolument différentes.* La prétention d'arriver, dans le domaine du cinéma, à se mesurer aux œuvres des pays dominants finit généralement par un échec étant donné l'existence de deux pays réalités historiques n'ayant pas de commune mesure. Cette démarche, comme elle ne trouve pas de moyen d'être résolue, conduit à un sentiment d'infériorité et de frustration.

Mais celles-ci naissent avant tout de la peur de prendre le risque de s'engager dans des voies absolument nouvelles, *rejetant, dans leur presque totalité, celles qu'offre "leur cinéma".* Peur de reconnaître les particularités et les limitations d'une situation de dépendance pour découvrir *les possibilités de cette situation* et de trouver des formes de la surmonter forcément originales.

L'existence d'un cinéma révolutionnaire n'est pas concevable sans l'exercice constant et méthodique de la pratique, de la recherche et de l'expérimentation. Bien plus, c'est l'obligation pour le nouveau cinéaste de s'engager, de s'aventurer dans l'inconnu en faisant parfois un saut dans le vide, en s'exposant à l'échec, comme le fait le guérillero qui s'engage dans des sentiers qu'il s'ouvre à coups de machette. C'est dans cette aptitude à se situer en marge du connu, à se déplacer au milieu des dangers continuels que réside la possibilité de découvrir et d'inventer des formes et des structures cinématographiques neuves qui servent à une vision plus en profondeur de notre réalité.

Notre époque est une époque d'hypothèses, désordonnées, violentes, faites la caméra dans une main, une pierre dans l'autre et qu'il est impossible de juger selon les canons de la théorie et de la critique traditionnelles. C'est dans la pratique et dans l'expérimentation désinhibitrices que naîtront les idées pour une théorie et une critique cinématographiques qui soient *les nôtres.* "La connaissance commence par la pratique, après avoir acquis des connaissances théoriques au moyen de la pratique, il faut retourner à la pratique". (1) Une fois enfoncé dans cette praxis, le cinéaste révolutionnaire aura à vaincre d'innombrables obstacles; il sentira la solitude de ceux qui, aspirant aux flatteries des moyens de promotion du système, s'aperçoivent que ces moyens leur sont fermés.

De la pratique

C'est pourquoi le travail d'un groupe de *troisième cinéma* doit être régi par des règles strictement disciplinaires en ce qui concerne les méthodes de travail. Le groupe existe, il est donc un complément de responsabilités, une synthèse de possibilités complémentaires dans la mesure où il agit en harmonie avec une direction qui centralise la planification du travail et assure sa continuité. L'expérience indique

(1) Mao Tsé-toung, op. cit.

qu'il n'est pas facile de maintenir la cohésion d'un groupe quand celui-ci se trouve être bombardé par le système et sa chaîne de complices souvent déguisés en "progressistes", quand il n'y a pas de stimulation extérieure immédiate et spectaculaire et on connaît les difficultés et les tensions d'un travail fait et diffusé en dehors du système. Beaucoup abandonnent leurs responsabilités soit parce qu'ils ne leur accordent pas leur véritable valeur, soit parce qu'ils exigent un genre de valorisation qui est celle du cinéma du système et non pas celle de notre cinéma. La naissance de conflits internes est une réalité qui existe dans chaque groupe, qu'il soit ou non idéologiquement préparé. La non conscience de ce conflit intérieur au niveau psychologique, caractérologique, etc., le manque de maturité pour faire face au problème des rapports conduisent parfois à des oppositions et à des rivalités qui provoquent de véritables affrontements au-delà des divergences idéologiques ou de l'objectif à atteindre. Aussi la conscience des problèmes des rapports, de la direction et de la compétence est-elle fondamentale. Parler clairement, délimiter les camps, fixer les responsabilités, assumer sa tâche rigoureusement, en tant que militant. Le troisième cinéma prolétarise le cinéaste, brise l'aristocratie intellectuelle que la bourgeoisie octroie à ses suiveurs, *démocratise*. Les liens du cinéaste avec la réalité l'intègrent davantage à son peuple. Des couches d'avant-garde, et même des masses interviennent collectivement à l'œuvre quand elles comprennent qu'il s'agit de la poursuite de sa lutte quotidienne. *La hora de los hornos* illustre la façon dont un film peut être mené à bien malgré les circonstances hostiles quand il a la collaboration de militants et de cadres du peuple.

Le cinéaste révolutionnaire agit avec une vision radicalement neuve du rôle du réalisateur, du travail d'équipe, des instruments, des détails. Avant tout il se ravitaille lui-même pour produire ses films, il s'équipe dans tous les domaines, il s'exerce au maniement des différentes techniques. Ce qu'il possède de plus valable ce sont ses outils de travail, engagés totalement pour servir son besoin de communication. La caméra est une inépuisable arracheuse *d'images-munitions*, l'appareil de projection, *une arme capable de lancer 24 photographies à la seconde.*

Chaque membre du groupe doit avoir des connaissances au moins générales, des appareils qui sont utilisés : il doit pouvoir remplacer les autres à n'importe quelle phase de la réalisation. Il faut renverser le mythe des techniciens irremplaçables.

Le groupe tout entier doit accorder une grande importance aux petits détails de la réalisation et à la sécurité qui doit la protéger. Une imprévision, quelque chose qui dans le cinéma conventionnel passerait inaperçu, peut, dans notre cinéma, démolir le travail de semaines et de mois. Et un échec, dans ce troisième cinéma peut signifier la perte d'une œuvre ou la modification de tous les plans. Aptitude à soigner les détails, discipline, rapidité et surtout être disposé à vaincre les faiblesses, la commodité, les vieilles habitudes, le climat pseudo normal derrière lequel se cache le rapport quotidien. Chaque film est une opération différente, un travail différent qui oblige à varier les méthodes, surtout quand les laboratoires de développement sont encore entre les mains des monopoles...

Le cinéaste révolutionnaire et les groupes de travail seront, du moins aux étapes initiales, les seuls producteurs de leurs œuvres. C'est sur eux que reposera la plus grande responsabilité en ce qui concerne l'étude des formes de récupération économique qui faciliteront la continuité du travail. Notre cinéma n'a pas encore un passé suffisant pour établir des régies dans ce domaine; les expériences qui existent n'ont rien prouvé d'autre qu'une *habileté à profiter des circonstances particulières qui existaient dans chaque pays.* Mais quelles que puissent être les situations on ne peut pas envisager la préparation d'un film sans étudier au préalable ses destinataires et, par conséquent, envisager un plan de récupération des fonds investis. Et ici, vient à nouveau se poser la nécessité d'un lien plus étroit entre les avant-gardes artistiques et les avant gardes politiques car ce lien est utile pour l'étude en commun des formes de production, de diffusion et de continuité.

Un troisième cinéma ne peut pas être destiné à d'autres mécanismes de diffusion que les possibilités d'action des organisations populaires et parmi ces mécanismes, ceux que le cinéaste lui-même inventera ou découvrira. Production, diffusion et possibilités économiques de survie doivent faire partie d'une même stratégie. La résolution des problèmes auxquels il faut faire face en ce qui concerne chacune de ces tâches est ce qui encouragera d'autres gens à faire ce travail du troisième cinéma, à rejoindre ses rangs et à le rendre moins vulnérable.

La diffusion d'un tel cinéma en Amérique latine en est à ses premiers balbutiements, cependant la répression du système est déjà, en ce qui le concerne, un fait légalisé. Il suffit de voir en Argentine les interventions qui se sont produites pendant quelques-unes des projections et la dernière loi de répression cinématographique de ton nettement fasciste ; au Brésil les restrictions sont tous les jours plus grandes pour les camarades les plus *combattifs du cinéma novo;* au Venezuela l'interdiction et le retrait du visa de *La hora de los hornos* sont un fait ; dans presque tout le continent la censure empêche toute possibilité de diffusion publique.

Sans films révolutionnaires et sans un public qui les réclame, toute tentative d'ouvrir des formes nouvelles de diffusion serait condamnée à l'échec. Les uns et l'autre existent déjà en Amérique latine. L'apparition de telles œuvres a ouvert une voie qui passe dans certains pays comme l'Argentine par des projections dans des appartements ou des maisons avec un nombre de participants qui ne devrait jamais dépasser 25 personnes; ailleurs, comme au Chili, dans des paroisses, des universités ou des centres de culture (de moins en moins nombreux); dans le cas de l'Uruguay, projections dans le plus grand cinéma de Montevideo, devant 2.500 personnes qui remplissent la salle et font de chaque projection une fervente manifestation anti-impérialiste (1)...

Les circuits de 16 mm en Europe : 20.000 centres en Suède, 30.000 en France, etc., ne sont pas les meilleurs exemples pour les pays néo-colonisés mais sont cependant un complément dont il faut tenir compte pour l'obtention de fonds, plus encore dans une situation où ces circuits peuvent jouer un rôle important dans la diffusion des luttes du Tiers-Monde qui sont de plus en plus liées à celles qui se développent dans les métropoles. Un film sur la guérilla vénézuélienne dira plus au public européen que vingt brochures explicatives, il en sera de même pour nous avec un film sur les événements de mai en France ou la situation des étudiants de Berkeley, aux Etats-Unis.

Un troisième cinéma, à cette étape, à la portée de couches limitées de la population, est cependant *le seul cinéma de masses possible aujourd'hui* car c'est le seul qui se nourrit des intérêts, des aspirations et des perspectives de l'immense majorité du peuple.

Chaque œuvre importante d'un cinéma révolutionnaire constituera, que cela soit ou non explicite, un *événement national de masses.*

Des conditions de proscription que lui impose le système, le cinéma militant doit savoir retirer l'infinité de nouvelles possibilités qui s'ouvrent à lui. La tentative de surmonter l'oppression néo-coloniale oblige a inventer des moyens de communication, *en inaugure la possibilité.*

Avant et pendant la réalisation de *La hora de los hornos*, nous avons réalisé diverses expériences de diffusion de cinéma révolutionnaire, le peu que nous en avions à l'époque. Chaque projection, s'adressant à des mili-

(1) L'hebdomadaire **Marcha** organise, après minuit et le dimanche matin, des projections qui reçoivent un accueil de qualité de la part d'un grand public.

tants, à des cadres moyens, à des gens menant une action politique, à des ouvriers et à des universitaires, se transformait, sans que nous nous le soyons proposé a priori, en une espèce de réunion dont les films faisaient partie mais n'étaient pas le facteur le plus important. Nous découvrions une nouvelle face du cinéma, *la participation* de celui qui jusqu'alors était toujours considéré comme un *spectateur. Le spectateur cédait le pas à l'acteur qui se cherchait lui-même à travers les autres.*

Hors de cet espace que les films aidaient momentanément à libérer, existaient seulement la solitude, le manque de communication, la méfiance, la peur; dans l'espace libre la situation en faisait des complices de l'action qu'ils étaient en train de faire. Les débats naissaient spontanément. A mesure que les expériences se succédaient, nous introduisions au cours des projections divers éléments (une mise en scène) qui devaient renforcer les thèmes des films, le climat de la manifestation, la désinhibition des participants, le dialogue : musique ou poèmes enregistrés, élements plastiques, affiches, un meneur des débats qui dirigeait les discussions, présentait les films et les camarades qui prenaient la parole, un verre de vin, du maté, etc. Et nous avons ainsi pu nous rendre compte que ce que nous avions entre les mains de plus valable était :

1) *Le camarade participant*, l'homme-acteur qui participait à la réunion ;

2) *L'espace* libre dans le cadre duquel l'homme exposait ses inquiétudes et ses propositions, se politisait et se libérait ;

3) *Le film*, qui importait à peine, juste en tant que détonateur ou prétexte.

Nous avons déduit de ces données qu'une œuvre cinématographique pourrait être beaucoup plus efficace si elle en prenait pleinement conscience et si elle était disposée à soumettre sa forme, sa structure, son langage et ses buts à ces manifestations et à ces manifestants. Cela revient à dire, *si elle cherchait sa propre libération en se soumettant aux autres, en s'insérant parmi les principaux protagonistes de la vie.* En partant de la correcte utilisation du *temps* que ce groupe d'acteurs - personnages nous accordait avec ses histoires diverses, de l'utilisation de *l'espace* que nous offraient certains camarades et des *films* eux-mêmes, *il fallait essayer de transformer temps, espace et œuvre en énergie de libération.* C'est ainsi qu'est née la structure de ce que nous avons appelé *cinéma-manifestation, cinéma-action*, une des formes qui à notre avis prend une grande importance pour affirmer la ligne du troisième cinéma. Un cinéma dont nous avons fait la première expérience, peut-être au niveau du balbutiement, avec la deuxième et la troisième parties de *La hora*

de los hornos ("Manifestation pour la libération", surtout à partir de "La résistance" et "Violence et libération").

"Camarades (disions-nous au commencement de "Manifestation pour la libération"), il ne s'agit pas là simplement de la projection d'un film, il ne s'agit pas non plus d'un spectacle, il s'agit avant tout d'une MANIFESTATION. Une manifestation d'unité anti-impérialiste; il n'y a de place dans cette manifestation, que pour ceux qui s'identifient avec cette lutte car il ne s'agit pas ici d'un espace pour spectateurs, ni pour des complices de l'ennemi, mais pour les seuls auteurs et protagonistes dont ce film essaie, d'une certaine manière, de témoigner et qu'il essaie d'approfondir. Ce film est un prétexte au dialogue, à la recherche de volontés et doit permettre d'en trouver. C'est une information que nous vous présentons pour en discuter après la projection."

"Les conclusions que vous pourrez tirer (disions-nous au moment de la deuxième partie) en tant qu'acteurs réels et protagonistes de cette histoire sont importantes. Les expériences que nous avons recueillies, les conclusions que nous avons tirées ont une valeur relative; elles servent à quelque chose dans la mesure où elles sont utiles au présent et à l'avenir de la libération que vous représentez. Ce qui importe surtout, c'est l'action qui peut naître de ces conclusions, l'unité sur la base des faits. C'est pourquoi le film s'arrête ici pour que vous puissiez le continuer".

Avec le *cinéma-manifestation* on arrive à un cinéma inachevé et ouvert, un cinéma essentiellement de la connaissance.

"Le premier pas dans la connaissance c'est le premier contact avec les choses du monde extérieur, l'étape des sensations (dans un film, la fraîcheur vive de l'image et du son). Le deuxième est la synthèse des données ayant produit les sensations, leur ordonnancement et l'élaboration, l'étape des concepts, des jugements, des déductions (dans le film, le commentateur, les reportages, les didascalies ou le narrateur qui dirige la projection-manifestation). Et la troisième étape, celle de la connaissance. Le rôle actif de la connaissance ne s'exprime pas seulement par un saut actif de la connaissance sensible à la connaissance rationnelle, mais ce qui est encore plus important, par le saut de la connaissance rationnelle à la pratique révolutionnaire (...) la pratique de la transformation du monde (...) Telle est dans son ensemble la théorie matérialiste dialectique de l'unité du savoir et de l'action " (1) (dans la projection du film-manifestation, la participation des camarades, les propositions d'actions qui surgissent, les actions mêmes qui se produisent a posteriori).

D'autre part, chaque projection de film-manifestation suppose *une mise en scène différente*, étant donné que l'espace dans lequel elle se réalise, le matériel qui la compose (acteurs-participants) et le temps historique dans lequel elle a lieu ne sont pas toujours les mêmes. Cela veut dire que le résultat de chaque projection dépendra de ceux qui l'organisent, de ceux qui y participent, du lieu et du moment où elle se fera et où les possibilités d'y introduire des variantes de complément, les modifications qui pourront intervenir n'auront pas de limites. La projection d'un film-manifestation exprimera toujours d'une manière ou d'une autre, la situation historique dans laquelle elle aura été réalisée.

L'homme du *troisième cinéma*, que ce soit à partir d'un *cinéma-partisan* ou d'un *cinéma-manifestation*, avec l'infinité de genres qu'ils peuvent impliquer (*cinéma-lettre, cinéma-poème, cinéma--essai, cinéma--pamphet, cinéma-information*, etc...) oppose à toute une industrie un cinéma artisanal ; au cinéma de fiction, un cinéma scientifique; au cinéma de personnages, un cinéma de thèmes; au cinéma d'individus, un cinéma de masses; au cinéma d'auteur, un cinéma de groupe; au cinéma de mésinformation néo-colonial, un cinéma d'information ; à un cinéma d'évasion, un cinéma qui rende la vérité; à un cinéma spectacle, un cinéma- manifestation, un cinéma d'action; à un cinéma de destruction, un cinéma simultanément de destruction et de construction; à un cinéma fait pour le vieil homme, pour eux, *un cinéma à la mesure de l'homme nouveau : celui de la possibilité que chacun de nous représente.*

---

(1) Mao Tsé-toung, op. cit.

La décolonisation du cinéaste et du cinéma seront des faits simultanés dans la mesure où l'un et l'autre nous apportent la décolonisation collective. La bataille commence au-dehors contre l'ennemi, qui nous agresse, mais aussi au-dedans, *contre les idées, les modèles de l'ennemi qui existe en chacun de nous.* Destruction et construction. L'action décolonisatrice consiste à retrouver dans leur praxis les impulsions les plus pures et les plus vitales : à la colonisation des consciences elle oppose la révolution des consciences. Le monde est scruté, approfondi, redécouvert. On assiste à un continuel étonnement, à une espèce de seconde naissance. L'homme retrouve son innocence première, sa capacité d'aventure, sa capacité d'indignation aujourd'hui léthargique.

Libérer la vérité proscrite signifie libérer une possibilité d'indignation, de révolte. Notre vérité, celle de l'homme nouveau qui se construit en se débarrassant de tous les vices qu'il traîne encore, est une bombe au pouvoir inépuisable et, en même temps, *la seule possibilité de vie.*

Les grands thèmes, l'histoire nationale, l'amour et la rupture entre les combattants, l'effort d'un peuple qui se réveille, tout renaît devant l'œil des caméras décolonisées. Le cinéaste se sent pour la première fois libre. Au sein du système, il découvre qu'il n'y a rien, en marge du système et contre lui, il y a tout, *parce que tout est à faire.* Ce qui hier paraissait une folle aventure, comme nous le disions au début, se pose aujourd'hui comme une *nécessité et une possibilité auxquelles on ne peut pas échapper.*

Ce sont là des idées en vrac, des propositions de travail. A peine une ébauche d'hypothèses nées de notre expérience personnelle et qui joueront un rôle positif si elles permettent d'ouvrir un dialogue chaleureux sur la nouvelle perspective révolutionnaire du cinéma. Les vides qui existent sur les fronts artistique et scientifique de la révolution sont assez notoires pour que l'adversaire n'essaye pas de les combler tant que nous ne serons pas capables de le faire nous mêmes

Pourquoi le cinéma et pas une autre forme de communication artistique ? Si nous avons choisi le cinéma comme centre de nos propositions et de ce débat, c'est parce que c'est notre front de travail ; en outre la naissance *du troisième cinéma* signifie, du moins pour nous, *l'événement artistique révolutionnaire le plus important de notre époque.*

notes sur lénine et l'art

par a. sanchez vazquez

*Adolfo Sanchez - Vazquez est actuellement chef du département de philosophie à l'Université de Mexico. Il peut être considéré aujourd'hui comme un des plus grands philosophes marxistes vivants. Parmi ses œuvres principales, un ouvrage sur l'esthétique chez K. Marx et son ouvrage fondamental "Philosophie de la praxis". Cette œuvre n'est encore traduite ni en français ni en **arabe.***

Ces notes sur Lénine et l'art, ont été publiées par la revue cubaine Casa de Las Américas dans un récent numéro consacré à Lénine.
Nous espérons, dans nos prochains numéros, faire connaître davantage l'œuvre de A. Sanchez-Vazquez dont on s'étonne qu'elle soit si peu traduite et connue.

7 Lorsque Lénine aborde les problèmes de l'art et de la littérature, son attitude est celle d'un homme politique révolutionnaire devant une forme spécifique de praxis qui, d'une manière ou d'une autre, a trait à la praxis politique. Il ne s'agit pas pour lui d'élaborer une théorie de l'art ou de la littérature, ni même d'en jeter les bases ; mais il s'agit de faire face, en homme politique, à des phénomènes auxquels il ne peut rester indifférent - ceci pour la simple raison que ni l'art ni la littérature ne peuvent rester indifférents à la politique. Le jugement que porte Lénine sur les phénomènes littéraires est avant tout fonction d'une nécessité politique pratique : le rôle social et idéologique de la littérature, l'aide qu'elle peut apporter au prolétariat pour une prise de conscience de sa véritable situation et, partant, la connaissance du réel.

9 Ce qui intéresse Lénine, homme politique et révolutionnaire, c'est que l'art soit un moyen de faire prendre conscience de la nécessité de transformer la réalité. Cette prise de concience requiert à son tour une représentation exacte de la réalité. C'est pourquoi Lénine critique chez les populistes l'idéalisation de la réalité. Lénine, réaliste en politique, l'est aussi en littérature. Dans la mesure où elle se rattache au réel de façon bien réaliste, la littérature russe classique est un legs que Lénine a toujours présent à l'esprit et auquel, à son avis, il ne faut pas renoncer. Son penchant pour le réalisme répond à la nécessité de transformer la réalité de façon révolutionnaire ; ceci est imposé, en définitive, par les exigences de la lutte politique. Mais cette appréciation du réel se fait à partir d'une idéologie et d'un champ bien spécifique : celui de la création artistique.

10 Pour Lénine, la conception réaliste de l'art n'est pas une simple transposition de la conception de la connaissance (théorie du reflet) sur le plan esthétique. On ne peut, en s'appuyant sur Lénine, déduire le réalisme artistique de principes gnoséologiques (*), car dans son ouvrage «Matérialisme et Empiriocriticisme», où il expose sa conception de la connaissance, Lénine n'aborde jamais le problème du reflet de la réalité dans le domaine de l'art. S'il est vrai qu'à partir de ses prémisses on peut établir, en ce qui concerne l'art, la priorité de la réalité pour la prise de conscience, le non-arbitraire de la fan-

(*) gnoséologie : philosophie de la connaissance.

taisie de l'artiste, le conditionnement de l'art par la vie elle-même, son impossibilité à échapper jamais à une certaine relation avec la réalité, ainsi qu'une concordance déterminée entre la représentation de la réalité et la réalité elle-même lorsque l'art aspire à jouer un rôle cognitif — c'est-à-dire à donner une certaine connaissance de la réalité — nous ne pouvons cependant déduire que l'art puisse offrir simplement une façon d'approcher la réalité. En résumé, on ne peut déduire de la théorie léniniste de la connaissance que le genre de relation que la science maintient avec le réel soit le seul valable pour l'art (art = reflet de la réalité) et que, par conséquent, la théorie léniniste du reflet soit le fondement théorique de l'esthétique marxiste.

11 Déduire, au nom de Lenine, le réalisme artistique et littéraire de sa théorie de la connaissance, implique l'oubli du lien etroit entre sa conception du réalisme et la praxis, et, en particulier, la praxis politique, dans les conditions historiques bien concrètes qui le firent pencher en faveur de la littérature réaliste.

Lénine ne s'est pas proposé de jeter les bases d'une théorie marxiste de l'esthétique ; on ne peut trouver dans ses œuvres un fondement philosophique explicite à ce sujet. On ne peut non plus la déduire implicitement en en voyant les fondements dans sa conception gnoséologique. Ces fondements, il nous semble, avaient déjà été exposés par Marx.

13 Puisque Lénine aborde l'art et la littérature en homme politique practico-révolutionnaire, les problèmes artistiques ou littéraires dont il traite sont ceux qui, à un moment donné, se trouvent liés de la façon la plus impérieuse à la praxis politique ; mais il ne perd jamais de vue le fait que l'art est une activité spécifique dans laquelle il est impossible d'introduire les mesures organiques propres au parti ou les mesures administratives propres à l'Etat (fût-il un Etat nouveau comme l'Etat socialiste).

14 Dans les conditions historiques concrètes créées par une révolution — comme celle de 1905 — qui n'a pu vaincre le tsarisme, mais que le tsarisme n'a pu vaincre, comme le signale Lénine — et lorsqu'il y a possibilité de créer une presse légale, une presse du parti, il est nécessaire de définir les relations entre la littérature et le parti, ainsi qu'entre la littérature et la société. C'est cette tâche que Lénine entreprend dans son article «Organisation du parti et littérature du parti». Se référant d'abord à la littérature du parti — c'est-à-dire la littérature politique publiée dans les organes du parti, et dont l'objectif fondamental est de défendre, propager et éclaircir les principes et la politique du parti — Lénine, prenant à partie les écrivains qui, dans les organes du parti dans lesquels il écrivent, prétendent se soustraire au contrôle et à la direction de ce dernier, affirme : «La littérature doit devenir partie intégrante de la cause générale du prolétariat... partie intégrante du travail organisé, méthodique et unifié du parti social-démocrate». La littérature du parti doit être liée à ce dernier non seulement de façon idéologique, mais aussi de façon organique, dans la mesure où elle représente une tâche spécifique de son activité. Mais une fois admis que ce secteur de travail se trouve sujet comme tout autre au contrôle et à la direction du parti, Lénine reconnaît qu'on ne peut l'identifier pleinement à d'autres secteurs de travail : «La littérature se prête moins que tout autre chose à un nivellement mécanique, à une domination de la majorité sur la minorité... Dans ce domaine, il est absolument nécessaire de laisser une grande place à l'initiative personnelle, aux penchants individuels, à la pensée et à l'imagination, à la forme et au contenu».

15 Mais l'article de Lénine ne se réfère pas seulement à la littérature des organes du parti, mais aussi à la littérature en général, en tant que forme de création artistique. C'est à ce sujet que l'esprit de parti prend un sens nouveau : il ne s'agit pas de lien organique avec la cause générale du prolétariat par la soumission au parti, mais de la prise de conscience de l'idéologie socialiste et de sa materialisation dans l'activité littéraire. Cet esprit de parti, loin d'être une négation de la création, est pour Lénine — face à l'hypocrite liberté de création dont parlent les écrivains bourgeois — sa condition même. La liberté de l'écrivain ou de l'artiste bourgeois n'est qu'une forme de dépendance masquée de l'argent. «Vivre dans une société sans dépendre d'elle est impossible» affirme Lénine. La liberté de création ne peut exister dans une société où règne l'argent. Les idées de Lénine rejoignent encore celles de Marx a ce sujet (hostilité du capitalisme envers l'art).

16 La liberté de création n'est pas pour Lénine la liberté au sens individualiste : détachement des choses de la vie, ou «anarchisme de grand seigneur» — c'est-à-dire désir d'échapper à l'esprit de parti. C'est au contraire 1) libération des illusions et hypocrisies que la bourgeoisie tisse autour d'elle ; 2) prise de conscience de l'idéologie socialiste, c'est-à-dire de la justesse de la cause du prolétariat : 3) lien étroit entre l'activité créatrice — littéraire ou artistique — et cette ideologie, et, par conséquent, la cause du prolétariat. C'est seulement alors qu'il sera possible, selon Lénine, de parler d'une littérature véritablement libre — une littérature mue, non pas par le désir de l'argent, ni par celui de servir une minorité, mais par le désir de servir les masses et la cause générale du prolétariat.

17 En reliant de façon dialectique l'esprit de parti et la liberté de création — lien qui a pour base la reconnaissance du contenu social de la liberté — Lénine propose que l'artiste assume consciemment cet esprit de parti, créant un art fécondé par l'idéologie socialiste. Mais ceci n'autorise personne à imputer a Lénine une tendance à diriger, uniformiser ou enrégimenter la création artistique. Car, ce qui est valable pour le

secteur littéraire du travail au sein du parti l'est encore plus pour la création littéraire en général («la littérature se prête mal à un nivellement mécanique» etc.., voir plus haut).

Cependant, on a prétendu, en s'appuyant sur Lénine, justifier théoriquement l'intervention organique du parti et l'intervention administrative de l'Etat dans le domaine littéraire et artistique (Jdanov, 1934, et toute la politique artistique et littéraire postérieure inspirée de ses théories et à laquelle l'Etat cubain socialiste a su se soustraire). Cette conception jdanovienne de l'esprit de parti en art et en littérature — que, loin de laisser mourir, on s'efforce de faire revivre dans certains pays socialistes — confond deux plans que Lénine a toujours distingués clairement : la littérature du parti, soumise avec raison au contrôle et à la direction de ce dernier, et la littérature ou l'art en général, fécondés par l'idéologie socialiste, qui assure la plus grande liberté des formes d'expressions ou, comme disait Lénine, de la pensée et de l'imagination, de la forme et du contenu. Les textes de Lénine n'autorisent nullement à étendre au domaine de la création en général ce qui est valable pour le secteur littéraire au sein du parti — à moins que l'on ignore délibérément la distinction entre ces deux formes d'activité.

24 Lénine a longtemps consacré, avant la Révolution d'Octobre, une grande attention à Gorki. Gorki était pour lui, avant tout, le grand écrivain dont l'œuvre est liée à la cause générale du prolétariat. Mais c'était aussi un militant du parti bolchévique qui prend part à des disputes idéologiques et politiques qui divisent les membres du parti ; et il prend fait et cause pour des positions que Lénine combat. Tout ceci marque d'un sceau particulier les relations entre Lénine et Gorki et nous permet d'éclaircir — de facon éloquente — la façon dont un grand dirigeant politique révolutionnaire se situe par rapport à un écrivain qui offre une double dimension : artiste et militant.

25 Lénine souligne sans cesse la grande estime en laquelle il tient la production littéraire de Gorki, ainsi que la fonction idéologique qu'il accomplit en formant et en introduisant la conscience socialiste au sein des masses ouvrières. Il souligne particulièrement l'utilité politique de l'œuvre de Gorki, non sans dire bien clairement qu'elle est due, avant tout, au talent artistique de ce grand écrivain.

26 C'est pourquoi il n'hésite pas à proclamer la grandeur artistique de Gorki, même quand ses divergences politiques ou philosophiques (otzovisme, machisme) (*) font qu'une fraction du parti s'empare du prestige de l'écrivain pour en faire son porte-bannière idéologique.

31 Ce qui préoccupe Lénine, ce n'est pas tant l'influence que ces positions philosophiques ont sur l'œuvre de Gorki — on les retrouve peu ou pas du tout dans ses écrits — mais plutôt le fait que l'autorité de Gorki écrivain serve à soutenir — par l'adhésion de l'auteur — une certaine plateforme idéologique. C'est pourquoi Lénine a jugé important de convaincre Gorki de l'erreur de ces positions.

32 Lénine ne critique jamais en Gorki l'écrivain. Il savait que ce n'est pas une philosophie qui détermine d'elle-même la valeur de la création. Il va même plus loin : «Je considère — affirme-t-il — qu'un écrivain peut trouver beaucoup de choses utiles dans quelque philosophie que ce soit. J'admets, enfin sans aucune réserve qu'en ce qui concerne la création artistique vous avez tous les atouts en main et que votre œuvre, dans ce domaine, née de votre expérience artistique aussi bien que d'une conception philosophique, bien qu'elle soit idéaliste, vous mène à des conclusions qui rapporteront d'énormes bénéfices au parti ouvrier».

33 La thèse de Lénine selon laquelle un artiste — lorsque c'en est vraiment un — peut parvenir à des conclusions utiles pour lui-même et pour le mouvement, même si le point de départ en est une philosophie idéaliste, concorde parfaitement avec ce qu'il disait à propos de Tolstoï : tout grand artiste — lorsque c'en est vraiment un — ne peut pas ne pas capter l'un des aspects essentiels de la réalité.

34 Les critiques que Lénine adresse à Gorki — dans la mesure où l'écrivain adopte des positions machistes et otzovistes — sont de deux sortes :

1) le contenu erroné de ces positions idéologiques,
2) la façon dont Gorki relie la défense de ces idées à l'action politique elle-même.

Dans cette même lettre à Gorki dans laquelle il reconnaît qu'un grand écrivain peut trouver des choses utiles dans quelque philosophie que ce soit, et dans laquelle il montre bien qu'il ne critique pas l'usage que l'artiste fait de ces idées, Lénine ajoute : «Tout cela est vrai. Et cependant « Proletari » doit maintenir une neutralité absolue devant nos divergences philosophiques, car il faut à tout prix éviter de donner au lecteur le moindre prétexte à rapprocher les bolchéviques, en tant que tendance et ligne tactique de l'aile révolutionnaire des sociaux-démocrates russes, de l'empiriocriticisme et de l'empiriomonisme».

Cela veut dire qu'une ligne tactique (d'action politique pratique) ne doit pas être identifiée à une ligne philosophique. Il s'agit là de deux plans bien distincts et l'on ne peut passer directement de l'un à l'autre. C'est ce que Lénine, homme politique pratique, veut montrer à l'écrivain devenu — par suite de ses sympathies pour le machisme et l'otzovisme — un philosophe et un politicien. Il est bien clair que Lénine pose ce problème dans un contexte concret (celui qui existe à l'intérieur du parti et de la lutte révolutionnaire) qui exige que cette distinction soit maintenue.

(*) otzovisme, machisme (ainsi que empiriocriticisme et empiriomonisme, voir plus loin n° 34) : tendances philosophiques positivistes et idéalistes dont le principal représentant était le physicien Mach, et que Lénine a combattues et dénoncées dans son œuvre philosophique «Matérialisme et Empiriocriticisme».

(traduit de l'espagnol par h. youssi)

à propos de "le dieu noir et le diable blond" film brésilien de glauber rocha

par t. benjelloun

«Nous avons réalisé que nous vivions dans une société sous-développée et historiquement exclue du monde moderne et qu'il nous fallait connaître plus profondément cette réalité dans laquelle nous vivons pour trouver le chemin de l'émancipation». (Glauber Rocha).

Le Cinéma Novo, ce fut d'abord cette prise de conscience par un groupe de jeunes gens décidés à faire du cinéma, pas n'importe quel cinéma, mais un cinéma qui pourrait participer à l'entreprise de transformation de la réalité dans laquelle ils sont constamment insérés. Ce cinéma est déterminé, comme dit G. Rocha, par «une névrose commune, celle de la faim». C'est ainsi que la misère n'est plus seulement révélée, mais interprétée. C'est la misère et la haine de l'homme damné et exaspéré qui éclatent sur l'écran. Le film devient alors un outil pour la connaissance de la réalité et la communication avec le peuple, un instrument de résistance culturelle.

Le cinéaste devient homme militant .Il lutte contre les différentes aliénations sur le plan du spectacle et de la culture.

Comment ce cinéma est-il possible ?

Il n'est possible que si le système de production et de distribution traditionnel est lui-même remis en question.

En effet, le sort d'un film ne dépend plus des tractations commerciales. Les producteurs sont eux-mêmes impliqués dans l'entreprise du combat. C'est pour cela que les cinéastes du ciné novo se sont organisés de telle sorte que leurs produits se dégagent de toute dépendance étrangère. A eux tous (ils sont une trentaine) ils ont fondé une maison de distribution (la DIFIM). Ce sont les cinéastes eux-mêmes qui distribuent leurs films. Le pourcentage gagné est investi dans d'autres productions.

Pour ce qui est de la diffusion, ces cinéastes sont arrivés à faire passer une loi dans le domaine du spectacle. En effet, une loi au Brésil, oblige toutes les salles à consacrer 56 jours de projection par an à des films brésiliens. Cette loi ne les satisfait plus tout à fait. Ils voudraient voir le nombre des films importés réduit, car celui des films réalisés au Brésil ne cesse d'augmenter. : «On paie plus de taxes sur l'importation d'un négatif qui servira à tourner un film au Brésil que sur l'importation d'un film réalisé à l'étranger» fait remarquer Rocha (4).

Pour une culture nationale par le film.

«Le Dieu Noir et le Diable Blond» de Glauber Rocha, est un des premiers films réalisé dans ce système.(1) Il a pour objectif l'élaboration d'une conscience nationale originale, propre au Brésil, et la mise en valeur d'une culture nationale authentique, qui émane du peuple. Carlos Diegues disait l'autre jour : «au Brésil c'est le peuple qui est le vrai producteur de culture, mais il n'en est pas conscient. Il faut lui dire : ce que vous faites c'est de la vraie culture brésilienne». (2)

---

(1) - Le premier film du Cinéma Novo à s'être imposé dans le monde fut «Vidas Secas» de Nelson Pereira Dos Santos, réalisé en 1963.
(2) - cf : Africasia n° 13

Ce film rejoint une tradition culturelle orale (le film est raconté par une voix off). Parti d'une réalité vécue, Rocha la représente et l'expose. Ce n'est pas une fiction et surtout pas du folklore. Ici, ce qu'on pourrait appeler du folklore est un arrière plan pour l'action et la célébration du mythe, pour la mise en scène des valeurs les plus enracinées dans les traditions populaires. Il est l'expression spontanée d'une culture populaire, qui a la tradition de se représenter. Ce folklore est doublé de manifestations et pratiques religieuses, se confondant bien souvent avec un rituel obscurantiste et paralysant. (3).

Le mythe dont il s'agit dans ce film correspond encore à une réalité, et cette réalité est au fond politique. En effet, Rocha affirme : «Cela correspond à une réalité. Le personnage qui est à l'origine de Antonio-das-Mortes existe, il a environ soixante-dix ans et s'appelle José Rufino. Je l'ai rencontré et j'ai parlé avec lui» (4) D'autre part des propriétaires fonciers continuent, d'après Rocha, à engager des jagunços pour maintenir leur pouvoir. On peut donc dire que le cadre social et politique du film est du domaine de la réalité et non de la fiction. La réalité est utilisée ici pour remplir les symboles, contrebalancer les pratiques superstitieuses et dénoncer les obstacles à l'action et l'émancipation.

---

(3) - ce folklore n'a rien à voir avec celui montré dans des films tournés par des etrangers au Brésil pour des raisons commerciales.

(4) - cf un entretien avec Glauber Rocha dans «Les Cahiers du Cinéma» n° 214

les enfants du haouz et les bérets verts

que devient «les enfants du haouz» ?

Il y a trois mois, nous avons eu l'occasion d'assister à une projection du court-métrage de **Driss Karim** intitulé **Les Enfants du Haouz.** Réalisé d'après une enquête dirigée par Paul Pascon dans certains milieux ruraux marocains (1), ce court-métrage, commandé par l'Office du Haouz, avait pour but, selon ses auteurs, de reproduire avec le maximum de réalisme les préoccupations de la jeunesse rurale à laquelle d'ailleurs il était avant tout destiné. Cela ne voulait pas dire pour ces auteurs que ce film ne serait pas projeté pour le public urbain, pour le public d'une manière générale.

La copie que nous avions visionnée était une copie de travail. L'image comme le texte (le commentaire est lu par un jeune paysan. Il est la synthèse des déclarations des jeunes ruraux au réalisateur) étaient à peu près définitifs. Il manquait encore quelques retouches avant que le film ne soit présenté à la censure.

Nous ne nous attarderons pas aujourd'hui sur le contenu de ce film. Nous aurons certainement à revenir là-dessus, vu l'importance des problèmes qu'il soulève et son apport particulier à un cinéma national à venir. La question que nous voulons poser est très simple : que devient ce film ? Nous posons cette question évidemment aux producteurs comme aux responsables.

Nous posons cette question avec d'autant plus d'inquiétude et d'indignation qu'un autre film, étranger, réalisé par un acteur fasciste et anti-arabe, poursuit en toute quiétude sa tournée dans les salles marocaines.

«les bérets verts»

Il s'agit des «Bérets verts» de John Wayne, projeté au cours de cette année d'abord dans deux grandes salles de Casablanca, ensuite à Fès, Kenitra, etc... Une salle de Rabat l'annonce pour la, les semaines à venir. Il est annoncé également à Tétouan et Marrakech.

Ce film anti-vietnamien avait soulevé dès son annonce l'indignation de tous ceux qui croient à la juste cause de l'héroïque peuple vietnamien, victime d'une des agressions et guerre d'extermination les plus barbares de ce siècle.

D'une part donc, un film marocain, traitant un sujet d'un intérêt manifeste concernant la réalité nationale, se trouve aujourd'hui bloqué quelque part : bureaucratie ? censure ? laisser-aller ?

D'autre part, un film de propagande impérialiste et raciste fait la tournée des salles marocaines.

Il s'agit là d'un double défi à la conscience nationale et aux masses populaires.

Le problème du cinéma au Maroc (cinéma national, production, distribution) se pose encore une fois dans toute son acuité, l'escalade de l'abêtissement du public et des limites imposées à un cinéma national progressiste ayant atteint un stade alarmant.

Aujourd'hui, plus que jamais, les choix en matière de politique cinématographique au Maroc étant clairs , chacun est placé devant ses responsabilités.

La Rédaction

Les Enfants du Haouz. Production «Palmeraie Films» et C. C. M.

Réalisation : Idriss Karim

Prise de vues : Majid Rechiche

---

(1) Cette enquête, «Ce que disent 296 jeunes ruraux», a été publiée par le Bulletin Economique et Social du Maroc, n° 112-43, 1969.



bibliothèque souffles

«la résistance palestinienne» de Gérard Chaliand (1)

Les lecteurs de SOUFFLES ont pu se rendre compte, à la faveur du numéro spécial consacré à la révolution palestinienne, de l'abondance de la bibliographie concernant la Palestine. Il est vrai que la quasi-totalité des ouvrages dont nous avions présenté la liste n'est guère à la disposition du lecteur marocain (et parfois même maghrébin) (2).

Les ouvrages traitant de la Palestine qui ont été distribués jusqu'à nos jours au Maroc (3) se comptent sur le bout des doigts si l'on excepte les publications du Centre de Recherches de l'O.L.P. de Beyrouth qui, de toute manière, ne se trouvent pas dans le circuit commercial. Par contre, c'est par milliers, par centaines qu'on trouve les romans policiers, d'espionnage, pornographiques, «classiques», ou, pour rester dans le cadre politico-historique, les livres traitant de la Seconde Guerre mondiale, à titre d'exemple. Inutile de s'apesantir sur les causes et les conséquences d'un pareil état de fait. Elles sont trop manifestes. Mais quelles que soient les barrières qui peuvent être dressées devant le message de la révolution palestinienne, il a déjà eu accès au cœur des masses populaires et il éclaire irréversiblement devant elles la voie de leur libération.

Venons-en maintenant au sujet de cette courte chronique, le livre de Gérard Chaliand : «La Résistance palestinienne».

L'auteur s'est déjà fait connaître par plusieurs études sur les problèmes nationaux et les mouvements de libération nationale (4). Le livre est le résultat de deux enquêtes menées dans les pays arabes du Proche-Orient et en Palestine occupée en 1969. De ces enquêtes, l'auteur a rapporté un témoignage sur la lutte des résistants palestiniens, l'organisation, la constitution sociale et l'orientation idéologique des mouvements de résistance palestinienne, essentiellement le FPDLP et FATH. Il est évident que

(1) Editions du Seuil. Paris 1970.
(2) Lors d'un voyage en Algérie l'année dernière, nous avons constaté la même réalité.
(3) Ania Francos : «Les Palestiniens». — Le Roi Husseïn : «Ma guerre avec Israël». — Déméron : «Contre Israël».
Cette liste n'inclut pas les ouvrages écrits en arabe qui sont à leur tour peu nombreux.
(4) La Question Kurde. Partisans, 1961. — Guinée «portugaise» et Cap Vert. Maspéro, 1967. — Lutte armée en Afrique. Maspéro, 1967. Les paysans du Nord-Vietnam et la guerre. Maspero, 1968.

ce genre d'ouvrages, en faisant entendre la voix des masses palestiniennes et de leur avant-garde revolutionnaire, en decrivant les conditions objectives dans lesquelles vit le peuple palestinien, ne peut que servir la cause de ce peuple auprès de l'opinion occidentale qui découvre par là-même (lorsqu'elle a un minimum de sens de la justice et de la dignité humaine) que ces hommes, naguère appelés réfugiés, protégés malheureux des organismes internationaux de charité, forment en fait une entité indivisible consciente non seulement de constituer une nation, d'avoir une culture, une histoire, une terre, mais aussi de construire, par la lutte armée et quels que soient les sacrifices, une nation nouvelle, une humanité nouvelle.

Ce processus de la remergence de la nation palestinienne dans le feu de la lutte révolutionnaire, de l'approfondissement idéologique , du combat idéologique a été rendu par l'auteur avec une sympathie attentive.

Mais là, à notre avis, s'arrêtent les mérites de cet ouvrage et commencent ses limites ainsi que ses contradictions.

Une deuxième lecture attentive nous révèle en effet que cette illustration de la résistance du peuple palestinien ne part pas des mêmes motivations que celles de ce peuple en lutte. Elle nous révèle qu'une certaine gauche occidentale n'a pas les mêmes raisons que les masses arabes de combattre le sionisme.

C'est là d'où vient à notre avis le scepticisme de l'auteur quant à l'aboutissement du projet de libération palestinienne et à l'avenir du rapport de forces dans cette partie de la nation arabe.

Dans le même ordre d'idées, le raisonnement de G. Chaliand concernant les deux principaux mouvements de résistance palestiniens ne manque pas de nous irriter, tant il se confine dans des considérations statiques peu scientifiques.

L'auteur décrit ainsi Fath comme un mouvement majoritaire mais bourgeois. Le F P D L P comme un mouvement minoritaire, marxiste-léniniste mais condamné à demeurer minoritaire. Etrange dialectique qui semble oublier ce récent adage chinois : «Une étincelle peut mettre le feu à toute la plaine».

Nous ne manquerons pas de souligner combien peut devenir dangereuse pour l'avenir même de la révolution palestinienne, cette opposition radicale que l'auteur établit entre les mouvements de resistance palestinienne. Toute lutte armée révolutionnaire, toute guerre populaire, nous le savons, doit conduire à un front uni contre l'ennemi et déboucher sur une révolution sociale véritable dans la mesure où l'idéologie révolutionnaire parvient à guider le mouvement. Dans le cas de la résistance palestinienne, ce mouvement vers l'unité a déjà commencé et tend à s'approfondir.

Une autre faiblesse de l'ouvrage, mais qui nous apparaît grave, est la description de la condition des arabes vivant en Israël. Une analyse d'une page a suffi à l'auteur pour démontrer en gros que ces arabes sont relativement privilégiés par rapport à leurs frères du reste du monde arabe quant à la vie sociale et politique. Monsieur Chaliand veut-il nous affirmer par là qu'il croit encore au mythe d'Israël «repaire de la démocratie au Proche-Orient» ? Espérons qu'il s'agit d'une simple lacune, dûe à une connaissance superficielle ou rapide de cette réalité. Dans tous les cas, ce serait pour nous faire le jeu du sionisme et de la propagande israélienne que d'entrer dans ce genre de raisonnement.

En définitive, le problème que pose encore une fois ce livre, c'est finalement celui de la nécessité de la prise en charge de la cause palestinienne (sur tous les fronts et notamment idéologique) par les palestiniens et les arabes eux-mêmes.

Il ne s'agit pas de nier la volonté sincère de beaucoup d'intellectuels occidentaux de gauche de contribuer à lever le voile sur la nature véritable du combat des palestiniens et de servir leur cause.

Ce qu'il faut préciser pour couper court à toute ambiguïté, c'est que la volonté de certains

de ces intellectuels non liés à une pratique de transformation sociale (et qui s'érigent au nom de la pureté révolutionnaire en théoriciens) est de ce fait limitée. Leur témoignage (répétons-le encore, souvent bien intentionné) peut déboucher, à nos yeux, sur des impasses dangereuses dans la mesure où ils prolongent un débat qui n'est pas au cœur de l'objectif permanent, juste et inébranlable du peuple palestinien combattant : la libération de la Palestine de l'impérialisme et du sionisme.

a. l.

---

un mot sur adonis (1)

Adonis est l'un des rares poètes d'aujourd'hui à s'être engagé totalement dans le combat culturel. Poète de grand talent, comme en fait foi sa vision du monde structurée et novatrice, il a le mérite d'être le fondateur d'une revue progressiste bien venue au Moyen-Orient, où elle joue un rôle d'avant-garde : **MAWAQIF** «Positions» (2).

La création de cette revue est significative.

Contrairement aux poètes qui, au lendemain de l'agression sioniste, se sont sentis provoqués à ce point qu'ils ont renoncé momentanément à leur sentimentalisme morbide pour crier leur indignation à la face du monde dans des poèmes inouïs mais non valables, Adonis a publié le manifeste du 5 juin (3) et, quelque temps après, a fondé MAWAQIF. Selon ses propres termes, cette revue aura pour mission de prendre position vis-à-vis de tous les problèmes culturels qui se posent à l'homme arabe et, pour cela, se fera un devoir d'écarter interdits et tabous.

Les poèmes de circonstance dits de la **naksa** ne résistent pas à la comparaison. Ils n'ont été qu'une volte-face exacerbée qui a pris la forme d'une triste formalité. Celle-ci remplie, leur art habituel aidant, ces poètes **revinrent à leurs moutons** avec une facilité pour le moins terrifiante. En définitive, leur pseudo-engagement n'a été motivé que par un besoin archaïque de vengeance émanant d'une conscience bornée et reposant sur une rancune qui continue à se traduire de temps à autre dans des boutades fictives.

Sous cet éclairage, le manifeste du 5 juin nous apparaît comme une prise de position autrement plus conséquente. Et si aujourd'hui, les événements renouvellent notre perception dégageant des perspectives nouvelles, il n'empêche que, replacé dans son contexte historique, ce manifeste garde toute sa force. C'est dans tous les cas là qu'il faut chercher la plate-forme sur laquelle s'édifie l'œuvre d'Adonis poète et militant. Et c'est à cette condition seulement, celle de l'engagement total, que nous pourrons un jour envisager, sous l'angle de la recherche et de l'analyse, le Chant de cet homme, poésie fraternelle, solidaire et qui nous concerne d'emblée.

---

(1) Ali Ahmed Saïd. Poète libanais né en Syrie.

(2) Revue bimestrielle pour la liberté, l'innovation et la transformation

(3) Publié dans le numéro 9 de Souffles

En effet, beaucoup de choses restent à démystifier. La poésie est, après tout, une chose facile, n'importe qui pouvant faire un poème potable que n'importe quelle objectivité justifie ra au profit de la facilité et de la mauvaise foi Refusant cette objectivité, nous affirmons que la création culturelle, d'une manière générale, n'est pas dissociable de la conduite et des engagements de l'homme qui recourt, en fait, à cette autre forme d'expression (le travail manuel de l'ouvrier ou didactique de l'instituteur en sont d'autres) comme à un lieu complémentaire d'action. Ce critère doit permettre d'écarter les jongleurs dont la poésie n'est qu'une charlatanerie en marge du combat décisif mené par l'avant-garde du monde arabe. La vraie poésie, la seule, est celle qui fait partie intégrante de ce combat, polyvalent et multiforme, l'assumant dans tous les fronts.

C'est en nous basant sur cette dialectique que nous reprochons aux poètes s'exprimant en arabe et, partant, à Adonis, de tenir à une esthétique élaborée au détriment de la mission de la poésie. Or, l'esthétique s'accompagne du lyrisme que procure l'observance d'un certain rythme, d'une certaine marche, définis et répertoriés à l'avance. Il est donc fatal qu'au terme du processus, elle en fasse la condition de toute bonne poésie. Il faut vraiment un Adonis pour concilier l'aliénation de l'écrit au débordement de la parole, ou un Nizar Qabbani, qui a ses contradictions et à qui s'applique la phrase : la poésie est un art qui illustre la vie et la souffrance. En règle générale, l'esthétique envahissante menace la poésie de romantisme et nous semble, pour cela, indéfendable. Aussi, nous ne nous étonnons pas si à partir d'elle (et nullement d'une pénurie de la poésie) certains genres littéraires se sont développés.

Contrairement à ce que beaucoup de gens croient, ces genres ne s'enrichissent pas mutuellement et n'enrichissent pas le patrimoine culturel. Ils conduisent à une pléthre de catégories hétéroclites, ambivalentes, qui étouffent la parole et entrent en contradiction avec l'itinéraire historique de la poésie. La preuve en est que dans le monde arabe, roman et théâtre sont synonymes de fausses situations. Leur matière, c'est le «maladif». Cela ne veut pas dire que nous refusons le roman et le théâtre comme possibilités, mais comme l'échec de formes arbitraires importées d'ailleurs.

La vraie parole, quant à elle, correspond à une cosmogonie dépouillée, sans fard ni artifice, une somme de possibilités non encore explorées, un produit du corps individuel et collectif et l'une des créations de l'homme les plus proches de la vérité et du sens de la justice. Et dès lors qu'un genre déterminé permet une vision vraie, nous sommes portés à le considérer comme un poème qui emprunte une graphie appropriée. Ce qui ne signifie pas que ce genre ait des vertus qui lui sont particulières, en tout cas pas chez nous, que la poésie devient roman, ou que le roman devient poésie ; ce qui se produit, c'est un changement radical dans les rapports qui s'instaurent entre l'homme et l'œuvre qu'il veut produire. Ce n'est pas l'instrument qui va commander, mais l'œuvre qui va créer son véhicule, son contenant.

Or, si, rejetant la poésie de circonstance et tout a priori de technique ou de lyrisme, nous sommes convaincus que la poésie est un lieu complémentaire d'action et de combat, si la poésie est une cosmogonie où le poète fait l'autopsie du moment, si le poète est le mobilisateur, si la poésie est liée au sort de l'homme, nous saisissons d'emblée la nature qui doit être celle des rapports qui s'instaurent entre l'œuvre et son créateur. Nous ne dirons pas comme certains que la littérature est un insaisissable mystérieux, mais une œuvre culturelle commandée par toute une société qui participe de sa création comme de sa consommation.

Toujours est-il que la poésie s'exprimant en arabe au Moyen-Orient connaît de nos jours un regain de gloire pour avoir été renouvelée et ses conditions assouplies. Précisons seulement que le succès fait à cette poésie est dû

moins à la nouvelle conception de l'esthétique qui a développé, en les simplifiant, les méthodes de versification, qu'aux promoteurs eux-mêmes placés dans des circonstances historiques favorables au développement d'une conscience révolutionnaire. On a même vu l'apparition de «prosateurs», des poètes en quête d'une poésie désaliénée et totalement affranchie. **MAWAQIF** fut à ce propos la première re-revue à publier une partie de cette nouvelle poésie en l'assumant.

C'est en la replaçant dans son propre espace géographique et mental, qui a ses traditions propres, que la poésie d'Adonis doit être envisagée. Mais, en dépit de ce déplacement, cette poesie nous apparait comme entrecoupant dans sa thématique et sa symbolique notre propre tradition de l'itinéraire. **Mihiar** est à ce titre un correspondant d'une partie de la poésie maghrébine s'exprimant en français ; la partie la plus talentueuse. Son histoire est celle de tout personnage conscience de son peuple. Il est issu du monde imaginaire propre à l'épopée.

Au départ, la mort contagieuse, l'inertie, la déchéance, l'inanition, la peste, les dieux, les diables, le déluge. Orgie de charognards. Fils de chaos, **Mihiar,** comme dans **l'Oeil et la Nuit,** est le cadavre qui se relève pour se poser en agresseur dans un monde démantelé, réduit au minéral. Cette destruction est la condition de la nouvelle naissance des hommes. Elle correspond en outre à un rituel qui consacre l'accès à la responsabilité et voit l'homme se dissoudre plus il avance dans la nuit de ses dynamismes. Avant tout, le poète commence par s'approprier le monde et il s'en empare en le démolissant, en l'absolvant afin d'en faire un interlocuteur valable apte à envisager l'avenir.

j'ai créé des ennemis dignes de moi
j'annihile et j'attends qui va m'annuler
voilà que je commence le dialogue
avec le langage naufragé
dans l'archipel de la chute immémoriale

Dialogue ? Le langage de **Mihiar** est un délire exorcisant, fiévreux et sismique où la violence est une vertu, le Refus un devoir et la dévotion, toute dévotion qui fait table rase du Péché et en appelle à l'homme trop libre pour en devoir à quiconque et lui sacrifier, quémandant une bénédiction néantisante. C'est à cette liberté que **Mihiar** s'adresse, car avec elle, tout peut seulement commencer.

Le Cavalier des Paroles Etranges, le Maître du Refus, Mihiar erre ainsi à travers l'aride. Païen dans l'âme (c'est-à-dire tout simplement libre), il se répand avec une grande audace, dans une parole de toute beauté, dans un délire à la fois poignant et nourricier qui coule avec une facilité telle que les quelques exaltations devant lui donner plus de force s'avèrent faibles et ne font que gêner cette mémorable descente aux enfers.

— **Premiers poèmes** (1957)

— **Feuilles dans le vent (1958)**

— **Les Chansons de Mihiar le damascène** (1961)

— **Le Livre des Métamorphoses et de l'Exode dans les Régions du Jour et de la Nuit** (1965)

— **Le Théâtre et les Psychés (1968).**

Telle est l'œuvre d'Adonis à laquelle ces quelques mots n'ont jamais prétendu rendre justice. Une étude exhaustive accompagnée d'un choix de textes est nécessaire. Je signale à ce sujet que Abdellatif Laâbi et moi-même avons décidé de lui consacrer un ouvrage. Nous aurons donc ensemble l'occasion d'en reparler plus longuement.

abdelaziz mansouri

lénine et la philosophie

de l. althusser

(maspéro)

Il s'agit d'une communication faite à la Société française de Philosophie en février 1968.

Le mérite du texte est de permettre au public d'accéder à la pensée d'Althusser, même si cela se solde, en fin de compte, par une déception qui, à notre avis, ne peut être que salutaire, en libérant tous ceux que le style ardu et hautement savant de l'auteur de **Pour Marx** et de **Lire le Capital** a pu séduire.

Althusser commence par étaler nombre de scrupules sur l'opportunité, voire même la possibilité de faire une communication philosophique. Car la Philosophie divise ! Puis se décidant à dépasser le rire léninien, il précise mieux son objectif : tenir un discours non philosophique sur la philosophie dans la philosophie ! «quelque chose qui anticipe d'une certaine manière sur une science», quelque chose qui nous permettrait d'opérer une nouvelle coupure.

Le but n'est donc pas de parler de la philosophie de Lénine mais des rapports entre ce dernier et la philosophie. Lénine n'étant pas un philosophe, on ne peut qu'essayer de profiter des quelques remarques précieuses que ce non spécialiste nous a léguées chaque fois que les exigences du combat politique l'ont poussé à s'occuper de philosophie. Il ne s'agit que de remarques. L'apport léniniste n'a pas été pour trancher le débat «symptomatique» sur la nature de la pensée marxiste : science de l'histoire ou philosophie de la praxis. Marx n'a pas eu le temps d'en dire son dernier mot. Engels n'a pu dépasser la polémique contre «ce professeur de mathématiques aveugle dont l'influence s'étendait dangereusement sur le socialisme allemand». Il fut obligé de suivre Duhring sur son propre terrain, chose qui ne pouvait conduire aux yeux d'Althusser qu'à l'impasse philosophique.

Tout reste donc à faire. La XI° thèse sur Feuerbach a inauguré une pensée qui se déploie sur un vide philosophique, rançon naturelle du plein de science qu'elle nous a prodigué. C'est à nous «intellectuels marxistes» d'aujourd'hui que revient la tâche de combler ce vide. L'oiseau de Minerve peut enfin prendre son vol. En effet, toute grande philosophie ne se développe que comme répondant à une nouvelle science ; celle-ci jaillissant toujours d'une coupure qui en finit avec l'idéologie qui a vécu. Le Platonisme trouve son élan à partir de la science mathématique jaillie de la coupure épistémologique opérée par Thalès ou «ceux que le mythe de ce nom désigne», le cartésianisme répond à la coupure galiléenne. La coupure marxienne promet une nouvelle philosophie et Althusser se propose de tenir cette promesse.

Lénine foudroie, sous le coup de sa lucidité critique de militant bolchévik, tout l'édifice empiriocriticiste.

Althusser croit trouver dans les ruines suffisamment de pierres pour bâtir son église scientiste. Voulant opposer vaille que vaille science et idéologie, il voit dans la future philosophie marxiste une pratique responsable de préserver la première contre les assauts de la seconde. Mais voilà que les choses se compliquent. La science pour Althusser est le réel même connu par l'acte qui le dévoile en détruisant les idéologies qui le voilent. «Au premier rang des idéologies, la philosophie !» La philosophie-idéologie peut-elle nous préserver de l'idéologie ? Althusser croit résoudre le problème en parlant d'une nouvelle pratique philosophique. Une pratique théorique, il s'entend. Remarquons en passant qu'Althusser interprète de manière erronée la parole de Lénine qui disait qu'il ne faisait pas de philosophie, mais qu'il la pratiquait. Lénine était pourtant clair ; s'il s'occupait de philosophie, ce n'est que pour étudier «ce chemin des chemins qui ne mène nulle part», pour révéler les absurdités de l'idéalisme bourgeois. Cette étude étant un moment nécessaire de la pratique du militant. Le combat théorique est nécessairement lié au combat pratique (politique !) comme la connaissance théorique est fonction de l'expérience pratique. Tel est l'enseignement du marxisme et c'est pour cela qu'il est judicieusement défini comme philosophie de la praxis. L'intellectuel althussérien qui cette fois vit des coupures ne peut le comprendre. Il ne peut dépasser la théorie oubliant que la pratique réelle (et non une prétendue pratique théorique) constitue aux yeux du marxisme authentique un principe épistémologique précieux. Et ceci est valable non seulement pour les sciences qui ont l'Homme et l'Histoire pour objet, mais aussi pour les sciences de la nature. «Il ne saurait donc être question, écrit A. Régnier, de réduire la connaissance scientifique aux résultats de la science et encore moins aux connaissances théoriques : donner un sens concret aux mots abstraits avec lesquels les résultats scientifiques sont exprimés relève d'une pratique et d'un métasavoir non scientifique —

Les théories ne sont pas des vérités mais des instruments pour produire des vérités». (1)

Au-delà donc des jeux de mots althussériens, l'enjeu est visible : donner à l'intellectuel «marxiste» un statut particulier : pionnier de la «science», bourreau de l'idéologie. Nous voyons là une démarche idéologique petite-bourgeoise parce qu'intellectualiste, dotant le travail théorique d'une valeur exclusivement intrinsèque· Pire, il y a même chez Althusser un impérialisme théoriciste. N'impute-t-il pas au retard de la «philosophie marxiste» (entendons la philosophie qu'il nous promet) sur la science marxiste toutes les grandes déviations politico-théoriques qui ont jalonné l'histoire du mouvement ouvrier : économisme, évolutionnisme, volontarisme, humanisme, empirisme, dogmatisme. Au moment ou tout le monde sait que Lénine avait combattu tout cela comme autant de manifestations de l'idéologie bourgeoise et petite-bourgeoise au sein du mouvement ouvrier, Althusser nous promet, puisque «le soir est tombé» que la nouvelle philosophie marxiste viendra éclairer toutes les lanternes, corriger le révisionnisme, effacer le réformisme, guérir l'opportunisme et même nuancer le léninisme ; car, après tout, d'après St Althuss, Lénine n'a pas été sans tremper dans le même crime philosophique que Plekhanov, Kautsky ou Trotsky. Car, dit-il, «il eut la chance de naître à temps pour la politique, mais la disgrâce de naître trop tôt pour la philosophie».

Les militants ouvriers, quant à eux, savent que toutes les déviations exigent un combat total. Ils ne sauraient attendre que le salut vienne de la plume de St Althuss. Le soir n'est pas encore tombé sur la Lutte Finale. La nuit du scientisme althussérien ne pourra jamais nous envelopper.

h. benaddi

(1) Les surprises de l'idéologie **L'homme et la société**, 1er trimestre. 1970.



Liaison

Nous voulons que cette rubrique soit un conflent l'idées, d'opinions, une tribune libre à la disposition de nos lecteurs. Qu'ils la prennent en charge.

«Liaison» sera aussi une rubrique d'information culturelle, un lien entre revues, associations, groupements voulant communiquer leurs expériences à travers SOUFFLES et jeter un pont entre eux. Elle essayera aussi de tenir le facteur dans la mesure du possible au courant de l'actualité mis d'une manière rétrospective et synthétique. Sa matière dépend donc de tous.

association de recherche culturelle rabat

MANIFESTE POUR UNE CULTURE DU PEUPLE

LE PEUPLE EST LE DEPOSITAIRE DE LA CULTURE NATIONALE ET SON CREATEUR.

Tel est le principe premier qui doit guider notre action et notre réflexion. Un peuple soumis à l'exploitation économique, à la répression politique, à la domination étrangère est frappé aussi dans ses facultés créatrices.

La paralysie actuelle de la culture marocaine est ainsi le résultat direct

— de la politique générale du Système basée sur la répression de l'initiative des masses populaires et la négation de leurs potentialités créatrices

— de la domination étrangère (ou néo-colonialisme), basée sur le mépris de la culture des autres peuples et qui continue son entreprise de conquête culturelle et idéologique.

NOUS DEVONS LUTTER

- pour que notre peuple s'oppose à toutes les tentatives d'étouffement de sa culture par les classes dominantes
- pour qu'il lutte contre l'entreprise de commercialisation de sa culture (folklore et artisanat de tourisme)
- pour que les masses laborieuses qui constituent les forces vives du peuple perdent tous complexes vis-à-vis de la culture des intellectuels et qu'elles reprennent confiance dans leur propre culture
- pour que notre peuple oppose à tous les complexes vis-à-vis de la culture occidentale bourgeoise, basée sur l'exploitation de l'homme par l'homme et le mépris du travail manuel, la prise en main d'une culture nationale de libération intégrée au processus global de libération arabe

EN UN MOT

nous devons lutter pour que les masses laborieuses prennent en main leur rôle de créateurs de la culture

NOUS DEVONS LUTTER

● pour que notre jeunesse refuse de se laisser étouffer par la culture néo-coloniale (missions culturelles, cinéma, théâtre de propagande impérialiste et bourgeoise)

● pour qu'elle ne tombe pas dans les mythes et les pièges de la culture universitaire bourgeoise

● pour qu'elle saisisse que le changement global de notre société passe par le combat immédiat pour la prise en charge de la culture par le peuple

● pour qu'elle assume son rôle majeur dans ce combat en mettant ses connaissances et son énergie au service des masses laborieuses

NOUS DEVONS LUTTER

● pour que nos intellectuels qui se refusent à être des mercenaires du néo-colonialisme, s'affranchissent des aliénations de la culture bourgeoise et universitaire qui conduit nécessairement à la capitulation devant l'entreprise néo-coloniale

● pour qu'ils se libèrent de leur complexe de supériorité vis-à-vis de la culture du peuple et de la langue nationale

● pour qu'ils entreprennent leur rééducation en se mettant au service des masses laborieuses afin de devenir des militants de la culture du peuple

NOUS DEVONS TOUS LUTTER

● contre la politique d'abêtissement du peuple par l'importation d'une culture impérialiste, étrangère à nos réalités, nos besoins et nos aspirations

● contre la mise en vente de la culture du peuple par le folklore et l'artisanat

● contre toute tentative de déviation et d'intégration de notre culture qui vise à l'éloigner de son objectif permanent : la libération de toutes les formes d'exploitation dans le cadre du projet de libération arabe.

● contre toutes les limites imposées chez nous à la culture progressiste de libération

● contre les barrages élevés à tous les niveaux contre la culture progressiste et la culture de libération des autres peuples

● pour une CULTURE NATIONALE et contre la CULTURE IMPERIALISTE

● pour une CULTURE DU PEUPLE et contre la culture en décomposition des classes dominantes, relai de l'impérialisme.

Mai 1970

théâtre de la mer (oran)
charte

Historique

Le Théâtre de la Mer fonctionne pratiquement depuis le 20 août 1968. Cependant, la prospection en vue de trouver de nouveaux éléments continue.

Le T. M. s est constitué malgré les énormes difficultés particulièrement financières qu'il connaît, pour pouvoir concrétiser une expérience théâtrale originale se plaçant complémentairement à l'action du T. N. A. (1) Tout doit donc pousser à une étroite collaboration critique, franche et fraternelle entre l'organisme national et le théâtre de la mer.

Dans l'esprit de ses animateurs, le T. M. sera une combinaison entre une école de formation et de recherches théâtrales et une compagnie professionnelle, présentant des réalisations théâtrales.

Conscients de la négativité d'un travail se déroulant à huis-clos entre « SPECIALISTES », notre méthode présuppose et fera le nécessaire pour encourager quiconque à venir assister à notre travail avec droit complet d'intervention et de critique. Nos portes sont ouvertes en permanence à tous, avec les mêmes droits pour le «spécialiste» que pour le balayeur du coin.

En vue de ce résultat, et en vue d'une émulation culturelle indispensable, seront organisés dans la mesure du possible des causeries, expositions, projections et week-end d'initiation théâtrale. Notre travail doit être le résultat de la participation du plus grand nombre pour s'adresser au plus grand nombre.

Préambule

I. Se vouloir créateur, c'est se vouloir créateur révolutionnaire; cela implique qu'avant de devenir créateur révolutionnaire, on se doit d'être révolutionnaire.

II. On n'est avant-garde sur le front culturel que tant que notre action pratique se place à la pointe du combat culturel.

Pourquoi créer ?

I. Tout acte humain étant un acte dans la société, l'acte théâtral est donc politique.

II. Se mobiliser, grâce au théâtre, à la lutte décisive pour sortir du sous-développement culturel, aspect de notre sous-développement général.

III. Engager le théâtre dans la bataille actuelle, sur la base militante anti-impérialiste, anti-colonialiste, anti-néo-colonialiste, et pour contribuer à la formation d'une mentalité algérienne conforme à notre option socialiste.

IV. Cette tentative viendra compléter l'action entreprise par le T.N.A. et le T.N.O.A. en particulier.

V. Favoriser la création d'une vie et d'une emulation culturelles sans lesquelles il ne peut y avoir de progrès véritable.

Ainsi, notre action n'est pas simplement l'expression du désir d'un individu ou d'un groupe, mais répond à une nécessité historique actuelle.

Pour qui créer ?

Travailler pour les masses laborieuses, les fellahs, les ouvriers, les djounouds et les intellectuels révolutionnaires.

Pour cela, chacun de nos actes doit répondre aux questions :

— Ce que nous faisons est-il utile au peuple ?
— Ce que nous faisons fait-il avancer la Révolution ?
— Ce que nous faisons résulte-t-il d'une vision juste du monde et de la société ?

(1) Théâtre National Algérien.

Comment créer ?

Se convaincre de la règle : la culture révolutionnaire surgit de la pratique, et la révolution est la forme suprême de la pratique.

L'acte créateur ne peut réussir et voir le jour que quand certaines conditions se trouvent satisfaites au sein du groupe, conditions dont les principales se résument comme suit :

A/ Conditions générales :

I. Extirper et combattre l'esprit bureaucratique, institutionnaliste, le parasitisme, le favoritisme, ainsi que l'esprit démagogique. Ne rien entreprendre, sans la consultation de tout le groupe.

II. Extirper et combattre l'égoïsme et toute forme d'oppression et de répression, et développer en soi l'amour du peuple, la fraternité dans le combat commun, l'esprit de sacrifice et de dévouement.

III. S'affranchir véritablement de la mentalité de colonisé.

IV. Former un esprit commun avec des intelligences multiples.

V. Edifier des rapports inter-personnels régis par l'importance de la conscience politique, l'étendue de la culture et la compétence artistique, cela dans un esprit de compréhension et de travail collectif.

VI. Acquérir et développer l'esprit scientifique, l'amour désintéressé du savoir et de la recherche, de la sensibilité artistique.

VII. Refuser l'esprit de la «Proletkulture» pour s'intégrer totalement, grâce à l'application du théâtre-guérilla, aux masses pour s'éduquer en leur sein et les éduquer, établissant ainsi un dialogue vivant, sincère et permanent avec la population.

B/ Principes artistiques :

I. Etre révolutionnaire dans la vie implique être révolutionnaire dans le théâtre, dans son contenu et dans sa forme.

II. Promouvoir une culture du réel, directe et socialiste.

III. Chaque acte artistique ne peut être entrepris que s'il sort vainqueur de la critique et de la remise en question scientifiques. Chaque acte artistique doit répondre à la question : pourquoi comme ceci et non pas comme cela ?

IV. Etre conscient que plus le niveau artistique est haut, plus l'impact politique est profond.

V. Entreprendre la création d'un théâtre qui ne peut être **qu'expérimental,** en vue de la recherche d'un art tirant sa matière première et présentant un contenu et une forme issus des réalités socio-historiques nationales.

VI. Complètement résolus à ce que les points énoncés ci-dessus ne demeurent pas simple phraséologie trompeuse mais reçoivent une APPLICATION PRATIQUE fidèle, TOUTES NOS FORCES PHYSIQUES ET INTELLECTUELLES SERONT MOBILISEES AVEC L'ESPOIR DE REUSSIR.

Claire-Fontaine (Oran) septembre 1968

ma culture

salé

Bulletin pour une culture populaire

L'Association de Recherche Culturelle de Salé vient de diffuser le premier fascicule de son bulletin intérieur de liaison.

Ce bulletin, dont nous donnons ci-dessous le sommaire, vise essentiellement, si nous en jugeons par le préambule, un témoignage constant sur l'action entreprise par la jeunesse de Salé en vue de revaloriser et de rendre sa place active à la culture du peuple.

Nous sommes évidemment loin ici de la démarche nostalgique des intellectuels déracinés ou des universitaires voulant exercer leur paternalisme sur la création populaire. Les jeunes qui animent ce bulletin sont trop conscients de toutes les mystifications entretenues au sujet de la culture populaire pour tomber dans l'admiration des «âges d'or» ou pour verser dans n'importe quelle démarche folklorisante de cette culture.

Partie française :

Préambule - A. Mansouri
Mokhtar - Mhamed Saadni
Poèmes de Mohammed Lfakir, Saddik Lahrach
Bibliographie de la ville de Salé

Partie arabe :

Poètes populaires : Cheikh Haj Abdallah Ad-Dukkali - Cheikh Mustafa - présentés par Chakib Nejjar
Poèmes de Mohammed Naïma
Couverture : Ali Noury

Saddik Lahrach

Poème

Enfant que j'étais ...
Voilà que tout est remis en question
Dans chaque coin de notre terre
Où tout le monde est conscient
Je rassemble mes idées
Je réfléchis
Agir
Briser les obstacles
Effacer la répression
Pour la Liberté
Le mot d'ordre sera

L'ACTION

Publi-reportage

La R. D. A.

fêtera bientôt l'anniversaire du 7 Octobre

La République Démocratique Allemande, fondée le 7 octobre 1949, est un état socialiste comptant une population de 17 millions d'habitants.

La fondation de la R.D.A. était la conséquence logique de la lutte des classes des travailleurs et de toutes les forces démocratiques du peuple allemand. Par cet acte d'auto-détermination nationale, la classe ouvrière et ses alliés, sous la direction du PSU d'Allemagne, ont réalisé dans une partie du pays la tâche historique du peuple allemand au XX° siècle : un état allemand de paix dans lequel les forces de guerre, les impérialistes et les militaristes n'ont plus leur place. La République Démocratique Allemande, Etat des ouvriers et des paysans, met en pratique pour la première fois dans l'histoire allemande le principe que «tout le pouvoir vient du peuple».

Aujourd'hui, un quart de siècle après la libération de l'Allemagne du fascisme hitlérien, la R.D.A. peut présenter aux nations d'Europe et du monde un excellent

bilan. La R.D.A. est l'un des pays industriels les plus dynamiques du monde et dispose d'une agriculture socialiste hautement perfectionnée. Le principe du pouvoir populaire est réalisé : participation au travail, à la plantification, au gouvernement. Ce principe a trouvé son expression légale dans la nouvelle constitution de la R.D.A. qui stipule que «tout le pouvoir politique est exercé par les travailleurs». La politique de paix, de justice sociale, d'amitié entre les peuples et de socialisme sont les éléments inséparables de la pratique gouvernementale de la R.D.A.

La mutation de l'homme et le large épanouissement des facultés créatrices du peuple en République Démocratique Allemande, voilà les résultats les plus importants des 25 ans de développement depuis la libération de l'Allemagne.

Il existe en R.D.A. un plan global qui permet d'analyser et de résoudre les tâches nationales et régionales, les problèmes de l'enseignement, de répondre aux nécessités e taux conséquences de la révolution technique dans l'intérêt du peuple. Cette activité repose sur l'économie socialiste planifiée. Elle se base sur le fait que la plus grande partie de tous les moyens de production sont propriété de la société, c'est-à-dire propriété du peuple, comme toutes les entreprises-clés de l'industrie, ou propriété coopérative comme la plupart de toutes les entreprises agricoles et une grande partie des entreprises artisanales.

L'Etat organise et prévoit le développement global économique en s'appuyant sur l'alliance politique de tous les partis et organisations de masse sous la conduite du PSU, parti de la classe ouvrière.

Cette transformation de l'économie et de la société est une voie toute nouvelle pour l'Allemagne. Elle a conduit la R.D.A. à un haut niveau de développement.

Les résultats impressionnants obtenus par les travailleurs de la R.D.A. sous le signe du nouveau système économique prouvent indubitablement que l'économie socialiste planifiée est capable des plus hauts rendements. Ils prouvent que l'économie socialiste pacifique créée par les travailleurs appartient à l'avenir.

Lors de sa fondation en 1949, la République Démocratique Allemande était du point de vue économique l'un des états les plus défavorisés d'Europe. Moins de vingt ans après, la R.D.A., au territoire relativement petit (108.174 km2) est devenu un des dix pays les plus industrialisés du monde. Les statistiques de l'O.N.U. montrent également que la R.D.A., depuis de nombreuses années, fait partie des dix pays où l'accroissement économique est le plus rapide et le plus régulier, c'est pourquoi elle est reconnue comme un solide partenaire commercial dans le monde entier.

Les secteurs où l'accroissement et l'exportation sont les plus importants sont les constructions mécaniques et le montage d'installations complètes, l'électrotechnique et l'électronique, l'industrie chimique, la technique de l'automation et la construction d'appareils scientifiques ainsi que la mécanique de précision et l'optique. La R.D.A. possède aussi une industrie légère traditionnelle hautement productive.

Le commerce extérieur de la R.D.A. est caractérisé par un développement croissant de l'échange des marchandises avec les autres pays socialistes, par une nette amélioration des relations commerciales avec les jeunes états indépendants et par un accroissement du chiffre d'affaires du commerce extérieur avec les pays capitalistes développés.

D'autre part, pour 17 millions d'habitants, les dépenses de l'Etat s'élèvent à plus de cinq milliards de marks pour l'enseignement et la recherche scientifique, à environ un milliard pour la culture et les arts et à presque 17 milliards pour la santé publique et la sécurité sociale. On compte en R.D.A. 11,5 médecins pour 10.000 habitants. En 1967, les crèches disposaient d'environ 160.000 places et les jardins d'enfants de 500.000.

Tous ces exemples montrent que sous le signe du nouveau système économique, l'économie en R.D.A. s'est développée d'une façon dynamique et à l'avantage des travailleurs, de leur vie privée et sociale.

La République Démocratique Allemande, qui fête le 7 octobre prochain, l'anniversaire de sa fondation, est une réalité.

Elle repose sur une économie puissante et en constante croissance. Ses citoyens ont compris les leçons de l'histoire de l'Allemagne contemporaine. Ils consolident constamment l'état pacifique qu'ils ont construit, l'œuvre qu'ils ont commencée, l'édification du socialisme.